

P R E M I E R P L A N

FRANKENSTEIN



The EDISON KINETOGRAM

VOL 2

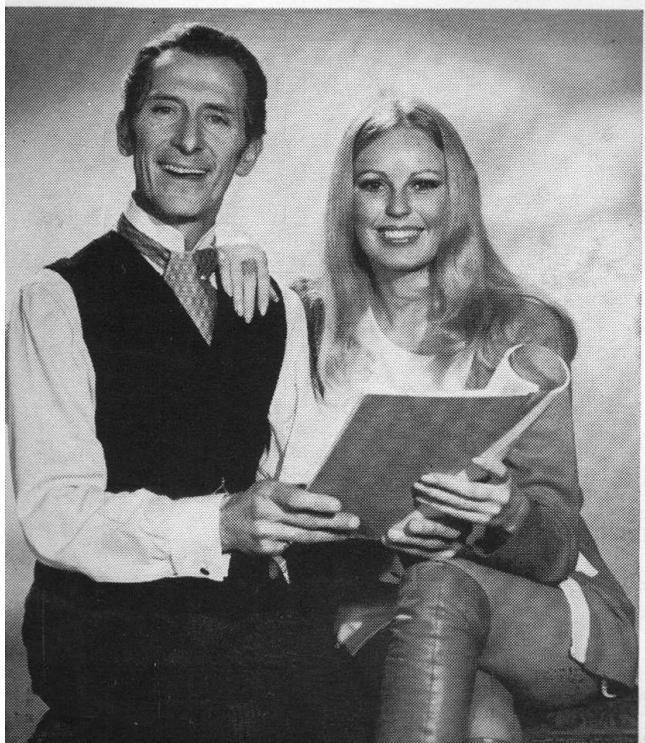
MARCH 15, 1910

No. 4



En couverture :
BORIS KARLOFF
en Monstre de
FRANKENSTEIN
(1935)

Du plus ancien FRANKENSTEIN (perdu, 1910) au plus récent



(FRANKENSTEIN
MUST BE DESTROYED I
en tournage, 1969)

Peter CUSHING et
Veronica CARLSON
feuillettent le script de
FRANKENSTEIN
MUST BE DESTROYED I

Jean-Pierre Bouyxou

Frankenstein

Sommaire

Index des notes bio-filmographiques, 2.

A Boris Karloff, 3.

Mary Shelley, 5.

Frankenstein au théâtre, 9.

FRANKENSTEIN AU CINEMA : Frankenstein (1910), 12 — Life without soul, 13 — Frankenstein (Florey), 14 — Frankenstein (Whale), 15 — The bride of Frankenstein, 25 — Son of Frankenstein, 32 — Ghost of Frankenstein, 36 — Frankenstein meets the wolf-man, 47 — House of Frankenstein, 52 — House of Dracula, 56 — Abbott and Costello meet Frankenstein, 60 — De Hellzapoppin à Arsenic and old lace, 68 — Torticola contre Frankensberg, 70 — The curse of Frankenstein, 72 — The revenge of Frankenstein, 80 — Evil of Frankenstein, 85 — Frankenstein created woman, 90 — Frankenstein must be destroyed I, 97 — Frankenstein 1970, 99 — De I was a teenage Frankenstein à Frankenstein's daughter, 101 — Frankenstein meets the space monster, 106 — Jesse James meets Frankenstein's daughter, 107 — Furakenshutain tai Baragon, 110 — Munster, go home I, 112 — Quelques films un peu spéciaux..., 116 — ... Et quatre films imaginaires, 127 — Figuration, dessins animés, TV, 128 — Autres films, 135 — Les personnages, 141 — Les interprètes, 151.

Frankenstein héros de romans, 153 — Frankenstein héros de comics, 155.

Le Monstre encore..., 162 — ... Et toujours, 165.

POUR UNE BIBLIOTHEQUE (1) : Le cinéma fantastique, 167.

Index des notes bio-filmographiques

LES REALISATEURS :

Barton (64), Beaudine (109), Bellamy (116), Francis (89), Kenton (43), Koch (101), Lamont (69), Neill (50), Strook (104), Van Lee (34).

LES ACTEURS :

LES INTERPRETES DU MONSTRE... : Chaney Junior (45), Conway (118), Gwynn (152), Lugosi (152).

... ET LES AUTRES : Abbott (65), Atwill (58), Carradine (115), arrol-Naish (55), Clive (24), Costello (65), de Carlo (114), Frye (24), Hardwicke (42), Hobson (30), Lanchester (30), Lewis (115), O'Connor (31), Rathbone (35), Thesiger (31), Van Sloan (24), Zucco (55).

DIVERS :

Ascher (84), Cohen (103), Gausman (34), Pierce (59), Robinson (34), Sangster (84), Westmore (115).

AVERTISSEMENT

Le lecteur verra apparaître plusieurs fois, dans ce volume, deux mots qu'il n'est guère courant de voir figurer dans les textes se rapportant au cinéma.

Le premier de ces mots, « fanzine », désigne une revue non science-fiction, au fantastique ou à l'insolite. Il existe de par professionnelle le plus souvent ronéotypée, consacrée à la le monde de très nombreux fanzines, et des écrivains réputés ne dédaignent pas écrire pour eux, ayant la certitude d'être lus, dans ces conditions, par un public de fanatiques du genre.

Le second mot, « monstermagazine », est le nom familièrement donné, aux U.S.A., aux revues abondamment illustrées qui font connaître le cinéma fantastique aux adolescents, mais dans lesquelles les collectionneurs trouvent aussi une riche documentation photographique.

A BORIS KARLOFF

Terence Fisher tournait son quatrième Frankenstein. Freddie Francis montrait à Londres son premier Dracula. A 24 ans, Michael Reeves terminait son troisième long métrage. Rosemary's baby de Polanski battait quelques records de recettes. Et Corman, Val Guest, Honda, Hartford-Davis et quelques autres filmaient de nouveaux cauchemars.

Du côté de l'Underground, aux U.S.A., on se régalaît d'inattendus triomphes, tels celui de Lurk (remake « pop » du Frankenstein de Whale, tourné en 1964-1965 par le Suisse Rudy Burckhardt, sur un scénario d'Edwin Denby, avec Red Grooms dans le rôle du monstre) et celui de The eye of count Flickerstein (signé en 1966 par Tony Conrad).

En France, la Télévision venait de consacrer une émission à Dracula. Quant à ce numéro de PREMIER PLAN, il était — déjà... — sous presse.

Traditionnel ou non, le cinéma fantastique semblait aller pour le mieux, le dimanche 2 février dernier. Et Frankenstein semblait plus puissant que jamais.

Le soir même, pourtant, Boris Karloff mourait dans un hôpital de Midhurst, dans son Angleterre natale.

Bientôt les journaux du monde entier furent pleins d'articles nécrologiques, souvent odieusement semi-ironiques, imperturbablement illustrés, pour la plupart, de photos de Glenn Strange en monstre. On écrivit en hâte quelques énormités :

« Voilà des années qu'à demi-paralysé par l'arthrite, il (Karloff) ne se déplaçait plus guère qu'en fauteuil roulant, une de ses jambes totalement inerte, maintenue à son siège par un bracelet de métal », affirma Edith Moyal dans TELE 7 JOURS.

Ailleurs, on ressuscitait de vieux ragots à l'authenticité douteuse. D'après CINE-REVUE, Karloff avait fait éclater de rire Peter Lorre en déclarant, à l'enterrement de Lugosi en 1956 : « Allons, Bela, pas de mauvaise plaisanterie ! Lève-toi. Aucun pieu ne te traverse le cœur. Tu essayes simplement de nous jouer un mauvais tour. »

Heureusement, d'autres hommages plus sérieux furent rendus au grand acteur mort à 81 ans. L'O.R.T.F. diffusait le 9 février Opération penny, émission de

Sherman Marks où Karloff interprétait... une vieille dame criminelle, Mother Ruffin, près de Napoleon Solo-Robert Vaughn et d'Annie Danger-Stephanie Powers. A Paris, la salle du STYX improvisait une rétrospective karloffienne, en attendant un gala frankensteinien plus complet (où l'on verra enfin Munster, go home!). Quant aux journaux humoristiques, ils redécouvrirent le cher monstre une fois de plus.

Quoi qu'il en soit, nous ne saurions oublier un jour le visage de Karloff. Il avait retrouvé, au cours des dernières années, l'occasion de prouver son immense talent, sous la direction de Mario Bava, Robert Florey, Roger Corman, Michael Reeves. Il travaillait sans relâche, n'œuvrant pratiquement que pour ce cinéma fantastique qu'une tenace légende voulait lui faire détester.

Avec celui qui donna au monstre de Frankenstein sa plus bouleversante silhouette, est sans doute morte toute une époque du cinéma de la peur, celle des spectres héritiers de l'expressionnisme, des mort-vivants serviteurs de savants fous, des monstres d'un folklore désormais légendaire.

Quelques mois avant de s'éteindre, Karloff joua son propre rôle dans *Targets*, premier film du critique américain Bogdanovitch. Après une séquence d'ouverture digne des films d'épouvante, Karloff déclarait devant la caméra : « Je commence à en avoir assez des studios et du cinéma... » Pourtant... pourtant, à peine remis d'une très grave intervention chirurgicale, il venait de signer un contrat pour trois nouveaux films d'horreur à Hollywood. Et il aimait déclarer aux journalistes, ceux-là mêmes auxquels il confiait avoir « pour meilleur ami » le monstre de Frankenstein :

« Si je prends ma retraite, je mourrai en quelques mois. Or, ce que je veux, c'est mourir botté et maquillé. »

Aujourd'hui, Boris Karloff n'est plus. Sans lui, quels que soient les thèmes nouveaux qu'il puisse inventer et les vieux mythes auxquels il puisse se référer, le cinéma fantastique ne pourra plus jamais être tout à fait ce qu'il fut. Ses sortilèges seront différents de ceux d'antan, une page de l'histoire de la terreur cinématographique s'est tournée. Le cinéma tout entier a perdu un peu de son odeur de soufre.

J.-P. B.

FRANKENSTEIN

« ... Dracul de la lampe
Frankenstein copie. »

Frédéric STUDENY,
« Horroraison »,
in *LETRISME* n° 2.

Il n'y a guère plus de 150 ans, paraissait un étrange roman écrit par une très jeune femme.

Il n'y a guère plus de 150 ans, le public, pour la première fois, entendait un nom qui allait devenir synonyme d'effroi pour plusieurs générations de lecteurs avant de devenir un des plus grands et des plus beaux mythes cinématographiques : Frankenstein.

Et malgré les moqueries imbéciles de la critique « sérieuse » (...ou, pire encore, sa paternaliste bienveillance), malgré les ricanements séniles du public « cinéphile », Frankenstein et son Monstre sont désormais des personnages classiques du folklore cinématographique, que connaissent bien les spectateurs des chères salles de quartiers.

MARY WOLLSTONECRAFT SHELLEY (1797-1851)

Nous sommes en Suisse, pendant l'été pluvieux de 1816. Il fait nuit. La jeune femme a posé sa tête sur l'oreiller, mais ne peut dormir. Les longues conversations tenues dans la journée avec ses amis la hantent. Peu à

peu, elle se laisse aller à une fascinante rêverie. Elle voit se préciser des images qui s'imposent avec de plus en plus de netteté... : un jeune homme, pâle et défait, s'affaire fièvreusement. D'étranges objets l'entourent, et là, sur une grande table, repose un corps inanimé. Le jeune homme, nerveusement, guette quelques signes de vie de la part de l'être qui gît devant lui. Et soudain la créature, quoiqu'endormie, ouvre les yeux et le fixe de son regard jaunâtre et sans vie.

En sueur, la jeune femme s'est dressée dans son lit. Elle tremble encore de peur, mais aussi d'excitation. Le lendemain, elle annonce à ses amis :

— J'ai trouvé le sujet de mon histoire.

Les amis en question sont Lord Byron et le docteur Polidori. La jeune femme se nomme Mary Wollstonecraft-Godwin, et est la seconde femme d'un des plus grands poètes anglais, Percy Bysshe Shelley.

Les quatre personnages, cloîtrés chez eux par le mauvais temps, ont en effet chacun décidé d'écrire une histoire fantastique. Seule, Mary tiendra sa promesse, avec Polidori qui écrira la nouvelle **Le vampire**, longtemps attribuée à Byron.

Sous l'influence de son mari, qui l'oblige à développer son sujet dont elle ne voulait tirer qu'une nouvelle, Mary écrit donc **Frankenstein**, qu'elle sous-titre **The Modern prometheus**. On pourra lire avec intérêt une foule de détails sur Mary Shelley et la création de **Frankenstein** dans l'étude de Samuel Rosenberg publiée par « Lui » n° 54, de juin 1968.

Le roman paraît deux ans plus tard, en 1818. Il connaît une certaine vogue, puisqu'on le réédite en 1823, 1831, 1856, 1882, 1888 ; succès qui, depuis, ne s'est jamais démenti. Voici l'exposé du livre de Mary :

FRANKENSTEIN, OU LE PROMETHEE MODERNE

Robert Walton, explorant l'Océan Arctique, écrit une série de lettres à sa sœur, Mrs. Saville, en Angleterre ; il exprime l'espoir que ces lettres lui parviendront, et lui raconte une étrange aventure...

Un homme, à moitié mort de froid et de faim, fou d'épuisement, a été recueilli par l'équipage. Walton gagne peu à peu la confiance du rescapé qui dit se nommer Victor Frankenstein, natif de Genève. Il raconte son histoire à Walton.

Etant jeune étudiant à la Faculté d'Ingolstadt, Frankenstein a trouvé le secret de la vie. A l'aide de corps dérobés à la morgue et au cimetière, il façonne un être humain. Une nuit de novembre, l'être commence à se mouvoir sous les yeux du jeune savant. Mais c'est un abominable monstre, et Frankenstein, terrifié par le résultat de ses travaux, s'enfuit. Quand il revient chez lui au petit jour, la créature a disparu.

Quelque temps plus tard, le jeune frère de Frankenstein est assassiné. Frankenstein soupçonne immédiatement le Monstre et part à sa recherche. Il se trouve face à face avec lui. Le Monstre le capture et l'oblige à écouter son histoire.

Il dit les immenses souffrances que lui a valu la cruauté des hommes. Il s'est d'abord réfugié dans une grange, d'où il a observé, durant des semaines, une famille habitant la maison voisine. Il a ainsi appris leur langage. Un jour, il révèle sa présence, mais ces gens, à sa vue, lui jettent des pierres. Fou de douleur et de haine envers le savant auquel il doit son apparence, le Monstre rencontre par hasard le jeune frère de Frankenstein, et le tue.

Le Monstre conclut ainsi son récit, et demande à Frankenstein de créer une femme dont il fera sa compagne. Il jure qu'ensuite tous deux disparaîtront, cherchant refuge dans des régions inhabitées. Frankenstein accepte et fabrique effectivement une créature femelle mais, au moment de lui donner la vie, il songe au résultat désastreux auquel, estime-t-il, aboutiront ses expériences, et il met en pièces le corps qu'il construisait. Désespéré, le Monstre menace Frankenstein : « Je serai près de toi, le soir de tes noces... ».

Ce jour arrive, jour de bonheur et d'appréhension pour Frankenstein. Le Monstre tient parole, et le savant trouve sa femme sauvagement assassinée. Désormais, Frankenstein n'a plus qu'un but : détruire le Monstre qu'il a engendré. Il le poursuit pendant des mois, sans jamais l'atteindre. C'est sur ces entrefaites qu'à moitié mourant, il est recueilli par Robert Walton.

Frankenstein, épuisé par les souffrances endurées, meurt dans les bras de Walton. C'est alors qu'apparaît l'étrange et horrible Monstre, qui semble foudroyé par la nouvelle de la mort de son créateur. Il dit alors au navigateur qu'il va partir, loin, toujours plus loin vers le Nord, construire un bûcher funéraire et s'y étendre. La créature de Frankenstein, alors, quitte le bateau, s'éloigne avec rapidité, et se perd dans les ténèbres.

« Affreux pathos » selon les uns, « admirable roman » selon les autres...

S'il nous faut faire un choix, nous dirons que le roman est parfois ennuyeux, du fait des nombreuses redites que la jeune Mary n'a su éviter. Il y a cependant, çà et là, de belles pages ; ainsi, le récit du Monstre est parfois singulièrement émouvant.

Quoi qu'il en soit, c'est de l'œuvre (non unique, puisque Mary publia ensuite : **Valperga**, 1823 ; **The last man**, 1826, **Lodore**, 1835, etc..., dont aucun n'égale **Frankenstein**) de cette jeune fille de dix-neuf ans qu'est né le personnage fantastique le plus important des temps modernes. Sur un thème de départ appartenant à la science-fiction, Frankenstein et son Monstre sont pleins d'une fascinante démesure réellement fantastique dont sont bien éloignés encore les pauvres toubibs du XX^e siècle et leurs trop réalistes greffes cardiaques...

Quittons donc maintenant Mary Shelley, et examinons le fabuleux destin de son illustre personnage.

FRANKENSTEIN AU THÉÂTRE

Le théâtre n'allait pas tarder à s'emparer de la création de Mary Shelley, et dès 1823 fut montée la pièce **Présumptions, ou le destin du docteur Frankenstein**.

Une autre pièce, en deux actes, fut tirée aussi du roman de Mary Shelley par H.-M. Milner et représentée en 1826 : **Frankenstein, or the man and the monster**. Nous ne savons rien de l'œuvre, sans doute à jamais disparue, et Gille Quéant écrivait voici quelques années dans son « Encyclopédie du Théâtre Contemporain » :

« Que furent les spectacles d'optique et les dioramas ?... Ce **Frankenstein** (1826) monté avec toute une machinerie anglaise ? »

Par contre, nous possédons quelques détails sur **Frankenstein**, pièce de Peggy Webling, beaucoup plus proche de nous il est vrai, puisque la première représentation eut lieu le 10 février 1930 à Londres. Henry Hallatt était Frankenstein et le Monstre était incarné par le célèbre Hamilton Deane. A la fin de la pièce, le Monstre tuait son créateur qui refusait de lui donner une compagne, puis disparaissait à son tour, foudroyé par les appareils du laboratoire. C'est de cette pièce que sera tiré, l'année suivante, le scénario de **Frankenstein**, le film de James Whale.

Frankenstein, « a melodramatic burlesque in 3 actes by Richard Henry », présenté au Gaiety Theater de Londres en 1887, était une comédie musicale. Bien qu'inventé par Frankenstein, le Monstre était « construit » par une jeune

fille, Miss Nellie Farren, qu'interprétait Mary Ann. Campé par Fred Leslie, le Monstre était doté d'un compagnon : ...un vampire ! Frankenstein était proprement vampirisé par ce dernier. Le Monstre, qu'on voyait au passage con-voler en justes noces, était vampirisé lui aussi mais réussissait à sauver (?) la situation.

En septembre 1965, à Venise, le fabuleux Living Theater de Julian Beck a créé **Frankenstein**, hallucinante pièce-happening inspirée à Beck par le roman de Mary Shelley. Beck mit la pièce en scène et interpréta de façon quasi géniale le Baron Frankenstein. Une version remaniée de **Frankenstein** fut ensuite montée par le Living à Cassis. en juillet 1966, ainsi qu'une troisième version au festival Sigma de Bordeaux, en novembre 1967. Jonas Mekas a pu écrire :

« ... **Frankenstein** est un produit et un exemple du travail du Living en exil, exil au cours duquel le groupe a perfectionné son style originel. Contraint de se présenter devant des spectateurs ne comprenant pas l'anglais, le groupe a développé un style qui transcende les limites du langage et des nationalités. »

Quant à Julian Beck lui-même, il a déclaré avec sa femme Judith Malina, dans un entretien resté inédit avec Roland Lethem (Bruxelles, 1966) :

« Nous avons travaillé sur **Frankenstein** pendant sept mois avant de monter la pièce. Nous avons lu le roman de Mary Shelley pendant une semaine, et l'avons étudié et discuté pendant un mois. Ensuite, nous avons vu, tous ensemble, le maximum de films traitant du sujet. Nous avons eu une vision du James Whale 1931 à Berlin, puis on nous a projeté **The bride of Frankenstein**, **Nosferatu** et **Le golem**. Plusieurs idées de mise en scène nous ont été suggérées par ces films admirables (...). Le talent de leurs auteurs était tel qu'il était impossible de ne pas se souvenir avec profit de leurs merveilleuses trouvailles, en écrivant notre pièce (...). Les effets d'horreur de ces films n'étaient en un sens guère éloignés des idées d'Antonin Artaud (...). Par exemple, le service funèbre et la procession nous ont été directement inspirés par le début du premier film de Whale (...). De même, nous avons voulu conserver l'aspect sympathique et profondément humanitaire des Monstres des films, qui n'apparaissaient pas ainsi seulement grâce à l'interprétation de Karloff

ou de Lugosi, mais aussi grâce aux scénarios. Cet aspect humain des Monstres et leur signification athée sont des éléments primordiaux dans notre pièce. »

Sans doute est-il superflu de préciser que le **Frankenstein** du Living est bien fait pour ravir les maniaques du film d'horreur, tous gens prêts à haïr comme il le mérite le théâtre rétrograde contre lequel luttent Beck et ses acteurs.

FRANKENSTEIN AU CINÉMA

FRANKENSTEIN (1910)

Dès 1910, et qui sait ? peut-être même avant, le cinéma illustra l'histoire du docteur Frankenstein. Le film, produit par l'Edison Company, a disparu sans laisser de traces. Nous en connaissons seulement le scénario. Bien entendu, on ne sait qui incarna la créature de Frankenstein ; le nom de l'acteur est aussi absent des documents d'époque que celui du metteur en scène. Ainsi, le Monstre de Frankenstein fit ses premiers pas au cinéma sous les traits d'un inconnu.

L'Edison Company évita de faire un film d'« horreur », en supprimant pour cette adaptation tous les passages du roman pouvant, paraît-il, effrayer le public.

On pouvait voir, au début du film, le jeune Frankenstein disant adieu à sa famille, en prenant la route du collège. Là, il s'absorbe en de longues et difficiles recherches ; son rêve est de créer un être humain, qu'il imagine fort et intelligent, mettant ses dons au service de l'humanité.

Il créera effectivement cet homme, mais c'est, sous les yeux de Frankenstein affolé, un être horrible et répugnant qui s'éveille à la vie. Frankenstein s'enfuit.

L'argument du film est alors celui-ci : Frankenstein n'a pu mener à bien ses expériences que parce qu'il s'est laissé posséder par l'esprit du mal. S'il oublie ses recherches, le Monstre disparaîtra de lui-même...

Un soir, Frankenstein aperçoit par hasard, dans un miroir, le reflet du Monstre : celui-ci suit son créateur avec la soumission d'un chien. Il est cependant atrocement jaloux : ainsi, il arrache du gilet de son maître la fleur que la fiancée du savant y avait fixée.

Voyant par hasard, lui aussi, son image dans le miroir, le Monstre est saisi de stupeur et d'épouvante. Désespéré, il s'enfuit. Mais, incapable de vivre loin de son maître, il revient chez celui-ci, le soir des noces de Frankenstein, menaçant.

Pourtant, à la vue de l'amour qui unit Frankenstein à sa jeune épouse, le Monstre hésite... Il s'arrête devant un grand miroir. Graduellement, il disparaît, mais son reflet demeure. Quand Frankenstein, un moment après, pénètre dans la pièce, il s'arrête à son tour devant le miroir : lentement, l'image du Monstre s'efface, faisant place à celle de Frankenstein.

Ce curieux scénario enthousiasma, dit-on, les critiques de l'époque, et le film eut un certain succès.

Peut-être quelque chanceux collectionneur découvrirait-il un jour une copie, miraculeusement sauvée, du *Frankenstein* des premiers âges du cinéma.

On ne connaît guère que quelques images de ce film, la plus belle étant la photo du Monstre, bien curieusement maquillé, illustrant la couverture du « Edison Kinetogram » qui présentait la dernière production de la maison... : **Frankenstein**.

Il faut noter que dans son livre *Horror Movies*, Carlos Clarens émet l'hypothèse que le Monstre fut vraisemblablement interprété par Charles Ogle.

Le réalisateur de cette première adaptation du roman de Mary Shelley pourrait être J. Searle Dawley, connu surtout pour avoir été l'assistant de Edwin S. Porter (cf. « Imagen y ciencia ficcion », de Luis Gasca).

Critique :

« Aucun film jamais réalisé ne peut dépasser celui-ci, ni égaler son pouvoir de fascination sur le public. »

« Moving Picture World »
du 19 mars 1910.

Fiche technique :

Frankenstein (1910), film américain produit par l'Edison Company.

LIFE WITHOUT SOUL (1915)

Seulement cinq ans plus tard, c'est-à-dire dès 1915, fut tournée une seconde version filmée du roman de Mary Shelley. On ne possède que peu de renseignements sur

ce film réalisé par Joseph W. Smiley pour l'Ocean Film Corporation de New-York, en 5 bobines. Titre : **Life without soul**.

Le film conte la création du Monstre (Percy Darrel Standing), créature pathétique et très « humaine ». Mais la dernière séquence révèle que tout n'était qu'un rêve de Frankenstein.

Fiche technique :

Life without soul (1915), film américain de Joseph W. Smiley ; Sc. d'après Mary Shelley ; Avec Percy Darrel Standing, Lucy Cotton, Pauline Curley, Jack Hopkins, George De Carlton, William W. Cohill.

Ocean Film Corporation.

FRANKENSTEIN (1931) 2 BOBINES D'ESSAI

Nous ferons un bond de seize ans en avant, qui nous transportera au milieu de l'an 1931. Cadre : les studios de la Compagnie Universal à Hollywood ; personnages : Robert Florey, metteur en scène français faisant carrière aux U.S.A., et Richard Schayer, chef du département littéraire des studios.

Richard Schayer, grand amateur de contes fantastiques, songe au succès prodigieux de **Dracula** quelques mois auparavant. On ne peut en rester là : il faut exploiter le filon qui s'annonce. Schayer discute avec son ami Florey de la possibilité d'adapter à l'écran le roman de Mary Shelley. Les deux amis déjeunent avec Carl Laemmle Junior, chef de production de l'Universal. Laemmle charge Florey d'écrire un scénario tiré de **Frankenstein**.

Florey écrit le scénario, très modernisé et n'ayant, dit-il lui-même, « plus beaucoup de rapport avec le livre ». Richard Schayer et Carl Laemmle Jr. se déclarent enchantés de cette adaptation, et chargent en principe Robert Florey de la mise en scène de l'œuvre.

Florey tourne donc, dans les décors de **Dracula**, encore conservés, deux bobines d'essai. Bela Lugosi, promu

vedette de l'effroi depuis sa création dans le film de Browning, est le monstre, maquillé par Jack Pierce. A la projection (vingt minutes), Florey est enthousiasmé, le résultat, racontera-t-il, dépassant ses propres espérances. Hélas ! Bela Lugosi refuse de jouer le rôle. Il se déclare handicapé par l'épais maquillage, et ce rôle muet n'est pas fait, de toute façon, pour plaire à l'acteur hongrois, si fier de sa diction.

James Whale, un des plus importants metteurs en scène de l'époque, voit le bout d'essai réalisé par Florey, s'y intéresse vivement. Il prend connaissance du scénario, et les dirigeants de l'Universal ne tardent pas à accepter de lui en confier la réalisation.

Et, tandis que Florey se console en tournant **Double assassinat dans la rue Morgue** avec Lugosi, James Whale réalise **Frankenstein**.

Mais qui sera le Monstre ?

James Whale a résolu la question. Un de ses meilleurs amis est acteur depuis un quart de siècle. Il a tout joué : des westerns, des thrillers. Il a incontestablement le physique du rôle ; de son vrai nom Charles Edward, ou William-Henry Pratt, il se fait appeler Boris Karloff.

FRANKENSTEIN (1931)

On a beaucoup écrit sur l'admirable film de James Whale. Dès sa sortie en France, en 1932, il fut acclamé par les critiques de l'époque (les critiques intelligents, s'entend !). Et pourtant, avouons-le, combien la plupart de ces louanges paraissent excessivement timides, comparées aux mérites réels du film ! Dès les premières images, le spectateur le plus réticent ne peut s'empêcher de noter la perfection plastique de cette bande pleine encore des leçons de l'expressionnisme, l'étonnante utilisation des décors, la qualité de l'interprétation.

Sitôt terminée la présentation d'Edward Van Sloan (et non de Carl Laemmle Jr., comme on l'a prétendu) dans la version originale, ou celle de Paul Reboux (!) dans la version doublée française, nous entrons de plain-pied dans l'action :

Un cimetière, peu avant la tombée de la nuit. Prières rituelles. Derrière une tombe se cachent deux hommes : le docteur Frankenstein (Colin Clive) et son aide, le bossu Fritz (Dwight Frye). Le prêtre et les assistants s'en vont ; seul, reste le fossoyeur. Frankenstein et Fritz attendent patiemment la fin de son travail. Après le départ de l'homme, ils déterrent fiévreusement le cercueil... Quelques instants plus tard, ils arrivent en vue d'un gibet (ce savoureux anachronisme n'est pas le seul du film : mais quel rationnel crétin se soucierait de vraisemblance au cours d'un voyage dans les ténèbres du fantastique ?). Fritz grimpe en haut de la potence, coupe la corde. Mais le cadavre se montre peu coopératif : il a eu le cou brisé et s'avère inutilisable pour toute expérience.

L'Université de Médecine de Golschtad, pendant un cours. Le Dr Waldman (Edward Van Sloan) présente deux cerveaux : celui d'un homme normal et celui d'un fou criminel. Le cours terminé, Fritz s'introduit dans la salle déserte, s'emparant du cerveau « normal ». Un coup de tonnerre soudain l'effraie, lui fait lâcher le bocal qui se brise. Le bossu emporte donc l'autre cerveau...

Elisabeth (Mae Clarke) reçoit la visite du Dr Moritz (John Boles) et lui expose ses craintes au sujet de Frankenstein, qui est fiancé à la jeune fille. Tous deux consultent le Dr Waldman, lequel leur avoue sa propre inquiétude devant la bizarrerie des recherches de son ex-élève : Frankenstein, en effet, s'intéresse à la vie humaine... pour la recréer.

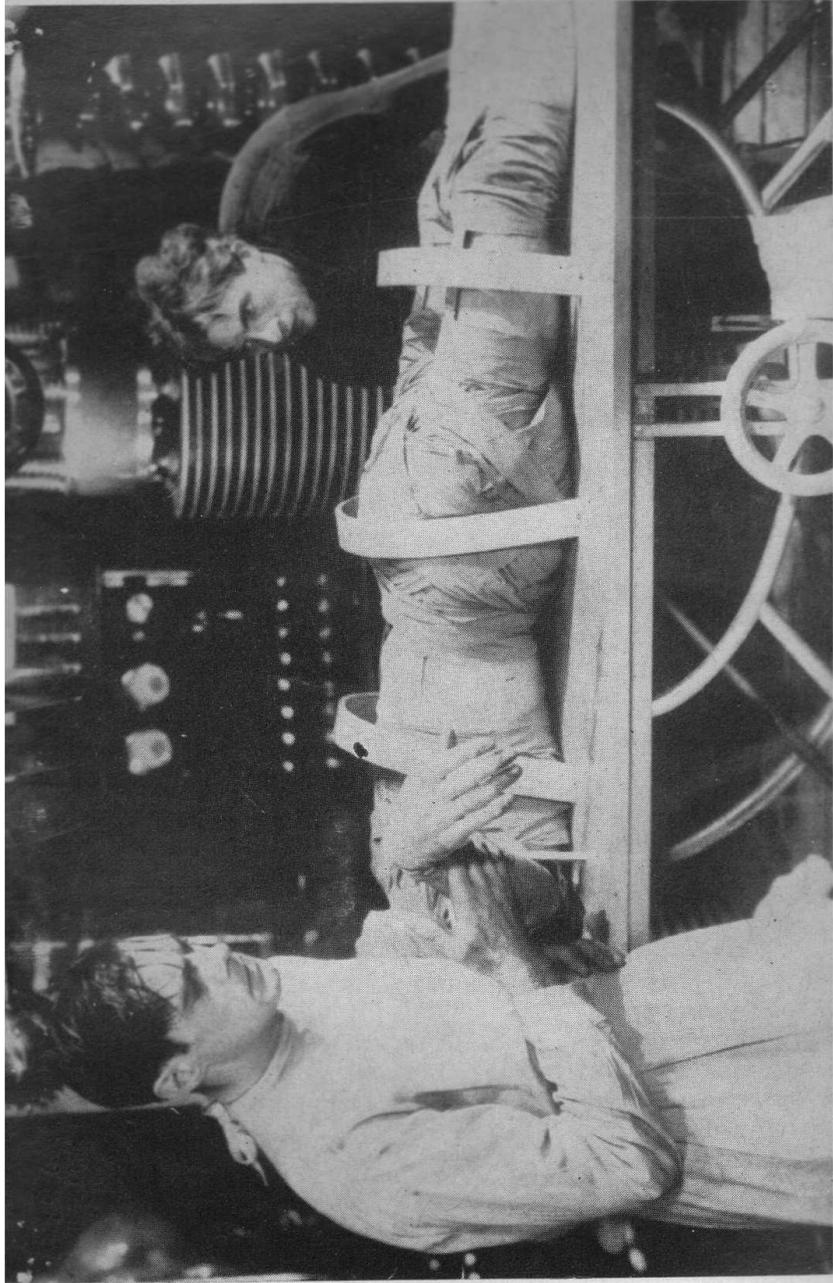
Dans une vieille tour transformée en laboratoire, Frankenstein a fabriqué de toutes pièces un corps humain auquel il s'apprête à donner vie. La visite imprévue d'Elizabeth, de Moritz et du Dr Waldman le jette d'abord dans une violente colère. Mais, son orgueil de savant prenant le dessus, et peut-être ému par les prières d'Elizabeth, il les fait entrer dans son laboratoire et expose au Dr Waldman, sceptique, ses dernières découvertes. Bientôt, il s'anime, se passionne. C'est alors que se déchaîne un violent orage. Aidé de Fritz, Henry (car c'est ainsi que se prénomme Frankenstein, et non Victor comme l'avait voulu Mary Shelley ; le Victor du film, lui, n'est autre que le Dr Moritz, l'ami de Frankenstein ; chez Mary Shelley, Moritz était le nom d'une servante, Justine) met en branle les appareils qu'il a construits. Bientôt, le corps fabriqué avec des morceaux de cadavres est exposé à l'énergie de la foudre. Et, sur la table d'opération, la main décharnée de la créature commence à s'animer.



DU CLASSIQUE...

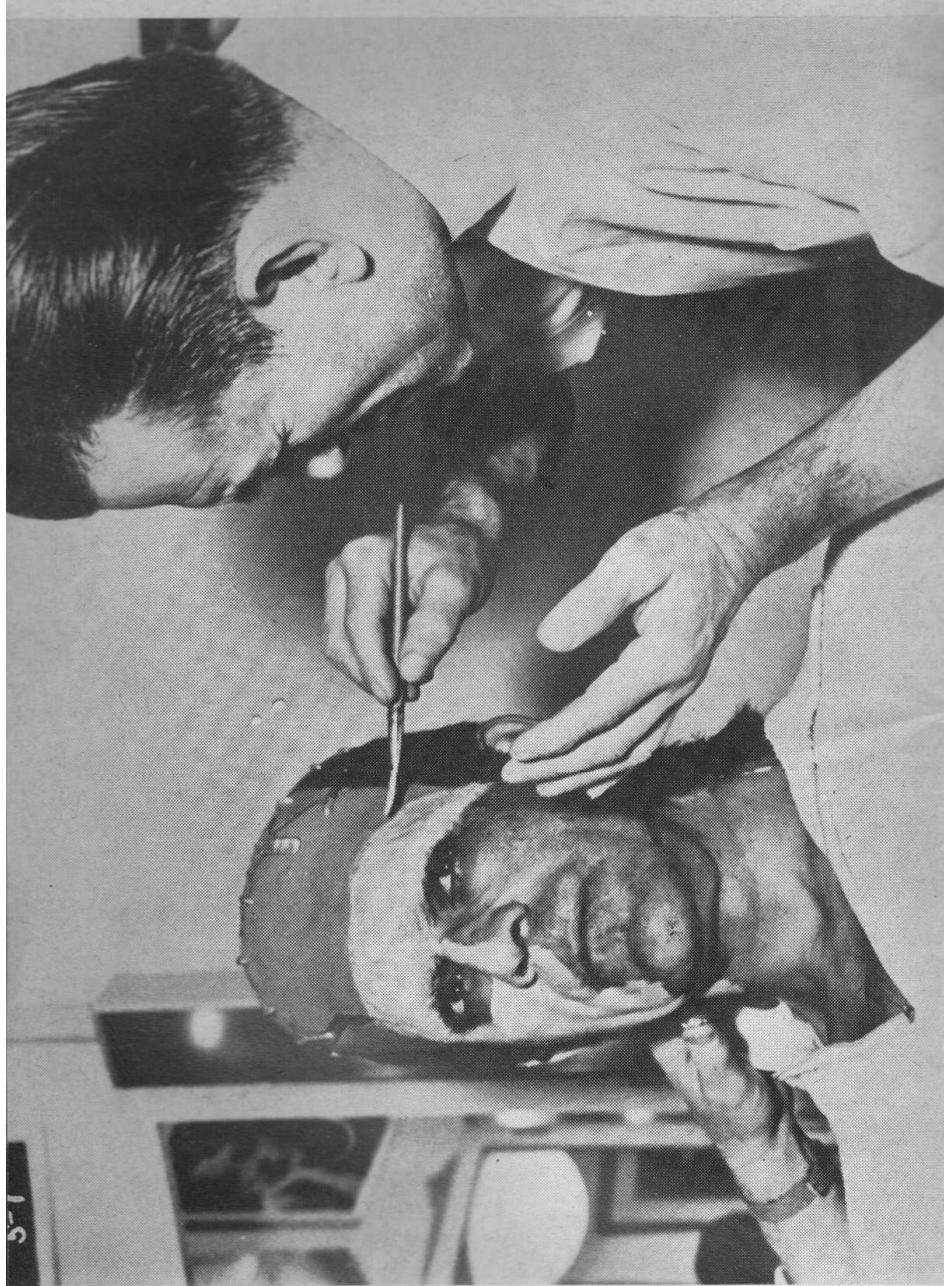
FRANKENSTEIN (Whale)
avec Boris Karloff et Dwight Frye

FRANKENSTEIN (Whale) :
Colin Clive,
Boris Karloff (allongé),
D. Frye



Elsa Lanchester
et Boris Karloff dans
THE BRIDE OF
FRANKENSTEIN
(Whale)





Jack Pierce
maquille Karloff pour
THE BRIDE OF
FRANKENSTEIN (Whale)

Quelques jours plus tard, dans le salon du Baron Frankenstein (Frédéric Kerr), père d'Henry. Celui-ci a une discussion animée avec Victor et Elizabeth, puis avec le bourgmestre (Lionel Belmore) qui vient s'enquérir de la date du mariage d'Henry et Elizabeth. Furieux de n'avoir aucune nouvelle d'Henry, convaincu qu'il y a une nouvelle femme dans le cœur du jeune savant, le Baron se met en route pour retrouver son fils.

Dans la tour, Henry a un long entretien avec le Dr Waldman, qui lui demande de faire retourner au néant l'être qu'il a créé. Frankenstein refuse ; soudain, un bruit de pas pesants se fait entendre. Henry éteint de trop vives lumières. La lourde porte de fer tourne lentement sur ses gonds... Le Monstre (Boris Karloff) apparaît. Son aspect est à la fois hideux et curieusement beau. Il marche, d'une allure saccadée, vers son créateur et s'arrête à quelques pas de lui. Henry lui donne un ordre : « — Assieds-toi ! ». Le Monstre obéit. Le Dr Waldman ouvre une lucarne, un rayon de soleil apparaît. Comme hypnotisé, le Monstre se lève, se dirige vers cette lueur qui l'attire étrangement. Ses mains s'élèvent vers le chaud rayon qu'il voudrait saisir. Waldman masque la lucarne, Henry ordonne au Monstre de retourner s'asseoir. La créature obéit, mais ses mains se tendent encore, en un geste suppliant.

Soudain, une galopade effrénée : paraît Fritz, nanti d'une torche. Malgré l'interdiction de Frankenstein, il se dirige vers le Monstre, prenant un plaisir sadique à épouvanter celui-ci avec le feu. Le Monstre se lève avec un sourd grognement. Il est assommé par Waldman puis, inconscient, enfermé dans les caves du château.

Fritz, peu soucieux des recommandations du Dr Frankenstein, s'acharne à martyriser le Monstre. Profitant de l'insurmontable effroi que cause à celui-ci la vue du feu, il le menace une nouvelle fois avec une torche, puis le fouette sauvagement.

De leur cabinet de travail, Frankenstein et Waldman entendent un long cri d'agonie. Ils se précipitent vers les caves et aperçoivent le corps de Fritz pendu, tandis que le Monstre vient vers eux. Ils n'ont que le temps de refermer la porte... Mais le Monstre, fou furieux, s'efforce de l'enfoncer. Par surprise, Waldman réussit à lui injecter un somnifère. L'être créé par Frankenstein s'écroule, inanimé.

Le Baron, entre temps, arrive au château. Waldman a eu le temps de faire disparaître le corps du Monstre. Le Baron, se méprenant sur la pâleur d'Henry, le croit gravement malade et décide de le faire transporter chez lui. Waldman reste dans la tour, après avoir promis à Frankenstein de supprimer le Monstre.

Mariage d'Henry et Elizabeth. La cérémonie se déroule, harmonieusement. On n'attend plus que le Dr Waldman.

Celui-ci s'apprête à disséquer le Monstre. Mais la créature, qui feignait seulement le sommeil, attaque le Docteur et l'étrangle, avant de s'enfuir dans la campagne.

Au bord d'un lac, il rencontre une petite fille (Marylin Harris). L'enfant n'est pas effrayée par l'être bizarre qui se dresse devant elle. Elle le prend par la main, l'emmène sur la berge du lac. A genoux sur l'herbe, le Monstre et la fillette se contemplent,

également curieux. L'enfant a cueilli quelques fleurs. Une à une, elle les jette à l'eau. Le Monstre l'imité. Le jeu l'amuse, il tend les mains vers la petite fille...

Un plan censuré prendrait, dit-on, place ici et montrerait le Monstre jetant la fillette dans les flots, désirant sans doute voir flotter comme les pâquerettes le charmant petit être... Qui a dit un jour que les petites filles étaient comme les fleurs ?

Au village, le mariage d'Elizabeth et Henry est gâché par l'affreuse nouvelle : on vient de découvrir le cadavre de Waldman. Atterré, Henry jure de détruire le Monstre. Au même instant, retentit un hurlement dans la maison... : le Monstre s'est introduit dans la chambre d'Elizabeth. La jeune femme, parée de sa nuptiale toilette, s'évanouit. Le Monstre s'enfuit sans lui faire le moindre mal.

Sur la place du bourg, danses et cris ont cessé, faisant place à la consternation. Le père de la petite fille noyée, portant dans ses bras le cadavre de son enfant, vient demander justice.

Une expédition est décidée, les volontaires forment trois groupes. Dans la nuit, les aboiements des chiens retentissent. Dans la montagne, Frankenstein, qui s'est mêlé à l'expédition, s'aperçoit soudain qu'il s'est égaré. Un bruit le fait se retourner : le Monstre qu'il a créé est devant lui, terrible.

Une bataille s'engage, à l'issue de laquelle Frankenstein est assommé par le Monstre qui l'emporte sur son épaule. Traqué par les villageois, la créature se réfugie dans un vieux moulin dont il bloque la porte.

Frankenstein revient à lui, et réussit à détourner l'attention du Monstre. Celui-ci le rattrape et Frankenstein, désespéré, se jette dans le vide. Sa chute est amortie par les ailes du moulin, qui le déposent doucement à terre.

Les paysans mettent alors le feu au vieux moulin, et le Monstre voit venir à lui ce feu qu'il craint tant. La paix de la nuit est troublée par ses hurlements d'agonie, puis c'est le silence...

Tel est le scénario, riche en possibilités dramatiques, qu'illustre le film de James Whale. Le public fut surtout sensible à l'admirable création de Boris Karloff, dont l'extraordinaire jeu donne au Monstre une singulière épaisseur, une présence stupéfiante. Servi par un maquillage dû à Jack Pierce, (qui vient de mourir en 1968), visage abominable et douloureux dont on ne louera jamais assez la perfection ambiguë, Karloff devint célèbre du jour au lendemain. Ce film devait être pour lui le point de départ d'une longue et riche carrière consacrée au fantastique, carrière jalonnée de quelques réussites dignes en tous points de **Frankenstein**.

Le film eut un succès fabuleux, absolument mérité, et qui ne s'est jamais démenti. On peut le voir encore, au hasard des programmes, dans les salles du Quartier Latin, malheureusement dans une copie tronquée et grisâtre. Il a très peu vieilli. Tout au plus peut-on lui reprocher un certain côté statique, l'absence totale de musique, un ou deux épisodes alourdissant l'action. Défauts mineurs, qui ne sauraient déflorer gravement un film aussi beau, aussi important, un des premiers grands fleurons de cet inégal et souvent génial ciné-délire, un des premiers titres flamboyants de cette extraordinaire lignée de films fulgurants qu'on méprise aux « Cahiers du Cinéma », qu'on chahute dans les ciné-clubs, mais qui permettent aux cinémanes de l'effroi d'insulter les spectateurs ricanants, vieilles rombières séniles ou étudiants sous-développés, non perméables au fantastique et au rêve, ces vieux ennemis du rationalisme abêtissant et de l'ordre trop bien établi.

Fiche technique :

Frankenstein (1931), film américain de James Whale ; Sc. de Robert Florey (non crédité au générique) et John L. Balderston, d'après la pièce de Peggy Webling adaptée du roman de Mary Shelley ; Dial. de Garrett Fort et Francis Edward Faragoh ; Maqu. de Jack Pierce ; Mont. de Clarence Kolster ; son de C. Roy Hunter ; Op. Arthur Edeson ; Avec Boris Karloff, Colin Clive, Mae Clarke, John Boles, Edward Van Sloan, Dwight Frye, etc...

Universal Pictures Corp.

Notes :

— Le nom de Karloff ne figure pas au générique original du début du film, où seul un point d'interrogation figure en face du mot « monster ». Toutefois, Karloff est mentionné au générique final.

On a parlé souvent de « la malédiction de **Frankenstein** ». En effet, l'acteur primitivement choisi, Lugosi, mourut fou ; le réalisateur, James Whale, fut trouvé mort (assassinat ? suicide ?) dans sa piscine ; la « doublure » de Karloff, Benjamin Torrealba, assassina quelques personnes pour les enterrer dans son jardin ; la nièce de Karloff tua ses deux enfants ; un autre collaborateur du film se suicida. Comme disait Prévert : bizarre, bizarre....

— Les filmographies détaillées de Whale et de Karloff (jusqu'en 1962 pour ce dernier) ont été publiées par Jean-Claude Romer et Jean Bouillet dans la revue « Bizarre » n° 24-25 (1962).

— On vit Colin Clive dans un autre grand film fantastique, **The mad love** (Karl Freund, 1935), où il incarnait le pianiste Orlac, près de Peter Lorre. Edward Van Sloan, né (en 1885) et mort (le 6 mars 1964) à San-Francisco, joua à la scène le Dr. Van Helsing de **Dracula**, rôle qu'il reprit dans le film de Browning en 1931. Outre cette œuvre et le **Frankenstein** de Whale, il interpréta entre autres **The black room** (R. W. Neill, 1935), **Dracula's daughter** (L. Hillyer, 1936), **Before i hang** (Nick Grinde, 1940), **The mask of Dijon** (Lew Landers, 1946). Dwight Frye, lui, figura dans les deux **Frankenstein** de Whale, **Dracula** (Browning, 1931), **The vampire bat** (Frank Strayer, 1933), **Frankenstein meets the wolf-man** (voir plus loin) et plusieurs autres films fantastiques. Né en 1899, il mourut en 1943.

— Dans le film de montage américain de Robert Youngson **Days of thrills and laughter (Rires et frissons de papa, 1961)** est montrée une séquence d'un des premiers films de Karloff. Le jeune visage de celui-ci se fige alors sur l'écran, tandis que le narrateur-commentateur précise : « — Regardez bien cet homme. Il deviendra célèbre plus tard en interprétant le Monstre de Frankenstein, sous le nom de Boris Karloff »...

Critique :

« Il est des rêves que jamais nous ne réaliserons, mais que seul l'écran peut, en des moments suprêmes, nous faire aimer, comme s'ils participaient à notre vie même.

« **Frankenstein**, réalisé en 1931 par James Whale, fait partie de ces films qui, par la seule puissance de leurs images, invitent le spectateur à se croire l'égal de Dieu. Je n'extrapole pas. Car bien souvent l'athée le plus sûr de lui, comme le croyant le plus fervent, regrette toujours de ne pouvoir, comme Prométhée, voler le feu du ciel pour façonner un être vivant.

« Si les monstres cinématographiques provoquent l'émoi des foules, ce n'est pas parce que celles-ci ont peur. Or seule leur conception de pensée les empêche de pénétrer plus avant les œuvres qui leur sont soumises. Le spectateur s' imagine qu'il est illogique de rechercher la beauté là où elle a le moins de chance d'être confrontée avec le réel, c'est-à-dire chez les monstres de Frankenstein, Dracula, zombies et autres loups-garous. Ce qui existe étant naturellement doué d'une réalité rationnelle, tout spectacle qui sort des bornes de la réalité fait rire. Mais l'imagination humaine ne peut-elle pas inventer le Monstre de Frankenstein, comme la Fée Carabosse ou le Petit Poucet ?

« Il en découle que les héros, comme les chefs-d'œuvre, font peur. Ainsi, Herbert von Frankenstein, nouveau dieu contre les dieux, aidé dans son œuvre par James Whale, par Jack Pierce, l'un des plus grands maquilleurs du monde, par l'admirable Boris Karloff (si doux à la ville paraît-il), verra se lever de sa table d'opération, grisâtre, titubant mais vivant, l'être créé par ses propres mains. »

« Connaissance du Cinéma »,
Bernard COHN,
N° 1, mars 1962.

THE BRIDE OF FRANKENSTEIN (1935)

On peut penser que James Whale a voulu, dans cette suite qu'il donna en 1935 à son **Frankenstein**, laisser libre cours à sa fantaisie, se dégager complètement des servitudes du studio. Le premier **Frankenstein** est un admirable film classique ; devant la folie, la démesure, le lyrisme grandiose de **The bride of Frankenstein** (en France : **La fiancée de Frankenstein**), dont chaque image est un poème, nous avons la révélation de ce que le cinéma fantastique pourrait être, de ce qu'il a été en cette occasion unique.

De même que **Frankenstein**, le film s'inspire du roman de Mary Shelley quant au caractère du Monstre. Mais le scénario, lui, dépasse de loin le livre, dont il ne garde que les meilleures pages.

Nous sommes en 1818. Mary W. Shelley (Elsa Lanchester) raconte à son mari (Douglas Walton) et à Lord Byron (Garin Gordon) l'histoire de Frankenstein, ce savant qui se crut l'égal de Dieu, et le devint. Nous voyons quelques extraits du film tourné en 1931. Mary dit alors que le récit ne s'est pas terminé dans le moulin en flammes, comme on pouvait le croire. Par un savoureux anachronisme, nous nous retrouvons dès lors en 1935. Une fois de plus, nous voyons le Monstre (Boris Karloff) précipiter son créateur (Colin Clive) du haut du moulin.

Mais, cette fois, Frankenstein est gravement blessé, et les villageois le ramènent au château. Tous quittent le moulin, sauf les parents de la petite fille aux fleurs, du film précédent. Ils veulent s'assurer que l'assassin de leur enfant est bien mort. Mais le Monstre a pu échapper au feu, et il tue les parents de Maria. Il terrorise ensuite une vieille villageoise, Minnie (Una O'Connor) et se sauve dans la campagne tandis que Minnie court porter au château la nouvelle de la résurrection du Monstre. Personne ne la croit.

Henry, pendant ce temps, a repris connaissance, et oublie dans les bras de sa jeune épouse Elizabeth (jouée maintenant par Valerie Hobson) l'affreux cauchemar des jours précédents. Plusieurs semaines s'écoulent. Frankenstein reçoit un jour la visite d'un certain Dr Pretorius. Celui-ci l'invite à son laboratoire, disant procéder à des expériences ne pouvant manquer d'intéresser Frankenstein.

Henry se rend donc chez Pretorius, qui fait part de ses projets au jeune savant : créer, avec l'aide de celui-ci, une femme.

Il semble nécessaire de parler plus longuement de cette scène contant la visite de Frankenstein à Pretorius. En effet, celui-ci, qui verse aussi volontiers dans la magie que dans la « vraie » science, possède une fort jolie collection d'homoncules en bocaux, entre autres un roi et sa reine, une sirène et un diable. Tout ce petit monde vit et s'agite sous les yeux incrédules et fascinés de Frankenstein. Dû à John P. Fulton, le trucage de cette séquence égale sans peine, dans un registre différent, ceux que réalisa Willis O'Brien pour **King-Kong**. Car tous les petits personnages remuent beaucoup dans leurs bocaux, derrière lesquels par transparence, on voit s'agiter Pretorius.

Le roi réussit même à quitter son bocal et cherche à gagner celui de la reine, au grand scandale d'un autre homoncule, pape celui-ci ! Pretorius saisira fort élégamment le roi malchanceux pour le remettre dans son bocal, dont il fermera l'entrée, pour plus de sûreté, en posant une tasse dessus. A noter que le roi n'est autre que Charles Laughton (mari d'Elsa Lanchester à la ville) dans son rôle célèbre d'Henry VIII (**The private life of Henry VIII**, d'Alexander Korda, Gde-Bretagne, 1933), tandis que Pretorius qu'interprète l'extraordinaire Ernest Thesiger, fera remarquer au passage que le diable lui emprunte ses traits... Bref, une des plus merveilleuses scènes jamais vues sur un écran.

Charles Laughton, toutefois, ne reprit pas « en chair et en os » son rôle d'Henry VIII dans **The bride** : l'acteur Monty Montague, admirablement grîmé, se chargea de donner le change pour ce merveilleux private-joke. De même, le « Diable en bocal » (par ailleurs inspiré du Lugosi de **White Zombie**), pour rappeler les traits de Pretorius-Thesiger, n'en est pas moins interprété par Peter Shaw.

Pendant que se déroule cette rencontre entre Frankenstein et Pretorius, le Monstre se cache dans la campagne. Il tue accidentellement une jeune fille qu'il avait d'abord sauvée de la noyade. Il est aperçu par un groupe d'enfants, et les villageois partent à sa recherche.

Capturé et emprisonné, le Monstre réussit cependant à s'enfuir de nouveau. Il rencontre un vieil aveugle (O.P. Heggie) vivant en ermite dans la montagne. Le vieillard recueille le Monstre, lui donne à manger et à boire, le fait même fumer. Peu à peu, la créature de Frankenstein apprend à dire quelques mots, se rend utile, aide le vieil aveugle dans ses travaux quotidiens.

Mais un jour, deux chasseurs (l'un d'eux est silhouetté par l'attachant John Carradine, futur Dracula sous la direction d'Erle C. Kenton et futur interprète-fétiche de John Ford, dont c'est, je crois, la première apparition à l'écran) mettent fin à cette étrange idylle : ayant aperçu le Monstre, ils le blessent. Celui-ci s'enfuit, après avoir mis accidentellement le feu à la hutte de l'ermite. Il se réfugie dans un cimetière. Il se glisse dans un immense caveau et, brisant un cercueil, contemple longuement le corps d'une jeune femme décédée depuis peu. Il voit alors surgir

Pretorius, qui vient dérober un cadavre pour ses expériences. Expériences que le docteur raconte au Monstre émerveillé.

Pretorius se sert désormais du Monstre pour obliger définitivement Frankenstein à participer à ses travaux (la scène en question est d'un cruel humour : quand Frankenstein est mis en présence du Monstre dont il se croyait à jamais débarrassé, celui-ci lui intime l'ordre de s'asseoir ; les rôles sont inversés par rapport au premier **Frankenstein**). Afin de mieux s'assurer le concours de Frankenstein, Pretorius fait enlever Elizabeth par le Monstre.

Dans la tour qui vit la naissance du Monstre, tout est prêt pour la nouvelle expérience. Un terrible orage éclate, dont on capte l'électricité à l'aide de curieux cerfs-volants. Le Monstre tue, accidentellement cette fois encore, les assistants de Frankenstein et Pretorius. Bientôt, pourtant, les deux savants, bouleversés, voient s'ouvrir les yeux de celle dont ils veulent faire la fiancée du Monstre.

Mais celle-ci (Elsa Lanchester, encore elle, absolument admirable, saisissante, inoubliable, sublime) hurle d'effroi à la vue du Monstre.

Alors, dans une dernière scène, la plus fascinante de ce film merveilleux, le Monstre laisse s'enfuir le Dr Frankenstein et Elizabeth, et, les larmes aux yeux, abaisse le levier qui l'entraînera dans la mort, ainsi que son éphémère fiancée et Pretorius. Une formidable explosion détruit le laboratoire, mettant fin au rêve fou et grandiose de Frankenstein.

On ne saurait nier la richesse d'un semblable scénario, de même qu'on ne saurait nier l'apocalyptique et fulgurante beauté du film. Les seuls défauts de **The bride of Frankenstein** sont quelques trop longs bavardages (toujours nécessaires à l'action) entre Frankenstein et Pretorius, et surtout la présence de l'insupportable vieille toupie ridée Una O'Connor, plus caquetante, glapissante, gesticulante, caricaturale, ridicule et laide que jamais. Mais tout cela est mille fois racheté par l'interprétation de Karloff, Ernest Thesiger et Elsa Lanchester, des décors fabuleux, une photographie somptueuse, une constante poésie digne de Maldoror, un humour sous-jacent du meilleur aloi, qui font de ce film un chef-d'œuvre digne de **Freaks** ou de **King-Kong**.

On sait pourtant que Whale — qui mourut en 1957, l'année même où Fisher sut si bien régénérer le mythe frankensteinien — réalisa avec **The bride** son dernier film réellement fantastique. Est-il besoin de dire qu'il

s'agit de son œuvre la plus parfaite, tant plastiquement que fondamentalement (... peut-être, car je n'ai pas vu **The old dark house**) ? Mais l'Universal fut refroidie par le mince succès remporté par le film (serait-ce une preuve supplémentaire de sa perfection ?), en attendant que Whale soit écarté à peu près totalement des studios (certains disent que la seule cause de cette quarantaine est à rechercher dans des accusations d'homosexualité).

Techniquement éblouissant, réalisé avec un extraordinaire talent qu'il convient d'appeler génie, fourmillant de prouesses de la part de l'opérateur John Mescall, **The bride** est un aveuglant feu d'artifice titanesque dont presque chaque étincelle (lire chaque image) est d'une prodigieuse richesse. Qu'on songe seulement à la séquence des homoncules, aux trognes bestiales des stupides villageois traquant le Monstre confrontées avec les nobles traits de celui-ci, tout empreint de douloureuse humanité. Le Monstre est le vrai héros (au sens traditionnel du mot) du film, c'est de son côté que se place et nous place Whale.

Mais face à l'écrasante stupidité des hommes, ce Monstre trop humain ne trouvera l'amitié (exempte de toute ambiguïté) qu'auprès d'un être incapable de le voir, le vieil ermite aveugle. Et l'amour lui-même lui sera refusé. Pour aimer d'amour fou, d'amour insensé, d'amour total, pour faire connaître à sa macabre carcasse les plaisirs âpres et vertigineux de l'érotisme, il devra, précipitant une apocalypse démesurée, détruire comme en un spasme immense et colossal celle qu'il a choisi d'aimer, et périr avec Elle.

Fiche technique :

The bride of Frankenstein (1935), film américain de James Whale ; Sc. de William Hurlbut et John Lloyd Balderston, d'après Shelley ; Eff. sp. de John P. Fulton ; Maqu. de Jack Pierce ; Op. John Mescall ; Mont. de Ted

Kent ; Mus. de Franz Waxman ; Avec Boris Karloff, Elsa Lanchester, Colin Clive, Valerie Hobson, Ernest Thesiger, Dwight Frye, Una O'Connor, etc...

Universal Pictures Corp.

Notes :

— Née en 1902 en Grande-Bretagne, Elsa Lanchester, après avoir tourné dans divers films anglais (dont **The private life of Henry VIII**) a été l'interprète de nombreux films américains dont le dernier en date est **Blackbeard's ghost (Le fantôme de Barbe Noire)**, de Robert Stevenson, en 1967.

Elle ne figure au générique original de **The bride of Frankenstein** que comme interprète de Mary Shelley. Son interprétation de la « fiancée » du Monstre était théoriquement anonyme, un immense point d'interrogation remplaçant, seul, son nom au générique pour ce rôle.

— L'interprète de la femme de Frankenstein (puisqu'assez inexplicablement Mae Clarke a abandonné son rôle du premier film de Whale), Valerie Hobson, n'est autre, à la ville, que l'épouse du ministre britannique John Profumo, qui fut il y a quelques années une des « vedettes » du scandale Christine Keeler. Valerie Hobson, née en Angleterre en 1917, a débuté au cinéma en 1934 dans **Path of glory**, et, après une assez brillante carrière, s'est retirée en 1953.

— On a dit souvent que le cher Karloff a toujours détesté le cinéma fantastique. C'est peut-être vrai, mais cela ne semble pas l'avoir empêché de se passionner suffisamment pour son rôle de Monstre (son rôle préféré, précise-t-il) pour en discuter la conception avec James Whale. Karloff, en effet, pensait qu'il était plus adroit de laisser dans **The bride of Frankenstein** son personnage aussi muet que dans le film précédent, et ne se plia qu'avec réticence aux arguments de Whale. Le résultat prouve que Karloff se trompait...

— Né à Londres le 15 janvier 1879, Ernest Thesiger débuta au théâtre en 1911 seulement, pour n'aller aux U.S.A. qu'en 1932. Il ne fit que peu de cinéma. On le vit notamment dans **The old dark house** (Whale, 1932), **The ghoul** (T. Hayes Hunter, 1932) **Things to come** (William Cameron Menzies, G.-B. 1936), etc. Il mourut le 14 janvier 1961.

— Una O'Connor, piètre actrice au jeu théâtral, a été inexplicablement l'interprète chérie de réalisateurs comme Whale, Curtiz, Ford, etc. Née en Irlande en 1893, elle a notamment tourné **The invisible man** (1935) avec le premier, **The adventures of Robin hood** (1938) avec le second, et **The informer** (1935) avec le troisième avant de mourir en 1959.

— La musique composée par Franz Waxman pour le film de Whale fut souvent réutilisée au cinéma, en particulier dans le bande-son de l'ennuyeux et surfait **Flash Gordon** de Stephani et dans ses « séquelles » plus ou moins réussies.

Critique :

(parue après la reprise en France du film, en 1967) :

« Plus de 30 ans après sa réalisation, le film n'a pas une ride, car, si l'effet de surprise est ruiné par les dizaines de remakes plus ou moins réussis qui ont pillé ses meilleures scènes, l'extrême détresse du Monstre, elle, est toujours intacte et profondément émouvante : c'était, dans le film de 1931, la célèbre scène de la petite fille offrant une fleur ; c'est ici l'admirable séquence dans la cabane de l'aveugle où le Monstre, grâce à la bonté du vieillard, apparaît non plus comme un odieux meurtrier mais comme un pauvre infirme ayant besoin d'amitié et de confiance alors qu'il n'a jamais connu jusqu'alors que la violence et la peur. Il faut absolument voir ce chef-d'œuvre du cinéma fantastique (et du cinéma tout court). »

René PREDAL,
« Cinéma 67 »,
N° 121, décembre 1967.

SON OF FRANKENSTEIN (1939)

Il était difficile, bien sûr, de renoncer à la tentation d'exploiter jusqu'au bout un aussi riche personnage que celui du Monstre de Frankenstein. Les scénaristes n'y manqueront pas. Très peu des **Frankenstein** à venir vaudront les deux films de James Whale. Cependant, beaucoup de ces bandes sont honorables. certaines excellentes, et il serait injuste de les oublier.

Ainsi, **Son of Frankenstein** (en France : **Le fils de Frankenstein**). troisième film de la série Universal, produit et réalisé par Rowland V. Lee, a la particularité d'être non seulement un très beau film fantastique, mais encore d'être le plus long (90 minutes) de tous les **Frankenstein** de cette série.

Bien que réalisé seulement quatre ans après le second film de Whale, **Son of Frankenstein** nous informe froidement que 25 années se sont écoulées depuis les événements montrés dans **The Bride of Frankenstein**. Frankenstein et Elizabeth sont morts, et Wolf (Basil Rathbone), leur fils aîné, accompagné de sa femme Elsa (Josephine Hutchinson) et de leur jeune fils Peter (Donnie Dunagan) reviennent au château de leurs ancêtres. Ils reçoivent la visite d'un inspecteur, Krogh (Lionel Atwill), amputé d'un bras à la suite des brutalités du Monstre, autrefois. Krogh les met en garde : l'arrivée du fils de Frankenstein au château est très mal vue par les paysans d'alentours.

Wolf, visitant le laboratoire de son père, rencontre un être difforme nommé Ygor (Bela Lugosi), lequel, ayant autrefois été condamné à être pendu, a survécu, le cou brisé. Ygor révèle à Wolf que le Monstre n'est pas mort comme on le croit, mais qu'il est seulement en léthargie. Lui, Ygor, veille sur le long sommeil de la créature.

Le fils de Frankenstein, aidé par Ygor, se plonge alors dans des expériences identiques à celles qu'avait menées à bien son père. Il s'emploie à rendre au Monstre (Boris Karloff, pour la troisième fois) sa forme primitive.

Mais le Monstre, rendu à la vie, voue à Ygor une véritable reconnaissance.

Ygor en profite et se sert de la créature pour se venger des jurés qui l'ont fait pendre, les faisant tuer un à un. Wolf, trop borné pour comprendre que la mort de quelques jurés n'est guère une catastrophe pour l'humanité, veut contrecarrer les noirs desseins d'Ygor. Le Monstre kidnappe alors Peter, le jeune enfant du savant et d'Elsa (... au fait, ce nom serait-il un juste hommage à Elsa Lanchester ?).

Finalement, Wolf réussira à sauver son fils, et précipitera le Monstre dans un puits de soufre en ébullition.

Il est à noter qu'aucune explication de la survie du Monstre n'est donnée dans ce film, sinon ces mots, prononcés par Ygor : « — Il ne peut mourir ».

On ne sait pas davantage pourquoi le Monstre, qui parlait si bien dans **The bride of Frankenstein**, est muet à présent.

Ceci dit, il faut noter aussi de fort nombreuses belles idées. Ainsi, le geste de Wolf Von Frankenstein, changeant l'épithète du cercueil de son père (« Heinrich von Frankenstein, Maker of monsters ») en « Maker of men ». Il convient également de citer la rigoureuse virtuosité de la mise en scène de Rowland V. Lee, la beauté de la photographie, et, surtout, l'extraordinaire et délirant expressionnisme des décors magnifiquement irréels. Et si le maquillage de Jack Pierce est légèrement (oh ! bien légèrement !) moins réussi que pour les deux films de Whale, Karloff reste égal à lui-même, bien entouré par Basil Rathbone et Lionel Atwill.

Quant au grand Bela Lugosi, ce film marque son entrée dans la série dont il avait refusé, en 1931, le principal rôle. Dans une composition aux antipodes de ses habituels personnages de gentlemen décadents et superbes, il réussit à camper le difforme Ygor de façon géniale, donnant au nabot une singulière et attachante humanité teintée de sournoiserie.

Fiche technique :

Son of Frankenstein (1939), film américain de Rowland V. Lee ; Sc. de Willis Cooper ; Maqu. de Jack Pierce ; Avec Boris Karloff, Bela Lugosi, Basil Rathbone, Lionel Atwill, Josephine Hutchinson, etc..

Universal Pictures Corp.

Notes :

— La revue « Cinéma 64 », dans son n° 85, a signalé un fait peu connu et amusant, au sujet du film soviétique

Trois plus deux. Dans cette comédie que projeta à Paris le ciné-club l'Oiseau de Feu, un personnage lit un roman fantastique, et, chaque fois qu'il ouvre le livre, on voit vivre sur l'écran les personnages qu'il découvre dans les pages de l'ouvrage. Et, ô surprise, ces longs plans ne sont autres que des extraits de l'américain **Son of Frankenstein** !

— Egalement producteur (**Sign of the four**, de Graham Cutts, 1932), Rowland V. Lee né en 1891, est notamment le réalisateur de **The mysterious Dr. Fu Manchu** (1929), **The return of Dr. Fu Manchu** (1930), **Zoo in Budapest** (1938), **The sun never sets** et **The tower of London** (**La tour de Londres**, 1939).

— Les décors de **Son of Frankenstein**, un des meilleurs atouts du film, sont dus à Jack Otterson et à Russell A. Gausman. Bien ignoré des Georges Sadoul de tous poils, ce dernier est l'auteur (souvent avec A.-J. Gilmore) de quelques-uns des plus beaux décors de films fantastiques : **Invisible man returns** (**Le retour de l'homme invisible**, Joe May, 1940), **The invisible man's revenge** (Ford Beebe, 1944), **House of Frankenstein** (**La maison de Fr.**, Kenton, 1944), **House of Dracula** (**La maison de Dracula**, Kenton 1945), **The mummy's curse** (Leslie Goodwins, 1945), **The cat creeps** (Kenton... ou Ford Beebe, 1946), **Abbott and Costello meet Frankenstein** (**Deux nigauds contre Fr.**, Barton, 1948), **Creature of the black lagoon** (**L'Étrange créature du lac noir**, Jack Arnold, 1954), **Tarantula** (Donald, 1955), **Revenge of the creature** (**La vengeance de la créature**, Arnold, 1955), **This Island earth** (**Les survivants de l'infini**, Neumann, 1956), **The creature walks among us** (**La créature est parmi nous**, Sherwood, 1956), **Man of a thousand faces** (**L'homme aux mille visages**, Joseph Pevney, 1957), **Curse of the undead** (**Dans les griffes du vampire**. Ed. Dein, 1959), et d'innombrables autres titres.

— Autre atout en faveur de **Son of Frankenstein** : ses

images, dues à George Robinson qui fut, rappelle Jean-Claude Romer (« *Midi-Minuit* » n° 4/5), l'opérateur de **Mystery of Edwin Drood** (1935). **Dracula's Daughter** (**La fille de Dracula**, Lambert Hillyer, 1936), **The invisible ray** (**Le rayon invisible**, Hillyer, 1936), **The road Back** (Whale, 1937), **Sinners in paradise** (Whale 1937), **Wives under suspicion** (Whale, 1938), **Tower of London** (**La tour de Londres**, R. V. Lee, 1939), **Cobra woman** (Robert Siodmak., 1943), **Son of Dracula** (R. Siodmak, 1943), **House of Frankenstein** (**La maison de Fr.**, Kenton, 1944), **Murder in the blue room** (Leslie Goodwins, 1944). **House of Dracula** (**La maison de Dracula**, Kenton, 1945), etc...

— Basil Rathbone, né le 13 juin 1892, mort en 1967, débuta tôt, en Angleterre, au théâtre, et débuta au cinéma dans **After the ball** (Maurice Elvey, 1920). Venu en 1931 à Hollywood, il y interpréta entre autres **Adventures of Robin Hood** (**Robin des bois**, Michael Curtiz, 1933), **The black cat** (**Le chat noir**, E.-G. Ulmer, 1934). **The tower of London** (R. V. Lee, 1939), la série Universal des aventures de Sherlock Holmes (voir fanzine « *Mercury* » n° 15, juillet 1967), **The black sleep** (Reginald LeBorg, 1956), **The magic sword** (**L'épée enchantée**, Bert I. Gordon, 1961), **The comedy of terrors** (Jacques Tourneur, 1963). **Ghost in the invisible bikini** (Don Weis, 1966), etc..

Critique :

(parue après la reprise du film à Paris, en 1967) :

« Le film de Rowland V. Lee, qui avait dirigé peu avant le célèbre et invisible (mais sait-on jamais) **Zoo in Budapest**, n'est pas indigne des numéros un et deux de la série, dirigés, on le sait, par James Whale. Cette trilogie, bien que soumise à de stricts impératifs de la part de la firme, présente d'ailleurs une étonnante variété de style (...). Le film du très américain Rowland Lee (né dans l'Ohio) représente un retour direct à l'expressionnisme allemand, que ce soit dans le parti pris des décors ou dans la manière très stylisée de camper les personnages. La distribution elle-même représente une véritable anthologie des acteurs fantastiques des années trente (...). »

Bernard EISENSCHITZ,
« *Miroir du Fantastique* »,
No 1, mars 1968.

GHOST OF FRANKENSTEIN (1942)

Bela Lugosi reprendra le rôle d'Ygor dans le film suivant, **Ghost of Frankenstein** d'Erle C. Kenton. Nous sommes assez éloignés, cette fois, de la perfection de James Whale. Il est vrai que le visage boursoufflé de Lon Chaney Junior, médiocre acteur au physique de bougnat qui n'héritait guère du talent de son père « l'homme aux 1.000 visages », a bien du mal à faire oublier le blême visage pathétique de Boris Karloff, malgré le soin apporté au maquillage par Jack Pierce, toujours présent au générique.

Les villageois, voulant se débarrasser une fois pour toutes du Monstre de Frankenstein et de son ami Ygor, font sauter à la dynamite le château des Frankenstein. Mais Ygor survit à l'explosion et retrouve bientôt le Monstre, vivant lui aussi, quoique le fluide électrique qui lui assure la vie soit très atténué.

Ygor et le Monstre partent pour Vasaria, ville en laquelle demeure Ludwig Von Frankenstein, fils cadet du fameux savant. Le Monstre poursuit une petite fille qui exerce sur lui une étrange attraction. Il est maîtrisé par les paysans et jeté en prison comme un vulgaire malfaiteur.

A Vasaria, Ludwig Von Frankenstein (Sir Cedric Hardwicke) dirige une clinique pour malades mentaux. Chacun, ici, ignore le passé de son père, et la malédiction attachée au nom de Frankenstein. Ygor menace le docteur de révéler son secret au cas où il refuserait de rendre de nouvelles forces au Monstre.

Le procureur du roi, Erik Ernst (Ralph Bellamy) appelle le Docteur Frankenstein pour qu'il examine le Monstre emprisonné. Pour Ludwig, ne subsiste aucun doute : le Monstre est bien celui qu'avait créé son père (Ludwig est-il donc bien myope ? Lon Chaney Jr, puisque c'est lui qui incarne maintenant la créature, ne rappelle qu'assez peu Boris Karloff, hélas !). Le Monstre brise ses chaînes, s'enfuit de la prison et arrive avec Ygor à la clinique de Frankenstein, où il étrangle le Docteur Kettering (Barton Yarborough), un jeune assistant de Ludwig.

Gazé, le Monstre est réduit à l'impuissance. Il s'échappe cependant et kidnappe la petite fille qu'il avait poursuivie à son arrivée à Vasaria. Pour faire bonne mesure, il incendie la maison des parents de la fillette.

Elsa (... encore ce nom !), la fille de Frankenstein (Evelyn Ankers), implore son père de détruire le Monstre, mais le docteur décide de greffer le cerveau de Kettering dans le crâne du Monstre, pour transformer ce « démon » en force bienfaisante.

Le Monstre arrive à la clinique avec la petite fille et demande à Ludwig de lui greffer... le cerveau de l'enfant ! Frankenstein



Bela Lugosi et Boris Karloff dans SON OF FRANKENSTEIN
(R. Van Lee)



Lon Chaney Junior dans GHOST OF FRANKENSTEIN (Kenton)



Bela Lugosi (le Monstre) et Lon Chaney Junior (le Loup-garou)
dans FRANKENSTEIN MEETS THE WOLF-MAN (R.W. Neill)



Glenn Strange (le Monstre) et O. Stevens dans
HOUSE OF DRACULA (Kenton)

feint d'accepter, et le Monstre est endormi. Cependant, le Docteur Bohmer (Lionel Atwill), jaloux des succès de Frankenstein, s'est entendu avec Ygor, celui-ci étant peu soucieux de son corps difforme et envieux de la colossale corpulence du Monstre. Et, avec le plein accord d'Ygor, Bohmer substitue, lors de l'opération, le cerveau du nabot à celui de Kettering.

Lorsque l'opération est terminée, il s'avère qu'une différence de groupes sanguins a rendu le Monstre aveugle. Celui-ci, désormais nanti du cerveau d'Ygor fort contrarié par cet imprévisible événement, devient littéralement fou de rage et provoque un incendie dans lequel il périt (?) avec le Docteur Frankenstein. Les seuls rescapés sont Elsa et Erik. (Scénario communiqué par la F.F.C.C.).

Un tel scénario peut sembler infiniment plus puéril que celui des films précédents. Il n'en est pas moins vrai que le film, malgré quelques faiblesses de réalisation, la relative imperfection du maquillage et l'interprétation médiocre de Lon Chaney, n'est jamais ennuyeux, et parfois même très bon. Distribué en France sous le titre **Le spectre de Frankenstein**, le film de Kenton reste extrêmement attachant.

Quelques erreurs de scénario (peu gênantes, il est vrai, pour qui sait faire abstraction de toute logique pour mieux pénétrer le fantastique) : il est dit quelque part que le Monstre a tué son créateur, alors que nous l'avons vu le laisser s'échapper à la fin de **The bride of Frankenstein** ; on ne sait trop comment Ygor a pu échapper à l'explosion provoquée par les villageois, ni comment le Monstre est sorti sans mal du puits de soufre en ébullition dans lequel il était précipité dans le film de Rowland V. Lee, etc.

Quelques fort belles scènes : Elsa, lisant les mémoires d'Henry Frankenstein, voit surgir sur le mur, devant elle, les ombres du Monstre et d'Ygor ; le Monstre, du haut d'une tour, jette d'énormes pierres sur les villageois ; un éclair frappe le Monstre à la nuque, et, loin de le foudroyer, lui redonne des forces ; et, enfin, cette trouvaille superbement illogique : lorsque, vers la fin du film, le Monstre s'éveille, nanti du cerveau d'Ygor, Lon Chaney Jr. se met à parler... avec la voix de Bela Lugosi.

Fiche technique :

Ghost of Frankenstein (1942), film américain d'Erle C. Kenton ; Sc. de W. Scott Darling, d'après une nouvelle d'Eric Taylor ; Maqu. de Jack Pierce ; Avec Lon Chaney Jr., Bela Lugosi, Sir Cedric Hardwicke, Lionel Atwill, Ralph Bellamy, Evelyn Ankers, etc..

Universal Pictures Corp.

Note :

Outre **Ghost of Frankenstein**, l'honorable Sir Cedric Hardwicke, né en Angleterre en 1893, mort le 6 août 1964, fut l'excellent interprète de **The Ghoul** (T. Hayes Hunter, 1932), **Things to come (La vie future**, W. Cameron Menzies, G.-B. 1936). et de nombreux autres films. Sir Cedric Hardwicke a publié son autobiographie en 1961, sous le titre **A Victorian in orbit**.

Critique :

« On a beau les tuer, les monstres ressuscitent. Car le public (américain du moins) en redemande apparemment, et il faut bien aussi que Lon Chaney, qui ne sait jouer que ce genre de rôle, gagne sa vie. Voici donc de nouveau, sorti des ruines du château du Docteur Frankenstein, le géant bestial et cruel qui hanta l'imagination effrayée de nos jeunes années. Avant de disparaître dans l'incendie de la maison où habitait le fils de son sinistre créateur, l'ogre fait deux ou trois victimes — c'est bien peu — histoire de garder la main jusqu'à la prochaine renaissance de ce nouveau tombeau de ruines (pour peu que la famille Frankenstein ne soit pas éteinte).

« Il n'est peut-être pas indifférent qu'on fasse porter un nom germanique aux inventeurs de cette bête humaine, ni que son espèce de mauvais génie soit présenté comme un Russe fou. Il est tellement commode de rejeter sur les autres peuples les complexes de terreur et de sadisme qu'on porte au fond de soi. Ajoutons que les bons bourgeois qu'effraye Lon Chaney sous son maquillage sont très ridicules et insignifiants.

« Le mythe puéril de Frankenstein, cette espèce de nouveau Prométhée qui capte le feu du ciel pour animer son monstre artificiel et n'aboutit qu'à la catastrophe, exprime un sentiment de méfiance à l'égard d'un progrès scientifique indéfini qui converge vers la bombe atomique. Moquons-nous donc de ces croquemittaines que Goya dénonçait déjà, mais notons leur survivance chez un peuple qui se croit pourtant le plus avancé du monde dans la civilisation mécanique. »

Jean d'YVOIRE,
« Radio-Cinéma »,
N° 84, du 26 août 1951.

(Monsieur Jean d'Yvoire écrivant dans une revue catholique, pouvait-il écrire autre chose que ces hénaurmités — qu'il eût été dommage de ne pas citer largement — au sujet d'un film s'inscrivant dans un cycle éminemment athée ?)

Notes sur Erle C. Kenton :

Il ne semble pas inutile de faire pour cet inégal, parfois génial et toujours intéressant réalisateur ce que je n'ai pas fait pour des cinéastes moins méconnus (James Whale, par exemple), c'est-à-dire indiquer quelques éléments filmographiques, les histoires du cinéma étant unanimement muettes sur l'auteur de **Ghost of Frankenstein**.

D'après l'International Motion Picture Almanach 1965, Erle C. Kenton serait né le 1^{er} août 1896 à Norboro (U. S.A.), et aurait débuté au cinéma dès 1914.

Il tourna pour Mack Sennett :

- 1919 **No mother to guide him** (co-réal. Mal St. Clair), avec Ben Turpin ;
Among those present (co-réal. Ray Grey), avec Charles Murray ;
A Lady's Tailor (co-réal. Ray Grey) ;
Salome vs, shenandoath (co-réal. Ray Grey), avec Ben Turpin et Charles Murray ;
- 1920 **Down on the farm** (co-réal. Ray Grey), avec Ben Turpin ;
You wouldn't believe it, avec Ben Turpin ;
Married life, avec Ben Turpin et Charles Murray ;
His youthful fancy, avec Charles Murray ;
Movie fans ;
Fickle fancy ;
Love, honor and behave (co-réal. Richard Jones), avec Charles Murray et Billy Bevan ;

- 1921 **Dabbling in art** ;
A small town idol, avec Ben Turpin, James Finlayson, Charles Murray et Billy Bevan ;
She sighed by the seaside ;
- 1923 **Inbad the Sailor**, avec Billy Bevan ;
- 1924 **Picking peaches**, avec Harry Langdon ;
Flickering youth, avec Harry Langdon ;
 Parmi les nombreux autres films d'Erle C. Kenton, c'est au hasard qu'on doit citer :
- 1933 **Island of lost souls (L'île du Dr. Moreau)**, avec Charles Laughton et Bela Lugosi ;
- 1935 **The best man wins** (co-réal. E. Roy Davidson), avec Bela Lugosi ;
- 1936 **Devil's squadron** ;
- 1937 **Devil's playground (La danseuse de San-Diego)**, avec Dolores Del Rio ;
- 1939 **Un danger public** ;
Deux clocharsd en vacances ;
- 1941 **Naval academy** ;
Flying cadets ;
- 1942 **Ghost of Frankenstein (Le spectre de Frankenstein)** ;
Who done it (Deux nigauds détectives), avec Abbott et Costello ;
Deux nigauds dans une île, avec Abbott et Costello ;
North to the Klondyke (sc. de William Castle), avec Lon Chaney Jr.
- 1943 **Crazy house**, avec Olsen et Johnson, les héros d'**Hellzapoppin** dont ce film est une suite (le film est souvent attribué à Edward Cline), avec Lon Chaney Jr. ;
What we are fighting for, avec Lon Chaney Jr. ;
It aint'hay (Deux nigauds dans le foin), avec Abbott et Costello ;

- 1944 **House of Frankenstein (La maison de Frankenstein)** ;
She gets her man ;
- 1945 **House of Dracula (La maison de Dracula)** ;
- 1946 **The cat creeps** (le film est souvent attribué à Ford Beebe) ;
Little miss big ;
- 1949 **Bod and Sally** ;
 Citons encore **One too Many, Always a bridesmaid, etc.** Par ailleurs, Kenton a dirigé plus de 100 films pour la télévision américaine, sans compter de fort nombreux épisodes pour des feuilletons télévisés tels que **Pasport to danger, Crossroads, Telephone time, The texan, Racket squad, Big town, Public defender, Parole chief, etc.**

Notes sur Lon Chaney Jr. :

Fils (adoptif, a-t-on parfois affirmé) de celui qui fut un des plus grands acteurs de son temps, Lon Chaney Junior, pour médiocre comédien qu'on puisse le considérer, mérite qu'on s'arrête un peu sur sa carrière, presque entièrement consacrée au fantastique. Il interpréta toutefois bien peu de films d'horreur importants. Outre les titres cités dans ces pages (**Ghost of Frankenstein, Frankenstein meets the wolf-man, House of Fr. House of Dracula, Abbott and Costello meet Fr., et Tales of Tomorrow, Route 66** à la télévision), on peut signaler, pour une filmographie abrégée de Lon Chaney Jr. ;

- 1932 **Girl crazy**, de A. Seiter ;
Bird to paradise (L'Oiseau de Paradis), de King Vidor ;
Last frontiere, serial de Spencer Gordon Bennet et T. L. Story ;
- 1933 **Lucky devils**, de Ralph Ince ;
The three musketeers (Les trois mousquetaires), serial d'Armand Schaeffer et Colbert Clarck ;
- 1934 **Sixteen fathoms deep**, d'Armand Shaeffer ;
- 1935 **Captain hurricane**, de John S. Robertson ;

- 1936 **The rosebowl**, de Charles Barton ;
- 1937 **Secret agent X 9**, serial de Ford Beebe et Cliff Smith ;
Charlie Chan on Broadway, d'Eugène Ford ;
- 1938 **Road demon**, d'Otto Brower ;
Passport husband, de James Tinling ;
M. Moto's Gamble (M. Moto sur le ring), de James Tinling ;
- 1939 **Charlie Chan in the city of darkness**, de H. Leeds ;
Union Pacific, de Cecil B. de Mille ;
Of mice and men (Des souris et des hommes), de Lewis Milestone ;
- 1940 **One million BC (Tumak, fils de la jungle)**, de Griffith, mais signé par Hal Roach Sr. et Jr. ;
- 1941 **Man-Made monster (L'échappé de la chaise électrique)**, de G. Waggner ;
San Antonio rose, de Charles Lamont ;
The Wolf-man (Le loup-garou), de Georges Waggner ;
- 1942 **North to the Klondike**, de Kenton ;
The mummy's tomb, de Harold Young ;
Eyes of the underworld, de Roy William Neill ;
Keeping fit, d'Arthur Lubin ;
- 1943 **What we are fighting for**, de Kenton ;
Crazy house, de Kenton (ou... d'Edward Cline ?) ;
Son of Dracula, de Robert Siodmak ;
Calling Dr Death, de Reginald LeBorg ;
- 1944 **Weird woman**, de Reginald LeBorg ;
Cobra woman, de Robert Siodmak ;
Ghost catchers, d'Edward Cline ;
The mummy's ghost (Le fantôme de la momie), de Reginald LeBorg ;
Dead man's eyes, de Reginald LeBorg ;
- 1945 **Here come the co-eds (Deux nigauds au collège)**, de Jean Yarbrough ;

- The mummy's curse**, de Leslie Goodwins ;
The frozen ghost, de Harold Young ;
- 1948 **16 fathoms deep**, d'Irving Allen ;
- 1951 **Only the valiant**, de Gordon Douglas ;
Bride of the Gorilla, de Curt Siodmak ;
- 1952 **High noon (Le train sifflera trois fois)**, de Fred Zinnemann ;
Flame of Araby, de Charles Lamont ;
The black castle (Le mystère du Château noir), de Nathan Juran ;
- 1956 **The indestructible man**, de Jack Pollexfen ;
The black sleep (Les monstres se révoltent), de Reginald LeBorg ;
- 1957 **Cyclops** (Bert I. Gordon) ;
- 1959 **The alligator people**, de Roy del Ruth ;
La casa del terror (au Mexique), de Gilbert Martinez Solares ;
The devil's messenger, de H. L. Strock ;
- 1964 **The haunted palace**, de Roger Corman ;
Witchcraft (en Grande-Bretagne), de Don Sharp ;
Night of the beast, de Harold Daniels ;
- 1967 **Hill Bills in a haunted house**, de Jean Yarbrough.

FRANKENSTEIN MEETS THE WOLF-MAN (1943)

Il y a seulement une dizaine d'années, on pouvait voir parfois, dans les petits cinémas minables des banlieues de villes de province, sous le titre **Frankenstein et le monstre**, un film officiellement distribué en France sous un autre titre : **Frankenstein rencontre le loup-garou** (et non **Frankenstein contre le loup-garou**, comme on l'a quelque fois écrit... en confondant avec le titre donné au film en Belgique). Il s'agissait d'une bande seulement à demi réussie de Roy William Neill, **Frankenstein meets the wolf-man**.

Dans ce film, Lugosi délaissant le personnage d'Ygor, avait accepté d'incarner enfin le Monstre de Frankenstein. Malheureusement, l'acteur vivait une de ses lamentables périodes de dépression, au cours desquelles il n'était plus que l'ombre du vrai, du grand Lugosi. Le visage bouffi, la silhouette lasse, Lugosi ne pouvait être un inoubliable Monstre de Frankenstein, tel qu'il aurait peut-être été en 1931, s'il avait alors accepté le rôle...

Le Monstre, une nouvelle fois, est muet. Par contre, il a oublié la cécité qui l'accablait à la fin de **Ghost of Frankenstein**. Miraculeusement conservé dans la glace, il est délivré de sa fâcheuse position par Larry Talbot (Lon Chaney Jr). Or, Larry est affligé d'une étrange maladie, la lycanthropie : à chaque pleine lune, il se transforme en loup-garou. Accompagné par la bohémienne Maleva (Maria Ouspenskaya), il est venu à Vasaria pour consulter le Docteur Frankenstein qui, seul, saurait le guérir. Mais Frankenstein est mort, et c'est en errant, désespéré, dans les ruines du château que Larry a découvert le Monstre.

Reconnaissant, celui-ci lui montre la cachette qui contient les précieux documents du docteur. Avec l'aide d'un jeune médecin, Frank Mannering (Patrick Knowles), et en présence de la ravissante Elsa (Ilona Massey, qui succède à Evelyn Ankers), Larry parvient à reconstituer le laboratoire de Frankenstein. Mais Mannering, saisi d'une curiosité assez peu scientifique, décuple les forces des deux monstres. Le loup-garou et la créature de Frankenstein s'affronteront et, au terme de la bataille, périront noyés, les villageois ayant fait sauter le barrage voisin du château.

Avec un aussi puéril scénario (pourtant dû à Curt Siodmak), **Frankenstein meets the wolf-man** peut difficilement engendrer un frisson, d'angoisse ou d'émotion.

Reste un film techniquement bien fait, plastiquement admirable, mais n'ayant plus qu'un lointain rapport avec les **Frankenstein** précédents. On retiendra quelques beaux plans de cimetière sous la brume et le vol des corbeaux, et la conception du Monstre que donne Lugosi ; malgré l'erreur profonde de Siodmak et R. W. Neill (donner au Monstre un net penchant pour les sempiternels bons sentiments), le Monstre qu'il incarne, contrairement à celui des films précédents, est « malsain », sournois, voire cruel.

Signalons que certains journalistes américains firent assez récemment courir le bruit que le Monstre, dans le film de Roy William Neill, était bel et bien aveugle, mais qu'en cours de tournage cette idée avait été abandonnée. On expliquait ainsi la démarche assez curieuse de la créature dans cette bande. Renseignements pris, cette affirmation n'était qu'une (ingénieuse) tentative esquissée par de trop inconditionnels admirateurs de Bela Lugosi, pour tourner à l'avantage de celui-ci ses maladresses et son incapacité flagrante (hélas !) dans ce rôle. D'ailleurs, pour de très nombreuses scènes, on ne voit pas Lugosi, qui se réservait pratiquement pour les plans rapprochés, mais sa « doublure », Ed. Parker.

Néanmoins, plus encore que sur Lugosi, je ferai de sérieuses réserves sur Lon Chaney Jr., dont j'ai déjà dit tout le mal qu'il faut penser.

En outre, le maquillage de Jack Pierce, sur le visage de Lugosi, est mille fois moins beau que celui qu'il avait réussi sur Karloff, voire sur Lon Chaney Jr. pour le même rôle.

Quant au maquillage (de Pierce, toujours) adopté pour Larry Talbot le loup-garou depuis **The Wolf-Man** de George Wagner (1941), inexplicablement admiré par beaucoup de fantasticologues, il s'agit de la moins bonne création de Jack Pierce, à la limite extrême du ridicule. Le beau masque créé par Roy Ashton pour Oliver Reed (**The curse of the werewolf**, de Terence Fisher, G.-B. 1961) n'aura aucune peine à faire oublier le faciès grossier de Larry Talbot. Mais soyons juste : celui-ci fut tout de même le héros de bien beaux films !

Quoi qu'il en soit, tant d'ingrédients arrivent fort facilement à faire verser certains passages de **Frankenstein meets the wolf-man** dans le ridicule. La bataille finale, par exemple, est un modèle dans le genre grotesque.

Domage. Le film, par ailleurs, avait certaines qualités...

Fiche technique :

Frankenstein meets the wolf-man (1943), film américain de Roy William Neill ; Sc. de Curt Siodmak ; Eff. sp. de John P. Fulton ; Maqu. de Jack Pierce ; Avec Bela Lugosi, Lon Chaney Jr., Ilona Massey, Patrick Knowles, Lionel Atwill, Dwight Frey, Maria Ouspenskaya, etc...

Universal.

Notes :

— Le générique du film de Roy William Neill est un des plus beaux de l'histoire du cinéma : grâce aux effets spéciaux de John P. Fulton, la fumée qui sort des cornues d'un laboratoire en forme les lettres en s'élevant.

— **Frankenstein meets the wolf-man** a été raconté sous forme de roman-photos (par photogrammes), sous le titre **Frankenstein et l'homme-loup**, dans le n° 1 de l'intéressante revue « Wampir », que la censure gaulliste, toujours prompte à l'ignominie, a interdite après son 2^e numéro, début 1968.

Né en 1890, mort en 1946, le véritable nom de R. V. Neill était Roland de Gostrie ; il était d'origine irlandaise.

— Parmi les films de Roy William Neill, il convient de citer : **The black room (Le baron Grégor)** et **The lone wolf returns** (1935), **Black Angel (L'ange noir)**, 1946) et, de 1942 à 1946, sa réalisation de onze des douze films Universal d'une série de Sherlock Holmes avec Basil Rathbone (Holmes) et Nigel Bruce (Watson), tels qu'on les vit aussi dans une séquence de **Crazy house** (Kenton, 1943) : **Sherlock Holmes and the secret weapon** (avec Lionel Atwill ; sc. d'Edward T. Love et W. Scott Darling, collaborateurs de Kenton auxquels s'est joint ici Edmund L. Harmann). **Sh. H. in Washington, Sh. H. faces death, Spider woman, The scarlet claw, Pearl of death, House of fear, Woman in green, Pursuit to Algiers, Terror by night, Dressed to kill.** La distribution de **Pearl**

of death (1944) comprend l'incroyable Rondo Hatton (atteint d'acromégalie qui lui déformait hideusement le visage, cet « acteur » qu'on surnomma « The creeper » utilisa son atroce infirmité sans cesse accrue pour jouer sans maquillage, jusqu'à sa mort qui ne sut tarder, les monstres de films d'épouvante... !).

— Jean-Claude Romer a publié dans « Midi-Minuit » n° 4/5 de précieux éléments bio-filmographiques sur Curt Siodmak. La filmographie détaillée de Bela Lugosi a été publiée par Jean Boulet dans la revue « Bizarre » n° 24/25 (1962). Plusieurs filmographies des loups-garous ont été publiées en France, pour la plupart trop fantaisistes pour être citées (« Saint-Cinéma des Prés », « Ciné-Documents », etc.). En collaboration avec Jean-Claude Michel, j'en ai toutefois moi-même établi une que je crois assez complète (fanzine « Mercury » n° 14, mars 1967, et n° 15, juillet 1967), mais à laquelle on doit notamment ajouter **Daughter of Dr. Jekyll** (Edgar G. Ulmer, U.S.A. 1957), **Teenage Frankenstein meets teenage werewolf** (Don Glut, U.S.A. 1959), **Orgy of the dead (Orgie macabre)**, en Belgique **L'orgie de la mort**, (A.C. Stephen, U.S.A., 1966), et **Wolfrape** (Von Regp, U.S.A. 1968).

Critique :

« Je suis sûr que tous les amateurs du genre ont regardé ces images avec une larme de regret et d'émotion pour leurs vieux monstres. N'empêche que tout le talent de Curt Siodmak ne sauve pas un scénario insipide et sans intérêt. N'empêche qu'un soin extrême dans la réalisation n'arrive pas à faire avaler la pilule. Un monstre, passe encore. Mais que deux monstres se rencontrent, l'effet est purement négatif. D'autant plus que selon une loi inéluctable du genre (à Hollywood), au second ou troisième film le monstre devient bon et pitoyable. Quel ennui de voir un loup-garou conscient de son « abjection » et le monstre créé par Frankenstein chercher à devenir « normal » (sic). Je signale que ce dernier rôle est tenu par l'excellent Bela Lugosi ; je regrette pour ceux qui ne connaissent pas les vieux films d'épouvante de n'avoir pu y voir Lugosi sous son véritable jour (ou plutôt dans sa nuit). Dans la réalité, je le trouve bien plus inquiétant que sous le grimage, et je ne suis pas près d'oublier son extraordinaire création dans **Dracula.** »

F. HODA,
« Positif »,

N° 19, décembre 1956.

HOUSE OF FRANKENSTEIN (1944)

Mais peut-être, après tout, la formule du film précédent avait-elle été rentable (personnellement, et contrairement à beaucoup d'amateurs de fantastique, je n'ai rien contre de délirantes rencontres de plusieurs monstres), car, dès l'année suivante, Erle C. Kenton, auteur de **Ghost of Frankenstein**, réunissait (« All together ! », disait la publicité américaine) le Monstre de Frankenstein, Dracula, Larry Talbot le loup-garou, un savant fou et un bossu criminel dans **House of Frankenstein** (en France : **La maison de Frankenstein**), sur un scénario délirant de Edward T. Love.

On peut, bien sûr, considérer ce film comme un pastiche. Mais alors, il s'agit d'un pastiche supérieurement réalisé, très drôle, très excitant. Et il s'agit en tout cas d'une intrusion délibérée et totale dans le domaine du fantastique le plus fou, là où rien n'est impossible, où rien n'obéit à la logique et au rationnel, où les choses se précipitent merveilleusement, où l'amour ne peut être qu'insensé et avoir goût de sang.

House of Frankenstein marque, en outre, le retour de Boris Karloff dans la série. Mais il est, cette fois, le successeur du savant créateur de l'être monstrueux qu'il avait autrefois incarné, et qui a maintenant pour interprète un nouveau venu. Glenn Strange.

Le Docteur Niemann (Boris Karloff), condamné à la prison à vie pour avoir fait des expériences jugées criminelles et semblables à celles menées à bien, autrefois, par Frankenstein, s'enfuit à la faveur d'un tremblement de terre (I) en compagnie d'un bossu, Daniel (John Carrol-Naish).

Tous deux rencontrent le Professeur Lampini (George Zucco), forain qui expose dans sa pittoresque roulotte un « musée des horreurs » dont la pièce maîtresse est le squelette du Comte Dracula, détruit il y a longtemps déjà d'un pieu dans le cœur. Niemann fait assassiner Lampini par Daniel, qui lui est dévoué corps et âme. Il prend l'identité du saltimbanque pour se soustraire définitivement aux recherches de la police, et présente le spectacle de Lampini de village en village.

Niemann cède à la tentation et enlève le pieu de la poitrine du vampire. Le Conte (John Carradine) se reconstitue autour de son squelette et revient à la vie. En quête de sang, il enlève une des visiteuses de la foire dans laquelle se trouve l'étrange musée ambulante (Anne Gwynne incarne la visiteuse).

Mais la police le poursuit, le traque jusqu'au lever du jour. Niemann et Daniel fuient, abandonnant Dracula que surprennent les premiers rayons du soleil. Il sera désintégré et retransformé en squelette, alors qu'il se cramponne désespérément à son cercueil.

Niemann et Daniel arrivent au village près duquel se dresse encore le château de Frankenstein. Après avoir sauvé une bohémienne, Ilonka (Elena Verdugo), des mains d'une brute et rencontré le chef de la police locale (Lionel Atwill), ils gagnent le château où Daniel provoque accidentellement un éboulement. Celui-ci découvre, pris dans la glace, les corps du Monstre de Frankenstein (Glenn Strange) et du loup-garou (Lon Chaney Jr).

Niemann et Daniel allument un grand feu pour libérer les deux créatures, et Larry Talbot (car c'est de lui qu'il s'agit, puisqu'il fut « tué » à la fin du film précédent pendant sa bataille avec le Monstre) revient à la vie, ayant retrouvé sa forme humaine.

Aidés d'Ilonka et de Larry, Niemann et Daniel transportent le corps du Monstre dans le laboratoire qu'ils ont reconstitué. Niemann, qui a retrouvé le livre de Frankenstein **Secret de vie et de mort**, tente de ranimer le Monstre, mais tous ses efforts s'avèrent inutiles.

Un tendre sentiment semble unir Larry et Ilonka. Eperdument amoureux de la jolie bohémienne, Daniel, désespéré, laisse exploser sa rancœur en fouettant rageusement le Monstre en léthargie.

Une nuit, Larry, victime de l'éternelle malédiction qui le frappe, se transforme en loup-garou et tue un villageois. Le lendemain, il avoue son crime à Ilonka.

Entre-temps, Niemann, aidé de Daniel, enlève des villageois qui, autrefois, ne furent pas étrangers à sa condamnation et les utilise pour ses expériences. Il délaisse Larry, qu'il avait promis de guérir, et celui-ci se transforme une nouvelle fois en loup-garou. Il attaque Ilonka, et, les larmes aux yeux, la bohémienne abat son amant d'une balle d'argent qu'elle a elle-même fabriquée en fondant un bijou sacré. Elle s'allonge près du cadavre de celui qu'elle aimait et se laisse mourir là, des blessures que lui a infligées le lycanthrope.

Fou de chagrin, Daniel rend Niemann responsable de la mort d'Ilonka et tente de l'étrangler. Le Monstre, au même instant, prend vie et se précipite sur le malheureux bossu qu'il tue en le jetant par une fenêtre. Puis si saisit Niemann évanoui, l'enlève, poursuivi par les villageois qui, alertés par des lueurs aperçues au château et inquiets des disparitions signalées au village, ont fait irruption dans le castel abandonné.

Les paysans traquent le Monstre jusque dans les marais voisins, où il s'enlise, emmenant à la mort le Docteur Niemann qui est le dernier à s'enfoncer lentement dans la boue, sous les yeux des villageois rassemblés, qui éclairent le marais avec des torches.

On aura sans doute remarqué que **House of Frankenstein** est un des seuls films fantastiques de l'histoire du cinéma à la fin desquels il ne reste **aucun** survivant !...

Sur ce scénario, riche — qui le contesterait ? — en péripéties, Kenton a construit un film brillant et extrêmement mouvementé, malheureusement quelque peu gâché par des points de détail. Il faut dire que si John Carradine, bien que mille fois inférieur à Bela Lugosi en Comte Dracula, est néanmoins un fort beau vampire, Glenn Strange, lui, est un bien pâle successeur de Boris Karloff... Lequel Karloff campe admirablement un Dr. Niemann fou de haine envers l'humanité.

Pour médiocre acteur qui soit Glenn Strange, il n'en reste pas moins assez photogénique, et son visage se prête fort bien au maquillage de Jack Pierce, qui reprend une nouvelle fois le masque créé pour Karloff en 1931. Il n'en est pas de même pour Lon Chaney Jr., loup-garou petit bourgeois et sans démesure que seul le talent de Kenton parvient à sauver du ridicule. Et la mort de Larry Talbot, abattu par l'onka, est une des plus belles scènes jamais vues dans un film fantastique, la fin sublime et déchirante d'une bouleversante histoire d'amour fou. Quant à Dracula, cramponné à son cercueil que les mortels, ces ennemis d'Eros et de la folie, l'ont empêché d'atteindre plus tôt, au sommet d'une colline éclairée par les premiers feux de l'aurore, sa mort ne manque pas de grandeur.

Fiche technique :

House of Frankenstein (1944), film américain d'Erle C. Kenton ; Sc. d'Edward T. Love, d'après une histoire de Curt Siodmak ; Dir. art. de John B. Godman et Martin Obzina ; Maqu. de Jack Pierce ; Eff. sp. de John P. Fulton ; Op. George Robinson ; Mus. de H.-J. Salter ; Avec Glenn Strange, John Carradine, Lon Chaney Jr., Boris Karloff, J. Carrol-Naish, Elena Verdugo, George Zucco, Lionel Atwill, Sig Ruman, etc...

Notes :

— Le film s'est d'abord appelé **Chamber of horror**, puis **The devil's brood**.

— S'il n'eut jamais qu'une très relative notoriété, John Carrol-Naish, né en 1900, n'en interpréta pas moins bon nombre de films importants, dont, outre **House of Fr. : Dr. Renault's secret** (1942), **The southerner** (L'homme du Sud, Renoir, 1945), **The beast with five fingers** (La bête aux cinq doigts, R. Florey, 1946), etc...

— George Zucco se fit une spécialité du fantastique. Né le 11 janvier 1886 à Manchester (Angl.), mort en 1960, il fit du théâtre au Canada à partir de 1908, puis interpréta aux U.S.A. **Autumn crocus** avec ... Francis Lederer, futur Dracula ! Hollywood lui fit faire du cinéma à partir de 1937, avec **The rare Book Murder**. Suivirent, entre autres : **Mummy's hand** (La main de la momie, Christy Cabanne, 1940), **Mummy's tomb** (Harold Young, 1942), **Dr Renault's secret** (1942), **Return of the ape man** (Phil Rosen, 1943), **Mummy's ghost** (Le fantôme de la momie, R. LeBorg, 1944), etc..

Critique :

« Une (des) qualités des films fantastiques de Kenton est la rapidité effarante du récit. Kenton ne raconte pas, il montre, il « fait du cinéma », il en fait avec un réel plaisir, et je connais peu de réalisateurs sachant pratiquer à ce point l'art d'aller jusqu'où il est permis d'aller, effleurant la parodie mais n'y tombant pas — ce mot, « tomber », n'ayant d'ailleurs sous ma plume aucune intention péjorative — et se payant le luxe d'offrir, au terme d'un film affolant, la plus belle mort de loup-garou jamais vue à l'écran. Qu'importe alors quelques décors fauchés — ce qui ne veut pas dire ratés — puisqu'il y en a d'extraordinaires ? Qu'importe que John Carradine (...) évoque bien davantage quelque prestidigitateur de fête foraine que le Comte Dracula ? Nous sommes au cinéma, au **vrai cinéma**.

Jean-Claude MICHEL,
« Fameux monstres du cinéma »,
N° 2, octobre 1966.

HOUSE OF DRACULA (1945)

Erle C. Kenton eut l'excellente idée de récidiver l'année suivante, avec **House of Dracula** (en France : **La maison de Dracula**), à peine moins fou que le film précédent. Qu'on en juge :

Le Docteur Edelman (Onslow Stevens) reçoit un soir la visite du Comte Dracula (John Carradine) qui le supplie de faire de lui un homme « normal ». Edelman accepte et se passionne pour ses recherches. Larry Talbot (Lon Chaney Jr) vient à son tour consulter le docteur pour les mêmes raisons.

Dracula est attiré par Miliza (Martha O'Driscoll), l'infirmière. Pour la protéger, Edelman sera obligé de détruire le vampire, mais celui-ci a eu le temps de faire au docteur une injection de son propre sang.

Larry, las de voir les expériences d'Edelman s'éterniser sans lui apporter la guérison tant attendue, se jette à la mer. Edelman recherche son cadavre... et retrouve Larry bien vivant, mais transformé en loup-garou. Une caverne sous-marine lui a servi de refuge. Un nuage, voilant la lune, rend à Larry sa forme humaine. Avec Edelman, il explore la caverne et y découvre le corps du Monstre de Frankenstein (Glenn Strange) et le squelette du Docteur Niemann (mais oui !). Bien sûr, un heureux hasard fait communiquer la caverne avec le laboratoire du Docteur Edelman, qui y transporte aussitôt le Monstre et tente vainement de le ressusciter.

Edelman parvient à guérir Larry Talbot, qui reste en observation à la clinique. Cependant, le sang maudit transfusé par Dracula au Docteur Edelman commence à influencer celui-ci. Une nuit, il devient véritablement assoiffé de sang et égorge un paisible charretier. Le pauvre docteur a d'ailleurs de bien curieuses pensées... qu'on voit se matérialiser sur l'écran par deux plans empruntés à **The bride of Frankenstein** ! Redevenu normal, l'infortuné Edelman ne garde aucun souvenir de ses actes, et c'est Larry Talbot que soupçonne le chef de la police (Lionel Atwill).

Une nuit, les instincts sanguinaires d'Edelman reprennent le dessus... et c'est, précisément, cette nuit-là que le docteur voit ses expériences sur le Monstre de Frankenstein couronnées de succès : le Monstre ouvre les yeux...

Talbot, qui a assisté au changement qui s'est effectué chez Edelman, alerte la police qui envahit le laboratoire au moment où le Monstre, brisant les chaînes qui l'emprisonnaient, se met en marche. Larry est obligé d'abattre le docteur, tandis que le Monstre, renversant les appareils du laboratoire, provoque un incendie dans lequel il disparaît. Larry, guéri, épousera Miliza.

Invisibles depuis longtemps en France, **House of Frankenstein** et **House of Dracula**, sont encore quelquefois

(mais trop rarement, hélas !) projetés en double programme dans les salles londoniennes. Aucun des deux films n'est inférieur à l'autre, même si **House of Dracula** s'avère quelque peu avare d'explications (le Monstre, soit, est pratiquement indestructible, mais comment ont survécu Dracula et le loup-garou ?). Ce sont deux excellents films, dont le rythme ne se relâche pas un instant. Il faut les voir avec le même esprit nécessaire à la lecture d'un bon feuilleton : Kenton est un peu le Ponson du Terrail du cinéma fantastique. Et qu'on ne me parle pas d'aimer ces films au désormais trop fameux « second degré » : ils sont bons, ils le sont réellement, et doivent être aimés pour ce qu'il sont, c'est-à-dire, je n'hésite pas à le proclamer, des œuvres surréalistes.

House of Frankenstein et **House of Dracula** peuvent à la limite, même si Kenton lui-même devait en être le premier surpris, ne pas souffrir d'être comparés de façons multiples à de fort diverses œuvres, contemporaines ou non, constituant le meilleur d'un art résolument moderne. **House of Frankenstein** et **House of Dracula**, c'est beau et truculent comme un tableau de Clovis Trouille, érotique à la façon des grands romans noirs anglais, c'est aussi délirant et fantaisiste que la musique d'Ornette Coleman, c'est aussi vertigineusement rigoureux qu'un collage de Max Ernst, composé à la fois d'autant d'éléments apparemment disparates que les réussites d'Andy Warhol ou de Claes Oldenburg dans le domaine du Pop-Art, c'est fait d'une folie assez implacable pour devenir quasi kafkaïenne, c'est aussi splendidement démesuré qu'un film de Bava ou que Shakespeare adapté par Orson Welles, pour ne rien dire du sublime amour fou du premier des deux films, dont il faut rechercher l'équivalent chez Sade, Pauline Réage ou Bunuel..

Oui, combien eurent de chance ceux qui, appartenant à une génération antérieure à la mienne, découvrirent le cinéma fantastique à travers Kenton, à la noire splendeur

folle duquel je ne vois guère d'équivalent, chez les cinéastes plus jeunes et à un degré très moindre, que chez le Fernando Mendez des **Proies du vampire** (... qui fut, bien sûr, un bide critique)...

Fiche technique :

House of Dracula (1945), film américain d'Erle C. Kenton ; Sc. d'Edward T. Love ; Dir. art. de John B. Goodman ; Op. George Robinson ; Mus. de Edgar Fairchild ; Assistant-réal. (comme pour **House of Frankenstein**) William Tummel ; Avec Glenn Strange, John Carradine, Lon Chaney Jr., Martha O'Driscoll, Onslow Stevens, Lionel Atwill, etc...

Universal.

Notes :

— **House of Dracula** a été adapté dans deux revues sous forme de romans-photos (photogrammes) : en Italie dans « Malia » n° 30 (sous le titre **Dracula nella casa degli orrori**) et en France dans « Wampir » n° 2 (sous le titre **La maison des horreurs**).

— Si Lon Chaney Jr, officiellement, portraïtise seulement Larry Talbot dans **House of Dracula**, il convient toutefois de signaler qu'il est, durant les plans d'incendie de la fin, l'interprète du Monstre en lieu et place de Glenn Strange. En effet, ces plans sont fort simplement empruntés à la fin de **Ghost of Fr.**, film dans lequel, on s'en souvient, Lon Chaney Jr. interprète le Monstre. Faut-il voir là un souci d'économie de la part de l'Universal, ou de la nonchalance de la part de Kenton ?

— La filmographie de **Dracula** (jusqu'en 1960) a été publiée par Jean-Claude Romer dans la revue « Midi-Minuit Fantastique » n° 4/5 (janvier 1963), et (jusqu'en 1965) par J. Boivin dans « Mercury » n° 11 (juillet 1966).

— Des très nombreuses créations de Lionel Atwill dans des films fantastiques, celles de **Son of Fr.**, **Ghost**

of Fr., **Fr. meet the wolf-man**, **House of Fr.** et **House of Dracula** ne sont pas les moindres. Atwill, né en mars 1885 à Croyden (Angleterre), est venu au théâtre américain en 1915 (il interpréta **Arabesque** avec Lugosi). Il obtint son premier grand succès avec la pièce **The silent witness**, en 1931. L'année suivante, il reprit son rôle au cinéma, tournant son premier grand film (il faisait en effet du cinéma depuis 1918, aux U.S.A.).

Il mourut d'une pneumonie pendant le tournage de son dernier film (le sérial **Lost City of the jungle**, de Harry Revier, connu en France sous le titre **La Cité perdue**), le 22 avril 1946. Il avait figuré dans soixante-dix-sept films, souvent fantastiques, dont : **Eve's daughter** (1918, son premier film), **Doctor X** (Michael Curtiz, 1932), **The vampire bat** (Frank Strayer, 1933), **The mystery of the wax museum** (M. Curtiz, 1933), **Murders in the zoo** (**Le serpent mamba**, Ed. Sutherland, 1933), **The mark of the vampire** (**La marque du vampire**, Browning, 1935), **Captain Blood** (**Le capitaine Blood**, Curtiz, 1935), **Hound of the Baskerville** (**Le chien des Baskerville**, Sidney Landfield, 1939), **Mr. Moto Takes à vocation** (Norman Foster, 1939), **Charlie Chan in Panama** (James Tinling, 1939), **Charlie Chan's murder cruise** (James Tinling, 1939), **Man made monster** (**L'échappé de la chaise électrique**, G. Waggner, 1941), **Sherlock Holmes and the secret weapon** (R. W. Neill, 1942), etc...

— **House of Dracula** vit la dernière collaboration de Jack Pierce à la série frankensteinienne. « Le plus grand maquilleur du monde », outre les maquillages de tous les **Frankenstein** de 1931 à 1945, est l'auteur de ceux de multiples films dont on retiendra, au hasard de ses créations dans le domaine du fantastique : **The mummy** (**La momie**, Karl Freund, 1932), et ses séquelles, **The invisible man** (**L'homme invisible**, Whale, 1933), **Werewolf of London** (**Le monstre de Londres**, S. Walker, 1935), **The wolf-man** (**Le loup-garou**, G. Waggner, 1941), **Beyond the**

time barrier (E. G. Ulmer, 1960), **The beauty and the beast** (Ed. L. Cahn, 1961), **Creation of the humanoids** (Wesley Barry, 1962), etc... Pour **House of Dracula**, Pierce était assisté par Joe Hadley.

Critique :

« Depuis **Nosferatu le vampire** et **Frankenstein**, le film dit d'épouvante n'a guère progressé : il s'enlise le plus souvent dans les sables mouvants du commercialisme. Tel est le cas de **La maison de Dracula**. Ici, on a amassé les poncifs : un château, un savant, un loup-garou, un vampire, un robot, une bossue, etc. Edward Love, scénariste des séries **Charlie Chan** et **Bulldog Drummond**, a mélangé avec dextérité ces divers éléments. Mais il faut vraiment avoir envie d'avoir peur pour aller voir cette **Maison de Dracula**. »

« L'écran français »
du 6 avril 1948.

ABOTT ET COSTELLO MEET FRANKENSTEIN (1948)

Chic (Abbott) et Wilbur (Costello) sont chargés de convoier les cercueils contenant les corps de Dracula (Bela Lugosi) et du Monstre de Frankenstein (Glenn Strange).

Chic s'étant absenté, Wilbur se trouve seul un moment avec les cercueils. Un des couvercles s'ouvre lentement... Dracula se dresse et, ayant hypnotisé Wilbur, s'échappe avec le Monstre.

Les deux compères partent à la recherche des deux créatures maléfiques, et rencontrent Larry Talbot qui veut, lui aussi, mettre Dracula hors d'état de nuire. Le Monstre, lui, est en état de léthargie et donc, théoriquement, inoffensif.

Aidé d'une charmante créature qu'il a hypnotisée, Sandra (Leonore Aubert), Dracula kidnappe Wilbur et l'emmène dans un château situé dans une île, avec l'intention de greffer son cerveau au Monstre dont il fera alors son serviteur.

L'infortuné Wilbur est déjà attaché sur la table d'opération, non loin du Monstre entouré lui aussi de solides courroies, lorsque Chic et Larry font irruption dans la pièce, accourant à sa rescousse. Chic se met bientôt hors de combat en s'assommant seul, par maladresse, et Larry entreprend de détacher Wilbur... lorsqu'un rayon de lune entre par la fenêtre. Presque instantanément, Larry se transforme en loup-garou et se jette sur Dracula, qu'il poursuit dans les corridors du castel.

Chic se réveille, commence à libérer Wilbur. Mais nouveau coup de théâtre : le Monstre de Frankenstein se réveille sans crier gare, arrache les courroies qui le tiennent prisonnier, se précipite sur Chic. Celui-ci a juste le temps de détacher complètement son ami et tous deux fuient devant le Monstre.

Après un hilarant chassé-croisé dans le château, Dracula fuyant toujours avec horreur devant le loup-garou et se heurtant, dans sa fuite, aux deux nigauds (comme on appelle en France

Abbott et Costello) poursuivis par le Monstre, le vampire se transforme en chauve-souris pour échapper au lycanthrope.

Mais Larry s'accroche à l'animal alors que celui-ci prend son vol sur un balcon. Le balcon domine une falaise donnant à pic sur la mer. Larry entraîne par son poids la draculienne chauve-souris, et les deux monstres s'écrasent sur les rochers à fleur d'eau.

Chic et Wilbur s'échappent du château, le Monstre de Frankenstein à leurs trousses, et sautent dans une barque. Le Monstre s'engage sur un embarcadère, auquel un acolyte des deux nigauds met le feu. A travers un rideau de flammes, on aperçoit le Monstre qui périt de la sorte.

Et Chic et Wilbur, sur la barque, se croient enfin en sécurité, lorsqu'une cigarette s'allume toute seule à l'avant du bateau. Les deux nigauds se jettent à la mer, de nouveau pleins d'effroi : c'est l'homme invisible !

Quelles que soient les réserves à formuler sur un pareil scénario, il faut cependant reconnaître que le film possède un bon rythme, et que scènes de terreur et scènes burlesques sont judicieusement alternées. D'excellents gags pimentent les meilleures séquences : Wilbur, attaché sur la table d'opération, sert de barrage entre Dracula et le loup-garou, et celui-ci fait pirouetter la table pour atteindre Dracula. Et, surtout, de bonnes, d'excellentes idées dans la partie fantastique de l'œuvre : par exemple, Wilbur, fasciné par Sandra elle-même sous l'emprise hypnotique de Dracula, voit dans les yeux de celle-ci voleter une chauve-souris. On se souviendra aussi des transformations du vampire (d'homme en chauve-souris, ou vice versa), dues à David S. Horsley et Jérôme H. Ash, en (excellents et très « réalistes ») dessins animés dans l'image. On doit remonter à la transformation de Carol Borland dans **Mark of the vampire** (1935) de Tod Browning pour en trouver l'équivalent.

Lugosi, en Dracula, est meilleur que jamais dans ce rôle, le plus grand de sa carrière. Meilleur encore que dans le **Dracula** de Browning.

Quant à Lon Chaney Jr., il s'agit ici de sa dernière apparition dans le rôle de Larry Talbot.

Reste Glenn Strange, pour la troisième et dernière fois Monstre de Frankenstein. Il est supérieur dans ce film

à ce qu'il fut dans les deux Kenton. Notons que si ses deux premières interprétations du Monstre furent muettes, il parle dans **Abbott and Costello meet Frankenstein** (en France : **Deux nigauds contre Fr.**).

Il convient de signaler que Jack Pierce n'est plus, désormais, le maquilleur. Il est, dans le film de Barton, remplacé par Bud Westmore qui reprend soigneusement les créations de son prédécesseur, avec talent.

La mise en scène de Charles T. Barton, sans être géniale, est habile. Le film est loin de mériter les reproches dont on se plait à l'accabler, sous des prétextes plus ou moins valables. Ainsi, on aurait, paraît-il, osé « faire rire » le Monstre de Frankenstein dans cette bande. Or, si certaines photos d'exploitation montrent effectivement Glenn Strange riant à gorge déployée, la scène est en revanche totalement absente du film. D'où le danger de parler de ce qu'on ne connaît pas : avis à certains critiques...

Ainsi donc mourut dans **Abbott and Costello meet Frankenstein**, après dix-sept années de mauvais et déloyaux sévices, le vieux Monstre de Frankenstein. Désormais, s'il revient, ce sera sous d'autres traits, que nous dévoilerons bientôt.

Fiche technique :

Abbott and Costello meet Frankenstein (1948), film américain de la Charles T. Barton ; Sc. de Robert Lees, Frederic Rinaldo, John Grant ; Maqu. de Bud Westmore ; Eff. sp. de David S. Horsley et Jérôme H. Ash ; Avec Bud Abbott, Lou Costello, Glenn Strange, Bela Lugosi, Lon Chaney J., Leonore Aubert, etc...

Universal.

Notes :

— Le film s'est d'abord appelé **The brain of Frankenstein**. Il est en outre répertorié quelquefois sous le titre **Abbott and Costello meet the ghosts** (il s'agit du titre donné au film en Grande-Bretagne).

— Fait curieux, lorsqu'à la fin du film de Barton un plan montre, de dos, le Monstre précipitant Sandra par une fenêtre, on raconte que pour une fort obscure raison (Strange, disent certains, s'était blessé et ne pouvait jouer ce jour là ; d'autres prétendent qu'il s'était seulement disputé avec on ne sait trop qui, et qu'il boudait) Lon Chaney Junior fut maquillé en Monstre et remplaça Strange, pour ce plan uniquement.

Critiques :

« Fatigué par tant de morts et de résurrections successives, le vieux monstre du Docteur Frankenstein (...) n'avait plus qu'à rencontrer les deux nigauds bien nommés. Ce qu'il fit (...). Les deux pitres parvinrent à le dérider, à lui arracher des éclats de rire. Basse et inexplicable complaisance ! »

Michel LACLOS,
« Esculape »,
juin 1960.

Et toujours, bien sûr, l'inénarrable, l'irremplaçable prose chrétienne... :

« Le film se classe en principe dans la catégorie comique. Mais qu'il est long et insipide, le chemin où nous emmène l'intrigue, de monstres poussiéreux en mornes plaisanteries (...).

« Le sujet aurait pu être développé avec humour. Hélas ! On a oublié de mobiliser les « gagmen » (...).

« Le seul intérêt de ces nigauderies pourrait être d'ordre psychologique : il serait instructif de suivre les personnifications de l'inconscient que présentent les monstres dans le cinéma occidental, et l'espèce de désamorçage qu'en offrent des films tels que celui-ci. On peut d'autant mieux en rire maintenant qu'on a appris à faire beaucoup mieux que ce bon vieux Frankenstein en matière de terreur et de destructions collectives. Mais le public est si nigaud, n'est-ce pas ! »

Jean d'YVOIRE,
« Radio-Cinéma »,
N° 19, du 28 mai 1950.

Devant d'aussi unanimes protestations (car on pourrait en citer encore de multiples), on ne pourra que rappeler ce qu'écrivait, en 1950 dans le n° 2 de « Saint-Cinéma-des-Prés », Pierre Boursaus à propos de **Gilda** :

« ... Méfions-nous à l'avenir des « navets » assommés avec un ensemble touchant. Il se pourrait bien qu'il s'agisse parfois de chefs-d'œuvre. »

Si, en l'occurrence, **Abbott and Costello meet Frankenstein** n'est toutefois pas un chef-d'œuvre, il n'en demeure pas moins un excellent film des plus estimables. Mais Barton est un réalisateur méconnu, et il fut toujours de bon ton en France, du côté de la critique dite « sérieuse », (je n'en fais certes pas partie), de mépriser sans nuances les « deux nigauds ».

Barton, pourtant, avait un réel talent. Quant à Abbott et Costello, s'ils furent de piètres acteurs, ils tournèrent malgré cela dans quelques très bons films.

Notes sur Barton :

Barton fut, n'en déplaise à la plupart des « spécialistes », un des plus intéressants réalisateurs américains « de second rayon » des années 1940. Né en 1902, co-auteur d'un chef-d'œuvre du cinéma-en-liberté (**Zorro the avenger**) il a frôlé le génie dans quelques films avec Abbott et Costello. Ainsi, avant d'être un film comique, **Abbott and Costello meet Frankenstein** est surtout un grand film fantastique, un hommage au fantastique gothique réalisé avec amour. Seule la présence des deux nigauds détruit le charme et empêche partiellement la réussite de Barton.

Parmi les films de Barton :

- 1935 **The last outpost** (co-réal. Louis Gasnier) ;
- 1936 **The rosebowl**, avec Lon Chaney Jr. ;
- 1941 **Harmon of Michigan** ;
- 1942 **Tramp, tramp, tramp !** ;
The Spirit of Stanford ;
- 1943 **Is everybody happy** ;
Reveille with Beverly ;
What's buzzin cousin ;
- 1944 **Island of doomed men** ;
Hey rookie ;
Louisiana hayride ;
Jam session ;
- 1945 **Men in her Diary** ;

- 1946 **The time of their lives** (Deux nigauds dans le manoir hanté), avec Abbott et Costello ;
The wistful widow of wagon cap (Deux nigauds et leur veuve), avec Abbott et Costello ;
- 1947 **Buck private come home** (Deux nigauds démobilisés), avec A. et C. ;
- 1948 **Abbott and Costello meet Frankenstein** (Deux nigauds contre Frankenstein) ;
- 1949 **Africa screams** (Deux nigauds en Afrique), avec A. et C. ;
Abbott and Costello meet the killers (Deux nigauds chez les tueurs), avec A. et C. et Boris Karloff ;
- 1950 **The noose hangs high** (Trente-six heures à vivre), avec A. et C. ;
- 1958 **Zorro the avenger** (co-réal. William Witney) ;
Shaggy dog (Une vie de chien).

Pour la télévision américaine, Barton a tourné notamment **Dennis the menace**, d'après les bandes dessinées de Hank Ketchmans.

Notes sur Abbott et Costello :

Abbott et Costello, « les deux nigauds », ne sont pas, eux, méconnus. Il y a peu d'années encore, ce tandem faisait les beaux soirs des cinémas de quartiers. et un ou deux de leurs films sont, actuellement, quelquefois repris. Aux U.S.A., la télévision les diffuse régulièrement. Mais, plébiscités par le public, les deux comiques larrons furent (et sont) dédaignés par la critique. Mais n'en fut-il pas longtemps de même pour Laurel et Hardy (voir l'intelligente étude de Raymond Borde et Charles Perrin parue dans « Premier Plan », qui rend justice à ce fabuleux tandem) ? Il est vrai qu'Abbott et Costello n'eurent jamais le centième du génie comique de leurs compères. Pourtant, on ne peut nullement souscrire à l'opinion de Georges Sadoul, qui écrivait dans son « Histoire du Cinéma » :

« Ils (Laurel et Hardy) ne tombèrent pas dans la basse stupidité de leurs successeurs : Abbott et Costello. »

Car Abbott et Costello ne furent jamais vulgaires, jamais stupides. Leur défaut unique, majeur, abominablement gênant, fut d'être d'exécrables acteurs. Le gros Costello arrache à grand peine, parfois, un sourire. Pas l'ombre d'un talent chez le filiforme Abbott. Ce qui fait le charme de leurs films, c'est le délirant esprit inventif de leurs gagmen, qui ressuscitèrent pour eux les fastes et les flics de Mack Sennett, et, surtout, l'immense savoir-faire de bon nombre de leurs metteurs en scène : **Abbott and Costello meet Frankenstein** en est la preuve, dont les gags sont irrésistibles et dont le climat fantastique égale presque, à certains moments, celui des films de Kenton..

Bud Abbott naquit à Asbury Park (New-Jersey, U.S.A.) le 2 octobre 1895. Lou Costello naquit à Paterson (New-Jersey) le 6 mars 1908, et mourut en 1959.

Lou Costello tourna seul **The 30-foot bride of candy rock** (Inédit en France, distribué en Belgique sous le titre **Lou Costello et la blonde**), en 1959, sous la direction de Sidney Miller.

Avec Bud Abbott, il interpréta notamment les films suivants :

- 1941 **Keep'em flying (Deux nigauds aviateurs) ;**
Buck privates (Deux nigauds soldats), d'Arthur Lubin ;
- 1942 **Mexican hayride (Deux nigauds toréadors) ;**
Pardon my sarong ;
Rio Rita ;
Who done it (Deux nigauds détectives), de Kenton ;
Deux nigauds dans une île, de Kenton ;
Ride em cow-boy (Deux nigauds cow-boys) ;
- 1943 **It ain't hay (Deux nigauds dans le foin),** de Kenton ;

- 1944 **In society (Hommes du monde),** de Jean Yarbrough ;
Lost in a harem ;
- 1945 **Abbott and Costello in Hollywood (Abbott et Costello à Hollywood),** de Sylvain Simon ;
Here come the co-eds (Deux nigauds au collège), de Jean Yarbrough ;
The naughty nineties ;
You hypnotise me ;
- 1946 **The time of their lives (Deux nigauds dans le manoir hanté),** de Barton ;
The wistful widow of wagon cap (Deux nigauds et leur veuve), de Barton ;
Little giant (Deux nigauds vendeurs) ;
- 1947 **Hold that ghost (Fantômes en vadrouille),** d'Arthur Lubin ;
Buck privates come home (Deux nigauds démobilisés), de Barton ;
On the carpet ;
- 1948 **Abbott and Costello meet Frankenstein (Deux nigauds contre Frankenstein,** de Barton ;
- 1949 **Africa screams (Abbott et Costello en Afrique),** de Barton ;
In the navy (Deux nigauds marins), d'Arthur Lubin ;
Abbott and Costello meet the killers (Deux nigauds chez les tueurs), de Barton ;
- 1950 **Comin'round the mountain (Deux nigauds chez les barbus) ;**
Hit the ice (Deux nigauds dans la neige), de Charles Lamont ;
The noose hangs high (Trente-six heures à vivre), de Barton ;
In the foreign legion ;
- 1951 **The real mc coy ;**
Abbott and Costello meet Dr. Jekyll and Mr. Hyde

(Deux nigauds contre le Dr. Jekyll et Mr. Hyde), de Charles Lamont ;

Abbott and Costello meet the invisible man (Deux nigauds et l'homme invisible), de Charles Lamont ;

Abbott and Costello meet the mummy (Deux nigauds et la momie, de Jack Arnold et non de Ch. Lamont comme il est souvent dit) ;

Jack and the beanstalk (La poule aux œufs d'or), de Jean Yarbrough ;

Abbott and Costello meet the captain kid ;

Abbott and Costello meet the keystone cops ;

1952 **Lost in Alaska** (Deux nigauds en Alaska), de Jean Yarbrough ;

1953 **Abbott and Costello go to Mars, ou Rockett and roll** (Deux nigauds chez Vénus), de Charles Lamont ;

1956 **Dance with me, Henry** ;

En outre, des extraits de quelques-uns de ces films ont été utilisés dans des bandes de montage : **Les années comiques** et, surtout, **The world of Abbott and Costello** (U.S.A., 1966, inédit en France) dans lequel on peut voir des séquences de **Abbott and Costello meet Frankenstein**.

DE HELLZAPOPPIN (1941)

A ARSENIC AND OLD LACE (1943)

Si **Abbott and Costello meet Frankenstein** termine le « cycle Universal » classique du mythe frankensteinien, le Monstre, maquillé « à la Karloff », était cependant apparu pendant une séquence du célèbre burlesque américain de H. S. Potter **Hellzapoppin** (1941), avant de faire, dix ans plus tard et pour sa dernière apparition (...théoriquement, puisque les maquilleurs reviendront ensuite plus ou moins, parfois, au masque créé par Jack Pierce), de la figuration près du comte Dracula dans la séquence du

musée des horreurs de **Abbott and Costello meet Dr. Jekyll and Mr. Hyde** (Deux nigauds contre le Dr Jekyll et Mr. Hyde), en 1951.

Ce film était dû à l'habile Charles Lamont, né en 1898, qui fit ses premières armes chez Mack Sennett et dirigea Buster Keaton dans quelques-uns des rares courts-métrages parlants d'assez bonne qualité du grand acteur. Il signa aussi un admirable western, **Frontier gal** (en France : **La taverne du cheval rouge**), réalisé en 1945.

Mais ce fut dans ses films avec Abbott et Costello qu'il donna sa pleine démesure. **Abbott and Costello meet Dr Jekyll and Mr. Hyde** est un excellent film fantastique fort délirant, avec Karloff dans un de ses meilleurs rôles (celui du Dr Jekyll, M. Hyde), et **Abbott and Costello meet the invisible man** (1951) ne souffre pas d'être comparé au film de Whale. D'ailleurs, John P. Fulton réussit dans le film de Lamont des trucages plus stupéfiants encore que ceux accomplis « sur » Claude Rains dix-huit ans plus tôt.

Enfin, avant d'abandonner provisoirement la conception karloffienne du Frankenstein's Monster, mentionnons la création de Raymond Massey dans **Arsenic and old lace** (en France : **Arsenic et vieilles dentelles**) de Frank Capra (U.S.A., 1943) : personnage physiquement monstrueux, Massey se voit traité (péjorativement) de « Boris Karloff » dans la v. o., et de « Frankenstein » dans la v. f. ; effectivement, Massey, dans son rôle, parodie plus ou moins Karloff en Monstre de Frankenstein. Massey d'ailleurs, reprenait un rôle tenu à la scène par Karloff et un autre interprète du Monstre, Bela Lugosi.

Fiches techniques :

Hellzapoppin (1941), film américain de H. S. Potter ; Sc. de Nat Perrin et Warren Wilson ; Mus. de Frank Skinner ; Avec Ole Olsen, Chuck Johnson, Martha Raye, H. Herbert, etc...

Universal.

Abbott and Costello meet Dr. Jekyll and Mr. Hyde (1951), film américain de Charles Lamont ; Sc. de Lee Loeb et John Grant ; Dial. de M. Bronson ; Ph. de George Robinson ; Dir. art. de B. Herzbrun et E. Orbom ; Son : L.I. Carey et R. Pritchard ; Mont. de Russell Schoengarth ; Avec Bud Abbott, Lou Costello, Boris Karloff, Helen Westcott, Craig Stevens, etc...

Universal.

Arsenic and old lace (1943), film américain de Frank Capra ; Sc. de Julius J. et Philip G. Epstein d'après la pièce de Joseph Kesserling ; Mus. de Max Steiner ; Avec Cary Grant, Raymond Massey, Peter Lorre, Priscilla Lane, Jean Adarr, Josephine Hull, etc...

Warner Bros. Distrib. en France : Rank Organisation.

TORTICOLA CONTRE FRANKENSBURG (1952)

Il convient de citer ici un méchant petit film français de 36 minutes, **Torticola contre Frankensberg** réalisé par Paul Paviot. Cette bande, on ne sait au juste pourquoi, est assez prisée dans les milieux cinéphiles. Il est pour le moins étonnant de voir moult critiques faire les dégoûtés devant le film de Barton et se pâmer devant celui de Paviot.

Paviot a voulu faire un pastiche du film d'épouvante, comme son **Chicago digest** était une (indigeste) parodie des films de gangsters et son **Terreur en Oklahoma** une charge (désamorcée) des westerns. On peut se demander quels sont les films d'épouvante dont Paviot a voulu se moquer, car nous ne pensons tout de même pas que ce clownesque moyen-métrage ait été inspiré par les films de James Whale...

Quelques bonnes idées, cependant. Le film se compose de trois épisodes aux titres accrocheurs : **Le laboratoire de l'épouvante**, **La proie du maudit**, **Le monstre avait un cœur**, à la façon des bons vieux sérials.

Quelques acteurs connus (Pierre Brasseur, Daniel Gélin) font leur apparition, mais la lourdeur du film est difficilement supportable. Les interprètes (Roger Blin en Frankensberg, Michel Piccoli en Monstre Torticola, François Patrice en homme-chat) font ce qu'ils peuvent ; malgré son talent, Michel Piccoli, boudiné sous l'ignoble maquillage d'Hagop Arakélian, est un bien pâle successeur de Karloff...

Il est en tout cas extrêmement attristant de voir Monsieur Paviot, plein d'orgueilleuse importance satisfaite, préciser en présentant son navet dans les festivals qu'« il faut aimer beaucoup un genre pour le parodier ». Allons ! Un tel coup bas porté au fantastique lui a-t-il été inspiré par un amour immodéré pour le mythe frankensteinien ? Mieux vaut croire que non, et oublier ce triste produit de l'humour « bien français », cet humour (sic) dont se réclament Fernandel et Fernand Reynaud, dignes frères de Torticola.

Fiche technique :

Torticola contre Frankensberg (1952), film français de Paul Paviot ; Sc. de Louis Sapin et Albert Vidalie ; Ph. d'André Thomas ; Maqu. de Hagop Arakélian ; Mus. de Joseph Kosma ; Avec Michel Piccoli, Roger Blin, François Patrice, Vera Norman, etc...

Les films Marceau.

Note :

Le découpage de **Torticola contre Frankensberg** a été publié en partie dans le n° 7 (septembre 1963) de la revue « **Midi-Minuit Fantastique** ».

Critique :

« Ne mentionnons que pour mémoire la laborieuse pitrerie de Paul Paviot, **Torticola contre Frankensberg**, dont la sottise et la hideur totales semblent passer complètement inaperçues de l'intelligent public des cinémathèques. »

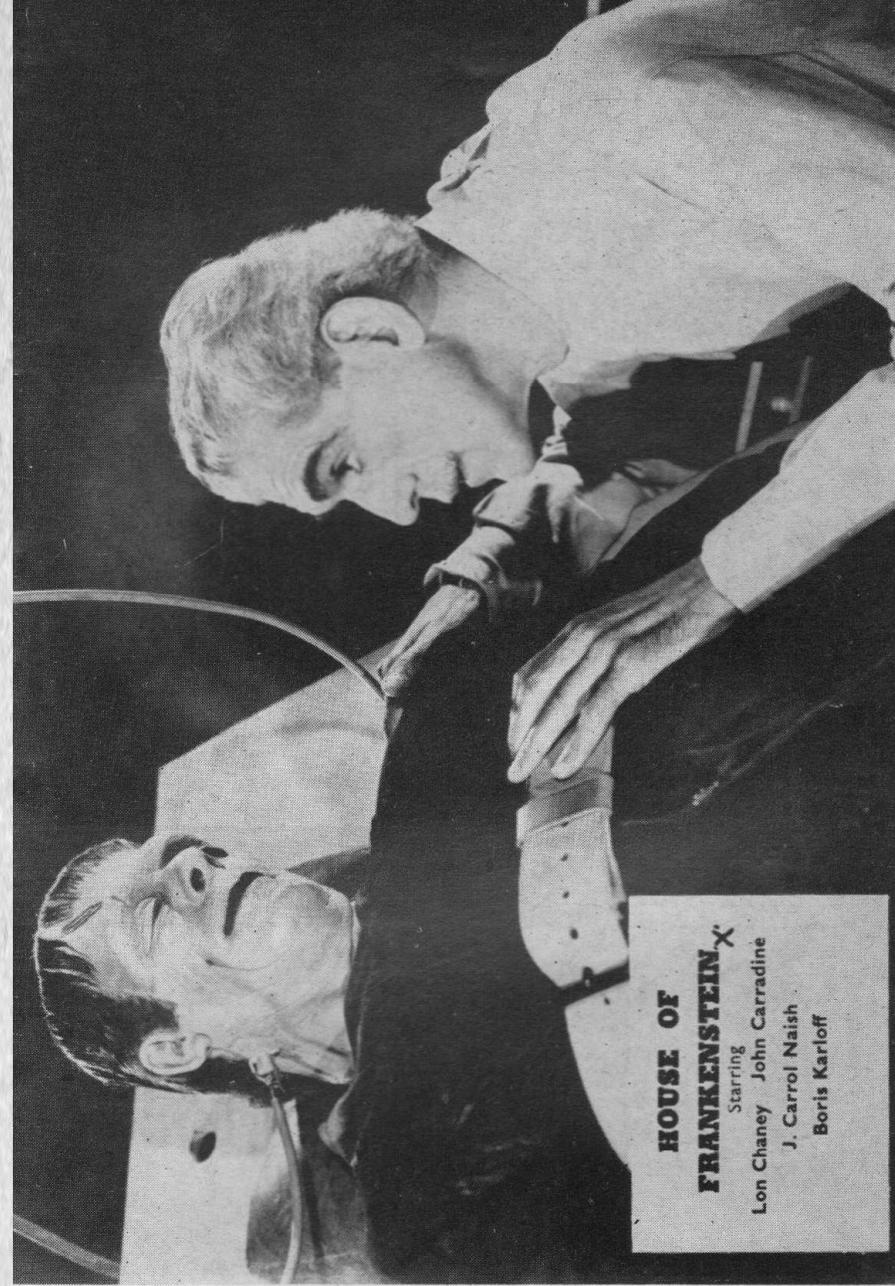
Buddy LOVE,
« **Mercury-Bis** »,
N° 1, novembre 1965.

THE CURSE OF FRANKENSTEIN (1957)

Tous les films dont nous venons de parler (sauf évidemment **Torticola contre Frankensberg**) sont américains. Jusqu'en 1957, les studios anglais ignorèrent le fameux Monstre pourtant imaginé par une dame britannique. En fait, il existait très peu de films d'horreur anglais. Et puis soudain, sans crier gare, les gentlemen d'outre-Manche se débarrassèrent de leurs complexes en les projetant sur les écrans des cinémas londoniens.

Terence Fisher, metteur en scène, inaugura l'ère des Monstres anglais. **The curse of Frankenstein** (en France : **Frankenstein s'est échappé**) fit l'effet d'une bombe. Ignorant systématiquement ses prédécesseurs, Fisher nous offrit une nouvelle version de l'œuvre de Mary Shelley. Son film n'a pas la poésie plastique de ceux de James Whale ; Fisher, lui, joue sur les sentiments de répulsion du spectateur, et pour ce, il accumule les détails morbides : mains coupées, œil humain examiné à la loupe, etc. Une certaine beauté lugubre, exacerbant la nécrophilie plus ou moins latente de tout bon amateur de fantastique, se dégage de plusieurs scènes particulièrement macabres, beauté souvent rehaussée par l'étonnant emploi de la couleur en une envoûtante symphonie d'ocres et de pourpres. Ainsi, le superbe passage de l'escapade du Monstre dans la forêt, où les teintes automnales du décor sont admirablement mises en valeur par le masque blafard de la créature de Frankenstein.

Contrairement à ce qu'on a prétendu, le Monstre est ici mille fois moins « humain » et mille fois plus « monstrueux » (si j'ose dire) que dans les films des années 1930, même si tel ne fut pas le but de Fisher. Quant à l'esprit du film, c'est quelque peu à tort qu'on l'a dit scrupuleusement fidèle au roman. Qu'on en juge par le scénario dont l'action, comme celle des trois films suivants, se situe à l'époque Victorienne :



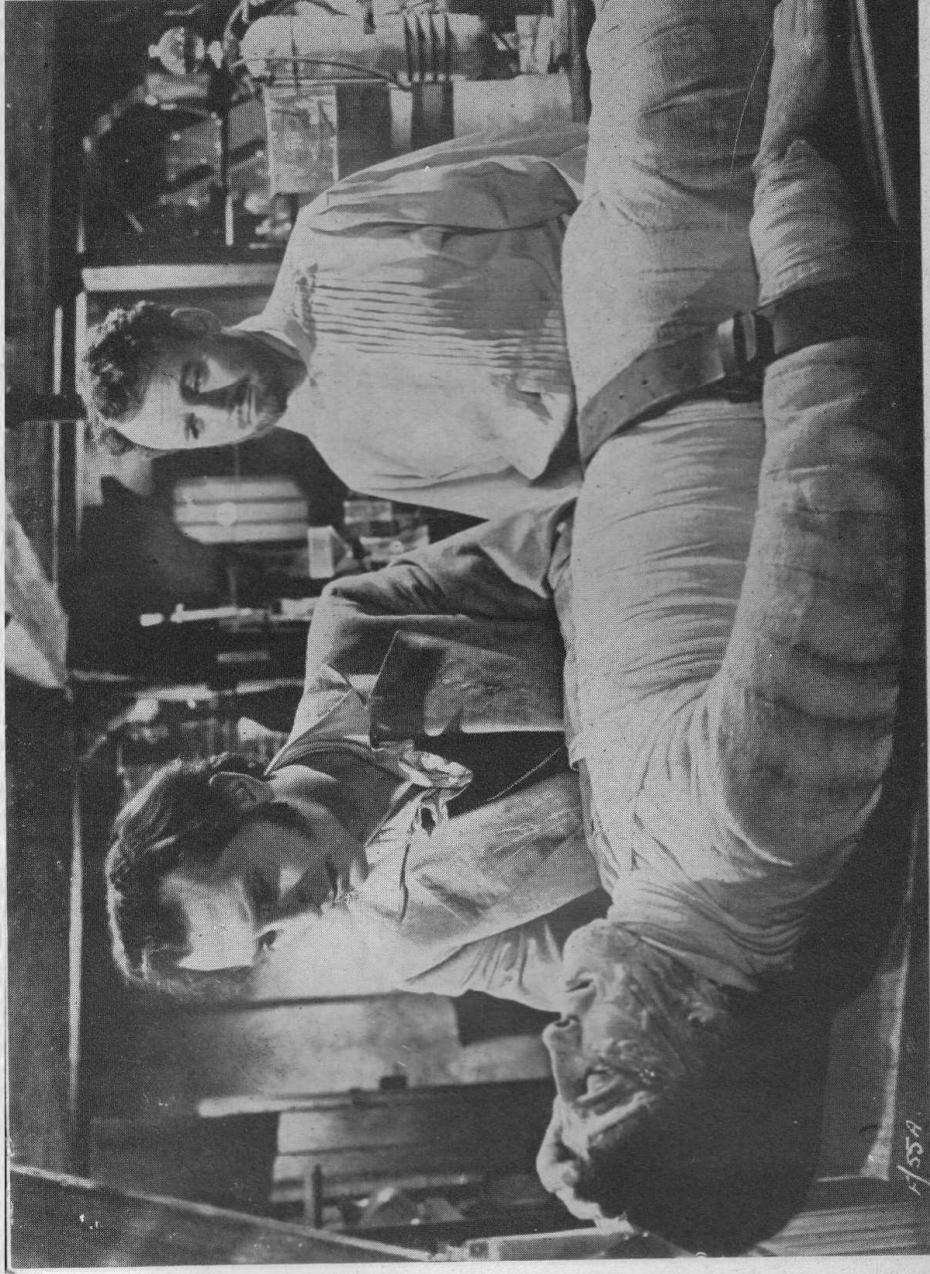
Boris Karloff
face à Glenn Strange
(le Monstre) dans
HOUSE OF
FRANKENSTEIN (Kenton)

**HOUSE OF
FRANKENSTEIN**
Starring
Lon Chaney John Carradine
J. Carrol Naish
Boris Karloff

Glenn Strange (le Monstre)
et Bela Lugosi (Dracula)
en rencontrent Lou Costello dans
ABBOTT AND COSTELLO
MEET FRANKENSTEIN
(Barton)



... AU MODERNE



Peter Cushing et
Robert Urquhart
près de Christopher Lee
(le Monstre) dans
THE CURSE OF
FRANKENSTEIN (Fisher)



Le Monstre (Chris. Lee)
affronte son créateur
(Cushing, de dos) :
THE CURSE OF
FRANKENSTEIN (Fisher)

Le baron Frankenstein (Peter Cushing), condamné à mort pour ses crimes contre l'humanité, reçoit dans sa cellule la visite d'un prêtre (Raymond Rollett) auquel il raconte son histoire.

Orphelin de bonne heure, le jeune Frankenstein (joué alors par Melvyn Hayes) engage le Professeur Paul Kempe (Robert Urqhart) qui devient son tuteur et son compagnon. Tous deux poursuivent les mêmes recherches, afin de recréer la Vie.

Frankenstein (de nouveau Peter Cushing) et Kempe obtiennent un premier succès en ranimant un chien mort depuis quelques heures. Kempe est enthousiasmé par ce résultat, mais le baron veut aller beaucoup plus loin. Il persuade Kempe de ne souffler mot à quiconque des travaux qu'ils poursuivent, avant d'avoir atteint le but que s'est fixé Frankenstein : créer de toutes pièces un être humain.

Peu à peu, les deux savants se procurent les débris humains nécessaires à leurs expériences. Ils volent le corps d'un pendu, se procurent à la morgue les mains d'un grand artiste. Bientôt il ne manque plus au Monstre que le cerveau qui dictera ses actes, cerveau que Frankenstein veut supérieurement intelligent.

Kempe ne tarde pas à être effrayé par la portée d'une telle expérience, et s'en détourne peu à peu. Il signifie enfin à Frankenstein son désir de ne plus participer à des travaux qui maintenant l'épouvantent par leur démesure. Il reste cependant au château pour protéger une nouvelle arrivée, Elisabeth (Hazel Court), cousine de Frankenstein qu'on lui destine pour fiancée bien malgré lui.

Pour se procurer le cerveau dont il a besoin, le baron attire chez lui le Professeur Bernstein (Paul Hardmuth) et l'assassine. Après l'enterrement du savant, Frankenstein se rend au caveau funéraire...

Il est surpris, vers la fin de son travail, par Kempe qui, ne pouvant maîtriser sa colère, se jette sur son ex-ami. Au cours de la bataille, le bocal contenant le cerveau se brise.

Frankenstein greffe pourtant au Monstre le cerveau du Professeur Bernstein.

Quand le Monstre (Christopher Lee) s'éveille, il tente d'étrangler son créateur. Maîtrisé, il s'échappe dans les bois et tue un vieil aveugle (Fred Johnson) et un enfant (Claude Kingston).

Kempe abat la créature, mais Frankenstein, en secret, déterre le corps et lui redonne vie. Il fait tuer par le Monstre la servante Justine (Valerie Gaunt) qui allait le dénoncer. Kempe, voyant que rien ne saurait détourner le baron de ses travaux, dénonce alors lui-même son ancien élève.

Le Monstre, cependant, a brisé les chaînes qui l'emprisonnaient et s'est réfugié sur les toits du château. Elisabeth, alertée par le bruit, arrive à ce moment. Pour sauver la jeune fille, Frankenstein tire sur le Monstre... mais ne réussit qu'à blesser Elisabeth.

Menaçant, le Monstre se dirige vers son créateur, qui lui jette une lampe à pétrole en pleine poitrine. En un instant, le Monstre est transformé en véritable torche. Il tente d'échapper aux flammes qui le dévorent, défonce une lucarne et tombe dans une cuve d'acide qui anéantit toute trace de son éphémère existence volée à la Mort.

Frankenstein a terminé son récit, dans lequel le prêtre n'a voulu voir que les divagations d'un fou. Le baron reçoit alors la visite de Kempe, qui oppose à ses prières un visage fermé, neutre.

Aux dernières images du film, Frankenstein marchera vers la guillotine...

Nous étudierons ultérieurement les principaux caractères des personnages, dans le chapitre qui leur sera consacré. Il convient seulement de noter ici l'ambiguïté de la dernière scène du film, qui se garde de conclure. Frankenstein est-il simplement un fou criminel, ou un savant génial victime de ses trop audacieuses recherches et de son fol orgueil, soit, mais aussi du conformisme têtu de son entourage ? A noter également que, chez Fisher, Frankenstein éclipse son Monstre et devient le principal personnage, tandis que le Monstre, loin d'être un pathétique robot de chair douloureuse, est un horrible et répugnant cadavre haineux et brutal dont le visage porte les traces de la putréfaction à laquelle il n'échappe que provisoirement.

Si, à différents niveaux, **The curse of Frankenstein** est un film raté (il demeure statique ; Christopher Lee est loin d'être aussi à l'aise en Monstre qu'il le sera plus tard en Dracula ; le maquillage de Phil Leakey n'est qu'un demi-succès), il n'en est pas moins important puisqu'il introduit la couleur dans l'illustration cinématographique du « Prométhée moderne », donne au Monstre pour la première fois un visage qui ne doit rien à celui de Karloff maquillé par Pierce, en un mot renouvelle fondamentalement le mythe,

Signalons qu'à la suite du triomphe obtenu par ce film, la Hammer, qui l'avait produit, songea à faire tourner par la même équipe un **Frankenstein Created woman** (ce titre était-il un hommage au Vadim d'alors ?). Ce projet ne devait voir le jour que près de dix ans plus tard.

L'optique adoptée par Fisher et ses collaborateurs (faire de Frankenstein le réel principal personnage du récit) subsistera dans tous les **Frankenstein** anglais qui suivront. Qui songerait à se plaindre d'un tel parti pris,

puisque le Baron sera toujours campé par l'inégalable Peter Cushing dans les productions britanniques ? Cushing n'est-il pas le plus grand, le plus prodigieux acteur de cinéfantastique de ces dernières années, le seul génial peut-être ? Cushing, d'ailleurs, avait dès le tournage de **The curse of Frankenstein** montré son enthousiasme pour la série naissante et fut de ceux, raconte lui-même Fisher, qui s'acharnèrent à faire de ce film de commande autre chose qu'une simple œuvrette de consommation.

C'est donc, vraisemblablement, en partie grâce à la clairvoyance du merveilleux Cushing que put être tourné, l'année suivante, le chef-d'œuvre de Fisher, certainement le plus extraordinaire, le plus convaincant et le plus beau de tous les **Frankenstein** de l'histoire du cinéma : **The revenge of Frankenstein**, mille fois supérieur au premier film de la série Hammer.

Fiche technique :

The curse of Frankenstein (1957), film anglais en couleurs de Terence Fisher ; Sc. de Jimmy Sangster, d'après le roman de Mary Shelley ; Ph. de Jack Asher ; Maqu. de Phil Leakey ; Dir. art. de Ted Marshall ; Avec Christopher Lee, Peter Cushing, Hazel Court, Robert Urquhart, Valerie Gaunt, etc...

Hammer Films - Distrib. Warner Bros.

Notes :

— Le scénario de **The curse of Frankenstein** a été raconté dans un n° de la revue française « Mon Film », et le film a été adapté en roman-photos (photogrammes) dans le n° 2 de « Famous Films », édité aux U.S.A. par James Warren (Adaptation de Russ Jones et Joe Orlando, lettres de Ben Oda, couverture dessinée par Russ Jones). Il a en outre fait l'objet d'une adaptation en bande dessinée dans « Monster World » n° 3, d'avril 1965, par Russ Jones et Joe Orlando. Cette bande a été reprise dans « Famous Monsters » n° 51, d'août 1968.

— La filmographie détaillée de Fisher (de 1947 à 1962), et celles de Cushing (de 1939 à 1962) et de Lee (de 1947 à 1961) ont été publiées par Jean-Claude Romer dans la revue « *Midi-Minuit Fantastique* » n° 1 (mai-juin 1962).

Critique :

« Nous n'avons pas là une des nièmes moutures fabriquées depuis vingt ans, mais une nouvelle adaptation originale du roman de Mary Shelley. Cette adaptation est sobre, un peu compassée, dans le style anglais, et les acteurs sont assez médiocres. Mais le mythe de cet ouvrage célèbre y retrouve une nouvelle jeunesse et, partant, une nouvelle vigueur. Il faut louer les cinéastes anglais de l'image qu'ils nous donnent de la Créature : image très éloignée du poncif qu'était devenu le masque pourtant admirable de Boris Karloff. Au lieu d'insister sur l'aspect monstrueux, on en a accentué le côté atrocement « humain ». Cette monstruosité n'est plus terrifiante, mais pitoyable. L'affreux visage couturé est émouvant, comme le sont les gestes gauches et infantiles de ce pseudo-surhomme déplorablement raté. Il y a là un subtil renversement des valeurs, dont l'intérêt m'a paru digne d'être noté.

Alain DOREMIEUX,
« *Mystère Magazine* »,
1957.

THE REVENGE OF FRANKENSTEIN (1958)

Un an à peine après avoir réalisé son premier **Frankenstein**, Fisher, avant d'aborder avec bonheur les autres grands mythes de l'effroi, signa donc son film le plus formellement réussi : le très beau, très cruel, très émouvant et très athée **The revenge of Frankenstein** (en France : **La revanche de Frankenstein**), en couleurs comme le film précédent dont il constitue la suite.

Nous avons vu Frankenstein marcher à la guillotine dans la dernière scène de **The curse of Frankenstein**. Les premiers plans de **The revenge** nous montrent le savant arriver près de l'instrument de mort, entouré d'un prêtre, du bourreau et de l'aide de celui-ci, un homme contrefait, Karl (Oscar Quitak). Le générique se déroulera sur l'image du couperet montant lentement, pour finalement s'abattre brusquement. Nous n'apprendrons que plus tard que Frankenstein (Peter Cushing) a acheté la complicité du bourreau et de Karl, qui ont exécuté à sa place, ô joyeuse idée, le prêtre en personne.

Nous retrouvons Frankenstein quelque temps plus tard, dans la ville de Carlsbruck où il exerce sous le nom de Stein. Un jeune médecin, Hans Kleve (Francis Matthews), perce à jour l'identité de Frankenstein et l'oblige à le prendre comme assistant. Une jeune

fille, Margaret (Eunice Gayson), dont l'oncle est une personnalité de la ville, est aussi employée à l'hôpital que dirige le Docteur Stein.

Cet hôpital est un curieux endroit où Stein, soignant gratuitement les miséreux des environs, en profite pour se procurer les membres dont il a besoin. Ainsi, il ampute avec délectation le bras absolument sain d'un pickpocket : il sait que les doigts doivent être agiles, et admire de surcroît un magnifique tatouage sur le fameux bras...

Car Stein, loin de renoncer aux expériences qui l'ont fait condamner à mort autrefois, a conçu un nouveau projet. Il veut transférer dans un corps parfait, fabriqué de ses mains, le cerveau de Karl. Celui-ci est volontaire pour l'audacieuse opération, car il hait par-dessous tout l'odieuse enveloppe charnelle estropiée qui emprisonne son esprit on ne peut plus sain. Il est devenu, en outre, l'aide de Stein dans le laboratoire secret que celui-ci s'est aménagé dans une cave. Etrange et irréel laboratoire plein de démentielles machines, imaginées par Fisher avec un rare et louable non-souci de réalisme. Dans cet antre magnifiquement magique, il a déjà pu mener à bien diverses expériences, et réussir sur des singes ce qu'il ambitionne de faire sur des hommes. Une des tâches de Karl est de nourrir ces singes, auxquels il donne leur ration quotidienne de viande.

Un jour, incidemment, Hans Kleve apprend par un inénarrable, crasseux et pittoresque balayeur employé à l'hôpital (Richard Wordsworth) que les singes ne mangent jamais de viande. Intrigué, le jeune homme interroge Stein, qui lui avoue que les animaux opérés sont curieusement devenus carnassiers, voire cannibales.

L'opération entreprise par Stein réussit parfaitement, et le nouveau corps de Karl (Michael Gwynn) est transporté dans une salle secrète de l'hôpital. Le balayeur découvre ce « malade spécial » et, à la fois étonné et soucieux de mêler les cartes, vole une clef de la chambre de Karl, qu'il confie traitreusement à Margaret. Entre-temps, Hans explique maladroitement à Karl qu'il sera montré dans les facultés près de son ancien corps, et servira à la réhabilitation de Frankenstein. Effrayé d'être destiné à n'être qu'une sorte de curiosité scientifique, Karl profite de l'intrusion de Margaret dans sa chambre pour se faire libérer des courroies qui le lient. Bien qu'encore peu habitué à commander son nouveau corps, il s'échappe.

Karl gagne le laboratoire clandestin de Stein et fait brûler son ancien corps qu'il déteste tant et qu'il veut oublier, maintenant qu'il est normal, presque beau. Mais il est surpris par le gardien (George Woodbridge), brute ivrogne qui, malgré ses supplications, le rosse sauvagement.

Karl se relève, le visage déformé par la haine et la douleur, et étrangle le gardien. Malheureusement, son cerveau a sans doute souffert des coups reçus, car il contemple le cadavre étendu à ses pieds, bavant ignoblement avec envie : épouvanté, il s'aperçoit qu'il a maintenant, comme les singes, des instincts cannibales et prend la fuite.

Redevenu normal, Karl se cache dans la campagne et rencontre un camp de bohémiens. Il est invité à se joindre à eux, il danse

et boit. Pour la première fois de sa vie, il est heureux, heureux de voir des gens venir à lui au lieu de le chasser avec horreur. Seul le chef du campement est resté près d'une roulotte, estimant que « les yeux et les mains de cet homme sont les yeux et les mains de la mort ». Inexplicablement, toute cette scène est absente des copies projetées en France, faut-il signaler : Forrest J. Ackerman nous l'a, seul, contée.

Hélas ! cette merveilleuse soirée sera aussi le seul moment de bonheur dans la triste existence de Karl. Son cerveau, détraqué par les coups assénés par le gardien du laboratoire, commence à influencer les cellules nerveuses de ce nouveau corps qui peu à peu se déforme pour ressembler à une hideuse et pitoyable parodie de l'ancien, dont il retrouve les infirmités.

Monstre à présent, Karl tue une jeune fille dans un parc (... se contente-t-il de la tuer ? La viole-t-il ? Va-t-il jusqu'à la dévorer, repris par son envie de cannibalisme ? Le film est peu explicite sur ce point) et s'enfuit, courant se réfugier dans l'écurie du château où vit Margaret, qui le découvre là.

Pour aider Karl, la jeune fille court chercher Stein et Hans. Mais lorsque tous trois arrivent à l'écurie, Karl, craintif, a repris sa fuite.

Le soir, les deux savants assistent à une soirée musicale offerte par la tante de Margaret, à laquelle sont présentes toutes les sommités médicales de la ville. Soudain, une fenêtre vole en éclats. Karl fait irruption au milieu de l'assistance effarée, couvert de bave et de sang, atrocement défiguré. Il vient mourir aux pieds de Stein qu'il supplie avant de mourir : « Frankenstein, sauvez-moi ! »

Ainsi dénoncé aux membres du Conseil Médical qui le soupçonnaient déjà fortement d'être Frankenstein, le baron se réfugie dans son hôpital. Mais les malades, mis au courant des événements par le balayeur, le lapident. Frankenstein est lynché par la cour des miracles qu'il hébergeait, mendiants repoussants et infirmes bunuéliens qui le frappent à coups redoublés.

Défiguré, Frankenstein ne peut que murmurer quelques mots à Hans Kleve accouru, avant de mourir. Fébrilement, Hans transporte le cadavre dans le laboratoire, lui enlève le cerveau. Les policiers qui, alertés par le Corps Médical, ont ouvert la tombe de Frankenstein et y ont trouvé le corps du prêtre, viennent arrêter le savant. Hans leur montre le cadavre, prétendant que le pansement qu'il a placé sur le crâne de Frankenstein pour cacher la trépanation résulte d'une ultime et inutile tentative pour le sauver. Les policiers partent et Hans, dévoilant un nouveau corps qu'avait préparé Frankenstein le plus fidèlement possible à son image, commence la délicate opération.

Plus tard, à Londres, un paisible policier fait sa ronde et passe devant un riche hôtel particulier sur la porte duquel une plaque indique le domicile du Docteur Frank.

A l'intérieur de la demeure, le Docteur se lave les mains : l'un de ses bras porte l'artistique tatouage vu, autrefois, sur le bras du pickpocket amputé à Carlsbruck par le Docteur Stein... Le Docteur Frank se dresse enfin, se contemplant, satisfait, dans un miroir. Le médecin ressemble trait pour trait à Frankenstein, et félicite son assistant : Hans Kleve.

Le Docteur Frank, souriant, sarcastique et sûr de lui, va retrouver ses invités au salon. Le « Mal » triomphe, Frankenstein est prêt à reprendre ses expériences, dont il est désormais lui-même le produit parfaitement réussi.

Ce merveilleux scénario de Jimmy Sangster a inspiré à Terence Fisher un de ses films les plus injustement méconnus, sans doute le meilleur de tous. Le soin extrême apporté à la réalisation, la somptueuse démenche des décors victoriens, la sobriété et la rapidité du récit que n'alourdissent aucun bavardage, aucun temps mort, la rigueur du script qui évite systématiquement tout effet facile au profit d'un humour cruel et athée dénué de toute vaine pleurnicharderie, la magnificence de la photo de Jack Asher, la force jamais grandiloquente de la musique de Leonard Salzedo, le jeu admirable de Peter Cushing, la créature de Frankenstein la plus inattendue, la plus pathétique, tout, absolument tout dans **The revenge of Frankenstein** méritait mille fois mieux que le scandaleux silence généralement observé sur ce film sublime, un des plus grands chefs-d'œuvre de l'histoire du cinéma, tellement plus bouleversant, plus beau, plus sincère que beaucoup des prétendus classiques tant prisés par les cinéphiles-mon-cul.

Fiche technique :

The revenge of Frankenstein (1958), film anglais en couleurs de Terence Fisher ; Sc. de Jimmy Sangster ; Ph. de Jack Asher ; Maqu. de Phil Leakey ; Mus. de Leonard Salzedo ; Avec Michael Gwynn, Peter Cushing, Francis Matthews, Oscar Quitak, Richard Wordsworth, Eunice Gayson, George Woodbridge, etc...

Hammer Films - Distrib. Columbia.

Notes :

— Le film est parfois recensé dans les monstermagazines sous le titre **Return of Frankenstein**, qui est en fait celui donné à la bande pour son exploitation aux U.S.A.

— Il faut croire que le triomphe (...en Angleterre) du second **Frankenstein** de Fisher donna au scénariste Jimmy Sangster une certaine renommée. En effet, la même année, Sangster signa d'étrange façon le scénario de **The trollenberg terror**, film dont la fiche technique devrait combler d'aise les fantasticologues : Quentin Lawrence signa la réalisation, Robert S. Baker et Monty Berman, la production et... Jimmy Frankenstein Sangster le scénario. Il abandonna rapidement, hélas ! ce sobriquet pour redevenir seulement Jimmy Sangster, né en 1925.

Notes sur Jack Asher :

René Prédal s'est attaché, dans une imposante étude (malheureusement restée inédite jusqu'à ce jour) sur les chefs opérateurs, à dresser une filmographie sommaire de Jack Asher. Il nous a semblé intéressant de la publier ici, pour la plus grande gloire du très talentueux coloriste de **The revenge of Frankenstein** :

Né le 29 mars 1916 à Londres, Asher travaille en 1930 à la First Film Industry en tant qu'assistant-cameraman pour Gainsborough et Islington. Il devient opérateur en 1935. En 1940, il retourne à la Gainsborough où il est Camera-Operator résident.

Filmographie abrégée (les **Frankenstein** de Fisher ont été volontairement omis) :

- 1947 : **Jassy (Le manoir tragique)** de Bernard Knowles (coul.) ;
- 1950 : **The astonished heart (Egarement)** de Noel Coward ;
- 1955 : **The young lovers (Evasion)** d'Anthony Asquith ;
Albert royal navy (Prisonnier fantôme) de Lewis Gilbert ;
- 1956 : **Cast a dark shadow (L'assassin s'était trompé)** de Lewis Gilbert ;
- 1957 : **Reach for the sky (Vainqueur du ciel)** de Lewis Gilbert ;
Steel bayonet (Le commando sacrifié) de Michael Carreras (scope) ;
The camp on blood island (L'île du camp sans retour) de Val Guest (scope) ;
- 1958 : **The snorkel (L'homme au masque de verre)** de Guy Green ;
Horror of Dracula (Le cauchemar de Dracula) de Fisher (coul.) ;
- 1959 : **The hound of the Baskerville (Le chien des Baskerville)** de Fisher (coul.) ;
The mummy (La malédiction des Pharaons) de Fisher (coul.) ;
The man who could cheat death de Fisher ;
Passeport to shame (Passeport pour la honte) d'Alvin Rakoff ;

1960 : **The brides of Dracula (Les maîtresses de Dracula)** de Fisher (coul.) ;

The two faces of Dr Jekyll de Fisher (coul.) ;

1963 : **The scarlet blade (L'épée écarlate)** de John Gilling (scope, coul.) ;

A stitch in time de Robert Asher ;

1965 : **The secret of blood island (Le secret de l'île sanglante)** de Quentin Lawrence (coul.) .

Pendant longtemps l'horreur, l'angoisse, l'angoisse, furent synonymes de noir et blanc à l'écran, procédé qui semblait seul possible pour traduire les impressions de l'Au-delà...

Un des mérites de Jack Asher a été justement de montrer que cette proposition était fautive : James Whale œuvrait en noir et blanc mais Fisher en couleurs... La pâleur est encore plus cadavérique quand elle est entourée d'éléments diversement colorés et le sang est plus impressionnant rouge que noir. Le rouge paraît bien, en effet, la dominante des compositions de Jack Asher (...). Palette sensible, aux subtiles nuances, violence des touches, éclatement de vie, Asher est tout cela à la fois, peintre du démoniaque et pour cela un peu méprisé peut-être parce qu'un peu craint... (René PREDAL).

Signalons, en outre, que Jack Asher a réalisé, en collaboration avec son frère Robert Asher, **She'll have to go** en 1961.

Critique :

« Film d'épouvante sans grand intérêt. On y retrouve tous les poncifs du genre (monstre, opérations, viols, etc...) assez mal utilisés dans l'ensemble. La couleur accuse cet aspect de Grand Guignol et n'est que bien rarement acceptable. Les moyens employés pour effrayer sont d'une puérilité qui porte à sourire. Il n'est en particulier nul besoin d'être initié à la chirurgie pour douter profondément de l'authenticité des méthodes du Docteur Stein. Peter Cushing joue le jeu et nous offre un Frankenstein cynique et séduisant, conforme à la légende. »

François CHEVASSU,

« Saison Cinématographique 59 »,
octobre 1959.

EVIL OF FRANKENSTEIN (1964)

Dérangeant la chronologie de cette filmographie, nous poursuivrons celle-ci directement par les trois autres films de la série frankensteinienne de la Hammer inaugurée par Fisher.

Ex-opérateur réputé, futur auteur d'un chef-d'œuvre du cinéma fantastique (**The psychopath**), Freddie Francis signa **Evil of Frankenstein** (en France : **L'empreinte de Frankenstein**). Le scénario de John Elder ignore superbement ceux de Jimmy Sangster, et se présente comme

la suite d'un premier **Frankenstein imaginaire. Evil of Frankenstein**, d'ailleurs, est plus proche d'esprit de la série américaine Universal que des films de Fisher.

Le corps d'un homme est volé sur son lit de mort par un vagabond (Tony Arpino) qui l'apporte au baron Frankenstein (Peter Cushing). Celui-ci va tenter de redonner artificiellement vie au cadavre, mais les villageois surviennent qui détruisent le laboratoire : Frankenstein doit fuir avec Hans, son assistant (Sandor Eles) sans avoir pu mener à bien son expérience. A noter que c'est l'imbécillité mystique d'un prêtre (James Maxwell) qui est cause de la soudaine fureur des paysans.

Frankenstein revient alors sur les lieux de ses premières expériences : son château près de Karlstaad, petit village d'où il a dû fuir autrefois, après qu'on l'ait condamné parce que la créature qu'il avait créée avait semé la peur. Un flash-back montre alors les villageois saccageant le château, tandis que le Monstre périt dans un glacier, en montagne.

Frankenstein et Hans sauvent une jeune et jolie mendiante muette (Katy Wild) des « mauvais instincts » de jeunes montagnards. Reconnaisante, la mendiante les recueillera plus tard dans la grotte où elle vit près des cimes, après que des démêlés avec la police les aient obligés à quitter le château. Un jour, Frankenstein surprend la mendigote agenouillée, balbutiant une sorte de mélodie de gazouillants borborygmes à l'adresse d'un cadavre prisonnier du glacier qui coule au fond de la grotte. Dans le cadavre, Frankenstein abasourdi reconnaît son Monstre : celui-ci a descendu peu à peu le lit du glacier, et la charmante sauvageonne, qui l'a vu venir à elle lentement, au gré des glaces, semble le considérer comme quelque mystérieuse divinité.

Le Monstre est libéré de sa glaciale prison, mais Frankenstein, qui a regagné en cachette son laboratoire remis en état tant bien que mal au château, ne peut le ramener à la vie. Il fait alors appel à Zoltan (Peter Woodthorpe), un hypnotiseur qui s'est réfugié au château à la suite d'ennuis avec le bourgmestre (David Hutcherson) et la police.

Par l'hypnose, Zoltan seconde Frankenstein et tous deux parviennent à ranimer la créature (Kiwi Kingston) que la mendiante soigne avec vénération. Mais Zoltan profite du fait que le Monstre est soumis à son pouvoir pour l'envoyer au village tuer ceux qui l'en avaient chassé. Il oblige, en outre, le Monstre à voler pour lui des objets de valeur chez les victimes qu'il surprend dans leur sommeil et qu'il massacre. Et c'est sur Frankenstein, démasqué, que se reporte la fureur des villageois.

Au terme d'une violente lutte avec Zoltan, tandis que la créature, furieuse et atrocement brûlée par de l'acide, se tord sur le dallage, Frankenstein mettra involontairement le feu à ses instruments. Et les paysans verront le castel exploser littéralement, n'épargnant que la mendiante et Hans qui ont pu fuir à temps.

Il convient de signaler que, d'après certains journalistes, le personnage de la mendiante fut suggéré à Freddie

Francis par les producteurs alors que le tournage était déjà commencé, pour que **Evil of Frankenstein** ne soit pas « un film sans femme ». Les exigences des financiers, pour une fois, eurent du bon : John Elder (lui-même producteur à la Hammer, sous son nom véritable, Anthony Hinds) « inventa » la fille muette qui allait devenir le personnage le plus émouvant, certes, mais aussi le plus adorable du film. C'est ainsi que **Evil of Frankenstein** allait devenir une grande histoire d'amour.

Sur ce film trop souvent sous-estimé (comme tous ceux de Freddie Francis, hélas !), je ne pourrai que répéter ce que j'écrivais après sa sortie en France dans « Mercury » n° 1/2 :

« Le Monstre a ici un nouvel interprète : Kiwi Kingston, un ancien catcheur. Nous ne dirons jamais assez tout le bien qu'il faut penser de cette interprétation : Kiwi Kingston réussit à nous émouvoir, et c'est une prouesse sous le maquillage qu'il porte. Ce « maquillage », réalisé par Roy Ashton qui nous donna pourtant un fort beau loup-garou, est absolument ridicule. Pendant tout le film, le pauvre Kiwi se balade, portant sur la face un masque aussi grossier que grotesque (...). Nous disions plus haut que, malgré ce maquillage, Kiwi Kingston parvenait à nous émouvoir... Peut-être y parvient-il précisément grâce à ce maquillage. Comment ne pas se sentir ému par cet être dont seuls les yeux restent vivants au milieu d'un visage mort, informe, inexpressif ? Tout est, il est vrai, mis en œuvre pour que nous soyons émus par le Monstre. Celui-ci, tout d'abord, n'est considéré par son créateur que comme un objet d'expériences. Le baron Frankenstein l'examine, note ses réactions, tout comme Jean Rostand doit le faire pour ses chers crapauds. Survient ensuite un hypnotiseur particulièrement odieux qui, lui, le considère délibérément comme sa chose, pas même égale à un animal et juste bonne à servir ses intérêts.

« Le Monstre peut donc souffrir : nul ne s'en préoccupe.

« Et il souffre, indifférent aux autres comme eux le sont pour lui.

« Puis, brusquement, tout s'éclaire, tout devient merveilleux : une fille, une pauvre muette, le soigne, le caresse, le considère comme un être **humain**, l'aime enfin.

« Et lui ne vit plus que pour elle désormais ; il est à elle comme elle est à lui. Lui la respecte, elle le vénère : n'est-il pas descendu vers elle, alors qu'il était prisonnier d'un glacier, lentement, avec cette lenteur d'un Dieu descendant vers son adoratrice païenne ?

« Et, pour lui seul, elle essaie de parler, elle articule quelques sons qui semblent une mélodie, une prière...

« Le Monstre recherche l'affection : il la trouve près de la mendiante. Il aime, et il est en cela plus « humain » que les

hommes (...). Le film atteint son sommet d'émotion lors des dernières images : le Monstre, hurlant de douleur, se heurte aux meubles, aux murs, et périt finalement dans les flammes (...).

« Peter Cushing reprend pour la troisième fois le rôle du baron Frankenstein. Rôle dans lequel il est aussi brillant, aussi génial, osons le mot, qu'à l'habitude. L'humour propre à la plupart des personnages qu'il incarne ne lui fait pas ici défaut (...).

« La mise en scène (...) atteint un degré rare de perfection absolue. La scène de « mise en vie » du Monstre nous a paru très largement inspirée de *The bride of Frankenstein*, avec sur ce dernier film l'avantage des couleurs, fort belles au demeurant.

« Aux amateurs de « rencontres », je signale la scène de l'auberge à Karlstaad : aux murs, sont fixés... les masques que portaient les vampires lors de la réception-partouze du *Baiser du vampire*. Cushing s'assied très exactement au-dessous du masque du fils du Docteur Ravana...

« Certains déplorent de voir le film se tourner délibérément vers le folklore traditionnel du fantastique, celui des films des années 30 (le Monstre pris dans les glaces, la mendicante muette, la kermesse au village isolé en montagne, etc.). Ceux-la ont tort. *L'empreinte de Frankenstein* nous replonge délicieusement dans l'ambiance qui était propre aux vieilles bandes de l'Universal. »

A noter le laboratoire de Frankenstein, plus démentiellement irréel encore (!) que dans *The revenge of Frankenstein*, magnifiquement photographié avec de très fantastiques couleurs par John Wilcox. A noter aussi un certain retour à la conception karloffienne du Monstre, tant pour le maquillage que pour la psychologie du personnage.

Fiche technique :

Evil of Frankenstein (1964), film anglais en couleurs de Freddie Francis ; Sc. de John Elder ; Ph. de John Wilcox ; Maq. de Roy Asthon ; Eff. sp. de Les Bowie ; Mus. de Don Banks ; Avec Kiwi Kingston, Peter Cushing, Katy Wild, Peter Woodthorpe, Sandor Eles, etc...

Hammer Films - Distrib. Universal International.

Notes :

— On lira plus loin le chapitre consacré aux principaux personnages de la série, mais il n'est sans doute pas superflu de noter ici la conception du Baron par Freddie

Francis. Celui-ci répondait à Horst Königstein, dans le n° 8 de la revue allemande « Film » (août 1968) :

« Avant de tourner, je me suis fait projeter les films fantastiques de James Whale. Puis, conscient du visage peu démoniaque de Peter Cushing, je me suis forgé ma propre interprétation : je ne voulais pas montrer le baron à mi-chemin de la folie, mais comme un homme qui fait sérieusement ses recherches et dont les préoccupations scientifiques sont étroitement liées à des tabous sociaux qu'il doit ignorer. Ce n'est pas le baron Frankenstein mais ses opposants qui sont fous. »

— Né en 1917 en Angleterre, Freddie Francis a réalisé, entre autres, les films suivants : *Two and two make six* (1961), *Nightmare (Meurtre par procuration)* (1963), *Paranoiac* (1963), *Dr. terror's house of horrors* (1965), *The skull (Les forfaits du marquis de Sade, devenu Le crâne maléfique)* (1965), *Vengeance (d'après Donovan's Brain, de Curt Siodmak)* (1965), *The psychopath (Poupées de cendre)* (1966), *The Torture garden (Le jardin des tortures)* (1966), *A taste for honey* (en Belgique : *Le dard mortel*) (1966). Il vient d'achever un *Dracula* avec Christopher Lee, dont les premières photos semblent extrêmement prometteuses.

Critique :

« Une lame d'argent de plus sur les armes de Frankenstein. Un début de film très violent, fort impressionnant et tout à fait dans la ligne des films de terreur (...). Ensuite, le scénario qui fait surgir à nouveau le monstre célèbre de la série des *Frankenstein* reste bon, mais le metteur en scène devient beaucoup trop sage. Il raconte son histoire avec un calme qui frise l'indifférence et un soin qui bannit les surprises. Or, bons ou mauvais, ce sont les effets de surprise qui comptent dans ces productions faites pour effrayer.

« Nous sommes très loin, hélas ! de la poésie étrange qui se dégageait des premiers films sur Frankenstein. Lui aussi, sans doute, est victime de l'électronique. »

Robert CHAZAL,
« France-Soir »,
du 7 avril 1965.

FRANKENSTEIN CREATED WOMAN (1966)

En 1966, Fisher réalise avec presque dix ans de retard le souhait des dirigeants de la Hammer : faire créer une femme par Frankenstein. Les producteurs auraient songé, en 1957, à Brigitte Bardot pour le rôle de l'exquise créature femelle. En 1966, le rôle échet à la charmante Susan Denberg, ex-modèle nue dans quelques « Playboy » de glorieuse mémoire.

Comme dans le premier *Frankenstein*, de Fisher s'entend, le principal personnage est le Baron, toujours campé par l'inégalable Cushing. Mais le scénario de John Elder (capable, on l'a vu, du meilleur, mais aussi, le plus souvent, du pire) ne respecte guère, hélas ! le mythe frankensteinien : le Monstre n'est plus un assemblage de morceaux de cadavres, un défi lancé par l'homme à la soi-disant puissance divine. Au contraire, c'est un simple corps (gracieux, en l'occurrence) ramené à la vie par... un transfert d'« âme » ! Tel est, en effet, le Monstre (?) de *Frankenstein created woman* (en France : *Frankenstein créa la femme*).

Un criminel, curieusement plein d'une exubérante joie, est amené à la guillotine qui se dresse en campagne. Mais au moment d'être exécuté, il aperçoit un petit garçon — son fils — qui observe la scène. Alors, l'homme se débat, hurle, supplie qu'on fasse partir le gamin. Celui-ci prend la fuite, se cachant, et le couperet tombe.

Beaucoup plus tard, dans sa demeure des Balkans, le baron Frankenstein (Peter Cushing), avec l'aide du Docteur Hertz (Thorley Walters), poursuit ses expériences. Il pense pouvoir ramener des cadavres à la vie par une méthode seulement à demi-scientifique : en leur redonnant une « âme ». Il tente et réussit une première tentative sur lui-même, par le biais de la réfrigération.

Frankenstein emploie comme garçon de laboratoire un jeune paysan (Robert Morris) prénommé Hans comme le veut la tradition fishérienne. Hans est amoureux d'une infirme joliment défigurée, Christina (Susan Denberg), fille de l'aubergiste du village (Ivan Beavis). Un jour, Hans rosse trois jeunes nobliaux snobs et décadents qui se moquaient de la jeune fille. Le soir, celle-ci devient sa maîtresse, cependant que pour se venger, les jeunes gens reviennent dévaster l'établissement : ils tueront l'aubergiste qui les a surpris.

Accusé du meurtre, Hans, qui n'est autre que le fils du criminel exécuté autrefois, est reconnu coupable à cause de faux témoignages et guillotiné. Folle de chagrin, Christina se suicide en se jetant dans une rivière. Frankenstein réussit à se procurer le corps de Hans pour transférer son « âme » dans celui de Christina, que lui ont apporté les villageois.

L'opération réussit : Christina revient à la vie avec l'« âme » de son amant, et rendue belle, de surcroît, par le baron. Hans, commandant donc au corps de sa maîtresse, l'envoie le venger : Christina, jouant la putain, séduit chacun des trois assassins de son père et les tue au moment de se donner à eux.

Frankenstein la surprend alors qu'elle vient de tuer le dernier jeune homme et qu'elle rend compte de sa mission à la tête de Hans, qu'elle a volée et emportée avec elle. Christina, se voyant démasquée, se suicidera pour la deuxième fois en se jetant, du haut d'une falaise, dans le lit d'un torrent.

Malgré l'ambiguïté érotique d'un tel scénario (Hans, en ordonnant au corps de sa maîtresse, qu'il transforme en une sorte d'androgynie en l'occupant avec son « âme », d'aller séduire d'autres hommes n'est pas sans rappeler le classique désir de prostitution de l'être aimé), Fisher n'a réalisé avec *Frankenstein created woman* qu'un de ses moins bons films. L'intrigue comporte plusieurs invraisemblances relativement gênantes. et n'a rien de cette conviction athée qui ajoutait à la force de *The revenge of Frankenstein*. Quant à la mise en scène, elle est infiniment moins « nerveuse », moins violente et par là-même moins efficace qu'à l'accoutumée chez le réalisateur britannique. Les images en couleurs d'Arthur Grant, toutefois, ne manquent pas, parfois, d'une certaine beauté.

Assez bizarrement, le film contrairement aux chefs-d'œuvre du même metteur en scène, a obtenu un succès critique considérable. Serait-ce parce qu'il dérange moins les bonnes consciences que les vrais grands films de Fisher ?

Fiche technique :

Frankenstein created woman (1966), film anglais en couleurs de Terence Fisher ; Sc. de John Elder ; Ph. d'Arthur Grant ; Maq. de George Partleton ; Eff. sp. de

Les Bowie ; Mus. de James Bernard ; Ass.-Réal. Douglas Hermes ; Avec Susan Denberg, Peter Cushing, Robert Morris, Thorley Walters, etc...

Hammer Films - Distrib. 20th Century Fox (Warner-Pathé pour la Grande-Bretagne).

Notes :

— Le film s'est d'abord appelé **The fear of Frankenstein**.

— Une énigme est à signaler concernant l'exploitation de **Frankenstein created woman** : la plupart des photos de presse et de publicité représentent Susan Denberg à demi nue, très belle, pendant que Cushing l'opère. Or, dans le film, on ne voit pas cette séquence, l'action comportant une regrettable ellipse, et Susan Denberg n'apparaît que fort banalement habillée de décente façon, au grand dépit des fantasticologues, notoires obsédés sexuels devant l'Eternel. La Fox, qui exploite le film, affirme n'en avoir coupé aucun plan. Et Fisher, interrogé, prétend que la séquence ne fut jamais tournée. Pourtant, on voit mal la Hammer érigeant un décor à grands frais, presque uniquement pour y faire prendre quelques photos, et privant les spectateurs de la classique scène de « mise en vie » de la créature, si valable sur le plan commercial. En outre, une lecture attentive de « Cinémondé » n° 1.677 (du 24 janvier 1967) semble prouver que Tony Crawley a précisément assisté au tournage de la séquence-fantôme, puisqu'il écrit depuis l'Angleterre :

« Le titre du nouveau film de Terence Fisher, **Frankenstein created woman**, se souvient bien entendu de Vadim et de B. B. Pour justifier un tel titre, il fallait évidemment mettre la main sur une jeune vedette à la plastique superlativement suggestive. Les producteurs l'ont trouvée sous l'aspect de Susan Denberg... que j'ai trouvée, moi, attachée, entre les mains de Cushing, savant maléfique, sur la fameuse table où Frankenstein fait ses expériences. Mais vite, dès que la séquence fut tournée, d'un saut gracieux, Susan vint à moi (...). Susan, elle, garde dans son deux-pièces immaculé une gaité, une fraîcheur primesautières. Comme je lui fais remarquer que l'action se passant soi-disant



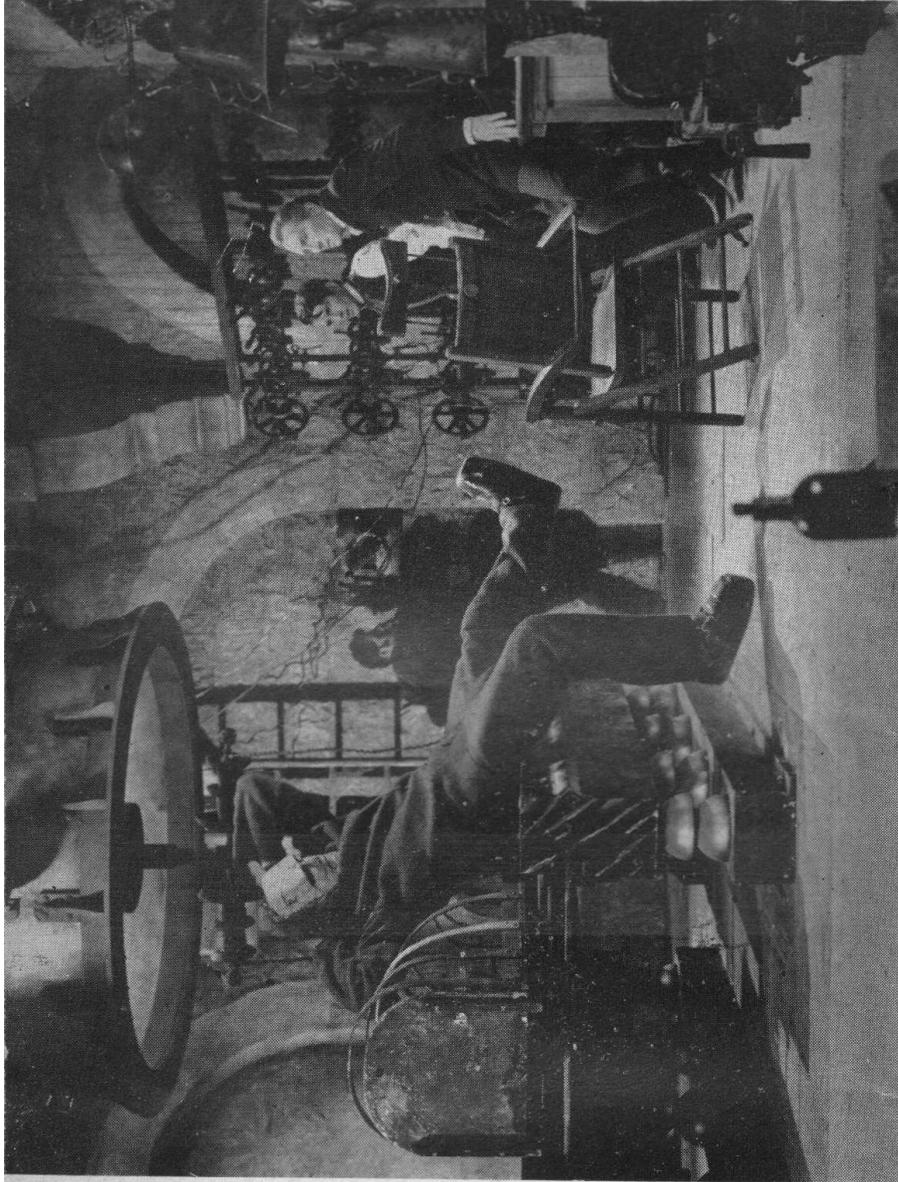
Karl (Oscar Quitah)
face à son futur corps
de « Monstre » dans
**THE REVENGE OF
FRANKENSTEIN (Fisher)**



A l'issue de **THE REVENGE OF FRANKENSTEIN**, le Baron (Peter Cushing) deviendra son propre Monstre... (photogramme Marongiu)



Kiwi Kingston dans
**EVIL OF
FRANKENSTEIN** (F. Francis)



Kiwi Kingston (le Monstre),
Peter Woodthorpe,
Sandor Eles et
Peter Cushing dans
EVIL OF
FRANKENSTEIN (F. Francis)

dans les Karpathes, au siècle dernier, sa tenue est ravissamment insolite, elle s'écrie :

« — J'ai eu beau le dire à la production, tout le monde a prétendu qu'en tant qu'ex-Blue-Bell-Girl, il était normal que je me montre en tenue légère. Ainsi écrit-on l'histoire de Frankenstein actuellement. Mais, au fait, je ne m'en plains pas. Mon bikini me permet de moins transpirer quand Cushing me communique ses horribles courants électriques. »

Le mystère entourant cette séquence subsiste.... Un de plus à l'actif du cher Frankenstein !

Critique :

« Terence Fisher est bien connu de tous les amateurs de cinéma d'épouvante. Et, cependant, ce dernier terme n'est guère adéquat pour qualifier l' « art » d'un réalisateur qui, dans toute sa carrière, a moins joué avec les nerfs de spectateurs qu'un Alfred Hitchcock ou qu'un Clouzot. L'on sent chez cet auteur une volonté de classicisme, entendons de retenue, d' « aurea mediocritas », qui ne peut manquer d'étonner le profane (...). Cette dernière réalisation diffère pourtant de la plupart des autres par la modestie de son propos et par l'absence, surtout, de véritable fantastique (remplacé à bon compte par une sorte de science-fiction primitive). Laquelle science a pour but de transférer les âmes des personnes décédées dans d'autres corps. Mais cela non plus ne prend pas une grande importance ; à analyser le film d'un peu plus près, on y verrait plutôt une sorte de comédie dramatique, tracée à gros traits, mais justes (...). L'on ne louera jamais assez le talent sobre d'un Peter Cushing (baron Frankenstein), hélas bien installé dans des rôles toujours semblables. »

« La Libre Belgique »,
6 juillet 1967.

FRANKENSTEIN MUST BE DESTROYED ! (1969)

Grâce à l'amabilité de M. Robert Webb, chargé de presse auprès de la Hammer Films, **Frankenstein must be destroyed !** n'est plus une utopie, un titre-fantôme, une énigme. Nous savons désormais qu'il s'agit bien d'un film, ou plutôt, alors que ce numéro de « PREMIER PLAN » est sous presse, qu'il s'agira d'un film : le tournage vient seulement d'en être commencé aux Studios Elstree, le premier « tour de manivelle » ayant été donné le 13 janvier 1969.

Frankenstein must be destroyed !, en couleurs et sur écran large, est dirigé par Terence Fisher. Le film est

produit par Anthony Nelson Keys pour le compte de la Hammer-Films, associée à Warner-Seven Art. Il sera distribué par Warner-Pathé en Grande-Bretagne, et par Warner-Seven Art dans le reste du monde.

Peter Cushing reprend pour la cinquième fois le rôle du Baron. Il est entouré de divers acteurs moins connus : Veronica Carlson (on la vit à la T.V. près de Roger Moore dans **The saint** ; son premier grand rôle au cinéma lui fut offert par Freddie Francis dans **Dracula has risen from the grave**, et elle sera bientôt la vedette de **Best House in London**), Maxime Audley (elle sera l'interprète de John Huston pour **Sinful Davey**), Thorley Walters (vu déjà dans **Frankenstein created woman** et interprète de nombreux personnages de « second plan » pour Fisher et quelques autres), Simon Ward (venu du théâtre), Freddie Jones (connu surtout, en Angleterre, pour ses rôles télévisés), etc...

Terence Fisher est assisté par Bert Batt qui, fait assez insolite, signe également le curieux scénario. Arthur Grant photographie le film, dont Bernard Robinson est le directeur artistique.

Du long résumé de scénario que nous a communiqué M. Webb, nous ne publierons que l'essentiel, d'importants changements pouvant être apportés pendant le tournage au script originel.

Frankenstein (Peter Cushing) correspond avec le Docteur Brandt (George Pravda) qui prétend avoir échangé les cerveaux de plusieurs corps. Mais Frankenstein découvre qu'en fait Brandt est un fou, enfermé dans un asile à Altenberg où se rend le baron. Là, il fait la connaissance du Docteur Karl Holst (Simon Ward) et de sa maîtresse Anna (Veronica Carlson), au moment où meurt Brandt.

Frankenstein décide de transférer le cerveau de Brandt dans le corps d'un médecin de l'asile, le Docteur Richter (Freddie Jones), malgré la surveillance de l'Inspecteur Frisch (Thorley Walters) qui soupçonne ses travaux.

Le transfert de cerveau ne s'effectue pas sans difficulté, et le corps de Richter est endommagé. Nanti du cerveau fou de Brandt, il s'échappera sitôt revenu à la vie et ira terrifier sa propre veuve, Ella (Maxine Audley).

Rejoint par Frankenstein, le Monstre périra avec son créateur dans un gigantesque incendie.

Il semblerait que Fisher délaisse le « fantastique-prétexte » de **Frankenstein created woman** pour retrouver un pur « fantastique-thème ». Non, d'ailleurs, celui de ses propres films antérieurs, mais plutôt, si nous en jugeons par ce scénario, celui plus classiquement folklorique des vieux films Universal qu'avait déjà ressuscité Freddie Francis.

Qu'on ne parle pas de poncifs. Les amateurs de westerns aiment, à juste titre, un genre pour ses héros mal rasés, ses chevauchées, ses coups de feu, sa musique de bastringue et ses coups de poing dans la gueule. De même, et malgré les exceptions réussies avec éclat qui viennent périodiquement nous démontrer la fragilité d'un tel systématisme, nous aimons le fantastique (d'épouvante, s'entend) pour ses médecins fous, ses nabots monstrueux, ses laboratoires résonnant de hurlements douloureux, ses incendies où périssent créatures et créateurs.

Ce sont là non des ficelles éculées, mais des ingrédients dont le dosage et la préparation, secrets de leur saveur, demandent infiniment plus de doigté que ne le pensent ceux qui bavent d'aise devant le père Dreyer.

Reste à espérer que le Fisher d'antan n'a point fait naufrage et saura renaître pour réussir ce film.

Nous espérons. Mieux : nous attendons avec confiance.

FRANKENSTEIN 1970 (1958)

Terminée l'exploitation de la série Hammer, il nous faut revenir en arrière pour examiner un autre film anglais, récemment redistribué en France sous le titre particulièrement injustifié de **Frankenstein contre l'homme invisible**, alors qu'en 1959 on lui avait laissé son titre original : **Frankenstein 1970**.

Si le film est un ratage en règle, le réalisateur (Howard W. Koch, qui n'est que l'homonyme du scénariste de **The**

intimate Stranger, film inédit en France de Joseph Losey) est d'autant moins pardonnable que le script de George W. Yates et Richard Landau est loin de manquer d'intérêt. Hélas ! Une seule scène se détache de la grisaille de la bande : la première, justement, où un monstre, dont on ne voit que le corps jusqu'aux épaules, poursuit une jeune femme à travers brumes et marécages.

Mais il ne s'agit là que d'acteurs tournant un film, réalisé en 1970 sur les terres du dernier baron Frankenstein (Boris Karloff), affreusement défiguré par des tortures subies pendant la dernière guerre.

De même que ses ancêtres, Frankenstein veut mener à bien la gigantesque tâche qu'il s'est fixée, créer un être humain. Et c'est afin de pouvoir se procurer les onéreux appareils dont il a besoin qu'il tolère la présence dans sa demeure des cinéastes et des acteurs qui tournent une émission de télévision retraçant l'étrange existence de celui des ancêtres du baron qui, autrefois, créa un homme artificiellement.

Frankenstein, toutefois, tuera quelques-uns de ses hôtes, pour se procurer les membres et organes nécessaires à son propre Monstre. Il périra cependant, ainsi que sa créature, victime des mortelles radiations dont il n'a su se préserver et qui devaient donner définitivement la vie au surhomme construit de ses mains.

Relativement convaincant en de rares instants, **Frankenstein 1970** ne peut que laisser le spectateur sur sa faim. Le Monstre, gauche et ridicule, apparaît pendant tout le film entouré de bandelettes comme une momie. Seulement vers la fin, nous verrons son visage : celui de Karloff, redevenu Monstre de Frankenstein le temps d'un bref plan !

Une bonne utilisation du scope noir et blanc et quelques bonnes idées çà et là sauvent à peine cette bande du plus total ennui. L'emploi de Boris Karloff dans le rôle du descendant du savant dont il avait, par trois fois, incarné la créature ne laisse pas d'être infiniment chagrinant. Car le film est si mortellement long, la mise en scène si peu convaincante que Karloff lui-même, le merveilleux Karloff s'ennuie à mourir et joue avec un absolu détachement, de caricaturale façon. On n'oubliera pourtant pas la scène pendant laquelle Frankenstein parle

de son glorieux ancêtre et de son Monstre devant les caméras de ses hôtes : Karloff retrouve alors, pendant quelques minutes, sa fougue, son talent et jusqu'à son visage d'antan et, vingt-sept ans après, redevient sans maquillage, dans ses moindres expressions, la créature du premier **Frankenstein** de James Whale, pour en mimer les méfaits.

Fiche technique :

Frankenstein 1970 (1958), film anglais de Howard W. Koch ; Sc. de George W. Yates et Richard Landau ; Avec Boris Karloff, Tom Duggan, Jana Lund, Donald Barry, etc...

Allied Pictures - Distr. : Lux.

Note :

Né en 1916, Howard W. Koch est surtout connu pour avoir produit **The mandchurian candidate** (1962) de Frankheimer. Avant de devenir exclusivement producteur à la Paramount, il a travaillé pour la télévision, et a en outre réalisé : **Big house U.S.A.** (1954) **The last mile** (1959) etc.

Critique :

« La véritable trouvaille de ce film a consisté à escamoter totalement le problème du Monstre que nous ne verrons jamais, sinon sous la forme d'une sorte de momie hésitante coiffée d'un assemblage de bandelettes qui lui donnent un petit côté robot du plus délicieux effet.

- « Pauvre Frankenstein !
- « Pauvre Boris Karloff !
- « Pauvres spectateurs ! »

Hervé CALIXTE,
« Satellite »,
N° 21, septembre 1959.

DE I WAS A TEENAGE FRANKENSTEIN (1957) A FRANKENSTEIN'S DAUGHTER (1958)

Il eût été dommage de ne pas grouper, au risque de redéranter quelque peu la chronologie, ces trois comprimés d'imbécillité, les films les plus ineptes qu'Hollywood ait jamais produits. Il est difficile de se faire une

idée exacte de la laideur, du crétinisme de ces trois splendides navets. Le mieux serait sans doute d'aller les voir, mais la vie est courte : je tâcherai de donner les précisions qui feront fuir comme la peste ces fumisteries par tout spectateur quelque peu évolué.

I WAS A TEENAGE FRANKENSTEIN (1957)

Le « teenage Frankenstein » est un jeune culturiste (Gary Conway) qui, à la suite d'un accident de voiture qui lui coûte la vie, est recueilli, ainsi que quelques membres éparés qui traînaient sur la route, par le Docteur Frankenstein (Whit Bissell) dont le charmant cottage (fort bien aménagé : il y a même des alligators dans la cave, pour faire disparaître les bras ou jambes inutilisables) se trouve, heureux hasard, devant le lieu de l'accident.

Une grandissime expérience se déroule, avec petites étincelles et bande-son évoquant le bruit d'un chariot de machine à écrire. Lorsque notre imprudent jeune homme revient à lui, toujours moulé dans son maillot culturiste, il se trouve dans le noir car on lui a entouré la tête d'un masque de carton-pâte qu'un modéliste de dix ans aurait honte de signer.

Le Docteur Frankenstein, visiblement pédé convient-il de noter au passage, emmène son Monstre, aux beaux muscles voilés par un imperméable, en promenade la nuit afin qu'il choisisse lui-même sa nouvelle tête. Et naturellement, le Monstre choisit le visage de Gary Conway (voir plus haut) qui passait par là et qu'il étrangle proprement. On greffe au Monstre ce visage (c'est-à-dire qu'on lui enlève son masque pourtant rigolard), mais à ce moment il devient fou pour quelque obscure raison, tue le docteur et se jette (et le film devient alors en couleurs, car il ne faut pas lésiner avec les moyens) sur un tableau de commande, ou quelque chose de ce genre, qui le foudroie instantanément.

Un ou deux plans de laboratoire un peu moins ridicules que le reste du film n'arrachent point celui-ci du degré zéro d'absolue nullité. Quant à Gary Conway, seul son genre « spécial » (voir chapitre consacré au sujet) peut expliquer la passion d'un critique ou deux à son endroit.

Habituellement, **I was a teenage Frankenstein** est indiqué comme étant inédit en France. En fait, il est programmé dans les salles parisiennes de langue arabe (que les curieux devraient fréquenter parfois) sous le titre **La légende du nouveau Frankenstein**. General Films distribue

le film en Belgique sous le titre **Des filles pour Frankenstein**.

HOW TO MAKE A MONSTER (1958)

Le maquilleur Pete Drummond (Robert H. Harris), spécialisé dans les faciès pour films d'épouvante, apprend qu'il va se trouver sans emploi, les nouveaux propriétaires du studio décidant de ne plus produire de films d'horreur. Pour se venger, Drummond maquille deux jeunes acteurs, l'un en « teenage Frankenstein » (Gary Conway), l'autre en « teenage Werewolf » (Gary Clarke), en fait ses petits amis, les hypnotise et les envoie trucidier les propriétaires du studio. Là aussi, il y aura un incendie final en couleurs, au cours duquel périront Drummond et ses créatures.

Plus abominable encore que le film précédent, **How to make a monster** est inédit en France.

Le personnage du « teenage Frankenstein » sort tout droit du film dont il est le héros, du même réalisateur (Herbert L. Strock), tandis que le personnage du « teenage Werewolf » est repris du film de Gene Fowler Jr. (dans lequel il était interprété par Michael Landon) : **I was a teenage Werewolf**, un beau film cette fois, à cent coudées au-dessus des deux bandes de Strock.

Notes :

L'incroyable succès des films de H. L. Strock précités (Angleterre, Belgique, Italie, pays arabes, U.S.A., etc.) s'explique par la brusque intrusion dans le fantastique de la musique de rock'n roll, d'acteurs juvéniles, de tout un contexte résolument moderne remplaçant le folklore d'une autre époque dont étaient conservés mais transposés les mythes. De tels films ne pouvaient qu'enthousiasmer les « teenagers » dont il était alors beaucoup question. Cette modernisation de vieux mythes est, il faut le dire, à porter à l'actif de cette série de films à petits budgets qui rapportèrent une considérable fortune à leur producteur, Herman Cohen. Celui-ci produisit d'autres bandes parfois de la même veine, toutes fort curieuses mais souvent à peu près nulles : citons le film de Gene Fowler Jr. (**I was a teenage Werewolf**, U.S.A.

1957, seule œuvre de qualité de la série), l'inédit en France **Blood of Dracula** (ex-**I was a teenage Dracula**, de Strook, U.S.A. 1957), **Horrors of the black museum** (en France : **Crimes au musée des horreurs**, d'Arthur Crabtree, G.-B. 1959), **Konga** (de John Lemont, G.-B. 1961), **The blanck zoo** (en France : **Les fauves meurtriers**, de Robert Gordon, U.S.A. 1963), etc... Pour se convaincre de la popularité des films de Strook et de celui de Fowler Jr., il n'est d'ailleurs besoin que de songer aux films de jeunes amateurs américains s'en inspirant : citons **I was a teenage mummy** tourné en 1960 par Ralph Bluemke et **Teenage Frankenstein meets teenage Werewolf** tourné en 1959 par Don Glut qui, pour cette sorte de remake de **How to make à monster**, fit créer les deux monstres adolescents par le petit-fils bossu du Baron Frankenstein !

Relevant d'un tout autre esprit est le très beau, très cruel et très érotique **A study in terror** (en France : **Sherlock Holmes contre Jack l'éventreur**, de James Hill, G.-B. 1965), que produisit aussi Cohen. Ses productions citées plus haut n'ont au demeurant pas été les seuls « teenage machins » dont on compte encore plusieurs fleurons comme ce **Teenage caveman** interprété en 1958 par le futur Napoléon Solo, Robert Vaughn. Ce film a été réalisé par... Roger Corman.

Herman Cohen est également le producteur de **Berserk**, film anglais en couleurs de Jim O'Connolly (1967), d'après un scénario d'Abel Kandel et Herman Cohen lui-même. Assez bien réalisé, ce film vaut qu'on s'y attache pour l'aberrante violence des aventures qu'y vivent Diana Dors et Michael Gough. Inédit en France (qui s'en étonnerait ?), **Berserk** est sorti récemment en Belgique sous le titre **La ronde sanglante**. Cohen est né en 1928.

Herbert L. Strook, né en 1918, a notamment réalisé **Battle taxi** (1955), **Rider on a dead horse** (1962), et de nombreux films de télévision. Il a supervisé la mise en

scène de l'acteur Richard Carlson pour **Riders to the stars** (1954).

FRANKENSTEIN'S DAUGHTER (1958)

Frankenstein's daughter bat en sottise les deux autres films réunis. Sous le titre **La fille de Frankenstein**, il fait néanmoins quelquefois encore les beaux soirs du « Colorado », à Pigalle.

Un énorme catcheur, en blouson noir, sabots et gros gants de caoutchouc, le visage recouvert d'un bifteck (plutôt bien cuit) pour faire plus horrible, personnifie le Monstre de Frankenstein et se ballade dans le décor en faisant « Beuh ! Beuh ! » d'un air méchant. Cette demoiselle (car il s'agit d'une demoiselle, le cerveau du Monstre étant celui d'une jeune fille que Frankenstein a tuée) assassine plusieurs personnes mais, éducation de pucelle oblige, frappe poliment chez ses victimes avant d'entrer.

Parallèlement, une autre nana se transforme périodiquement en femme-guenon, tandis qu'un spirituel jeune homme, pour faire une excellente plaisanterie à sa fiancée qui vient d'échapper au Monstre, bondit de derrière un buisson en faisant « Beuh ! » lui aussi et après s'être fait un visage très laid. Le reste à l'avenant, dans le même style et jamais volontairement parodique.

Maquillage ignoble, réalisation abominable et images grisâtres ne rachètent certes pas une interprétation au-dessous de tout, et Donald Murphy (et non John Ashley, comme on l'a écrit : Ashley, minable chanteur américain de rock n'roll, est dans le film le jeune premier fort niais) qui joue le Dr. Frankenstein achève d'exaspérer le spectateur par son faciès d'une rare imbécillité. Signalons aussi un égaré, Harold Llyod Junior, dans le rôle du Sergent Carter.

Fiches techniques :

I was a teenage Frankenstein (1957), film américain en noir et blanc et couleurs d'Herbert L. Strook ; Sc. de Kenneth Langtry ; Ph. de Lathrop Worth ; Mus. de Paul Dunlop ; Avec Gary Conway, Whit Bissell, etc...

American International Picture.

How to make à monster (1958), film américain en noir et blanc et couleurs d'Herbert L. Strook ; Sc. de K.

Langtry et Herman Cohen ; Maqu. de Philip Scheer ; Ph. de Maury Gertsman ; Mus. de Paul Dunlop ; Avec Gary Conway, Gary Clarke, Robert H. Harris, Morris Ankrum, Paul Brinegar, etc...

American International Picture.

Frankenstein's Daughter (1958), film américain de Richard E. Cunha ; avec Donald Murphy, John Ashley, Harold Lloyd Junior, etc...

Marc Frederick - Distrib. en France : les Films Jacques Leitienne.

Critiques :

« ... Si Gary Conway fut un séduisant monstre aux muscles de culturiste (**I was a teenage Frankenstein**), son visage de brûlé de la face contrastait avec les proportions harmonieuses d'un corps davantage fait pour la piscine et pour le rock que pour les laboratoires (...).

« **How to make a monster**, l'étonnant film d'Herbert L. Strock (...) nous révélait les secrets d'un maquilleur de monstres. Les rapports très particuliers, pour ne pas dire spéciaux, qui existaient entre le maquilleur, son assistant et deux pin-up boys aux muscles spectaculaires, se terminaient par une très habile histoire aux limites de la Biochimie et de la Magie Noire (...). Ce film audacieux et très intelligent est inédit en France. »

Jean BOULLET,
« Ciné-Documents »,
N° 3, janvier 1964.

« ... Dans **La fille de Frankenstein** (...), un vieil homme de science, tout cacochyme et laid à faire peur, s'écrie sur un ton grincheux et boudeur : « J'veux du Dégénéral ! ». Pour un peu, il en trépignerait. En tout cas, il n'hésite pas à monter un hold-up pour réaliser ce désir paradoxal.

« Cette séquence digne de Molière et où s'expriment de façon lapidaire certains travers propres à la vieillesse est malheureusement un des rares bons moments de ce film, rejeton peu gracieux d'une lignée par trop féconde. »

Jacques GOIMARD,
« Fiction »,
N° 102, mai 1962.

FRANKENSTEIN MEETS THE SPACE MONSTER (1964)

J'avoue ne pas avoir vu ce **Frankenstein meets the space monster** resté inédit en France, et point ne serait sans doute besoin d'en parler trop longuement (car on

le dit extrêmement médiocre, et malgré son titre abusif il n'a aucun rapport avec le thème frankensteinien) s'il n'avait été un des films sélectionnés pour représenter les U.S.A. au Festival de Science-Fiction de Trieste (Italie) en 1965. Ce curieux privilège lui a valu une relative célébrité.

Un robot construit à l'image de l'homme est lancé dans l'espace. La fusée dans laquelle il se trouve est détruite par les Alliés, extra-terrestres dont la reine est la seule femme survivante et qui veut envahir la Terre (leur propre monde s'étant désintégré) et... s'approprier les terriennes. Echappant lui-même à la destruction, le robot est parachuté sur Terre, où il est atteint par les rayons-lasers des Alliés. Dès lors, sa silhouette évoque de façon on ne peut plus vague celle du cher Monstre de Frankenstein, et il se met à tuer tout ce qui passe à sa portée. Mais son « boss », le savant Adam Steele (James Karen), réussit à en reprendre le contrôle, et le robot se servira finalement de sa colossale force pour aider les Terriens à chasser les vilains Alliés.

Fiche technique :

Frankenstein meets the space monster (1964), film américain de Robert Gaffney ; Sc. de George Garret ; Ph. de Saul Midwall ; Avec James Karen, David Kerman, Nancy Marshall, Lou Cutell, etc...

Allied Artists.

Note :

Au Festival de S.-F. de Trieste, le film était présenté sous le titre italien **L'incredibile astronauta incontra il mostro spaziale**.

Critique :

« Un tel film n'est guère qu'une mascarade... »

Fred CLARKE,
« Garden Ghouls Gazette »,
N° 21, septembre 1966.

JESSE JAMES MEETS FRANKENSTEIN'S DAUGHTER (1965)

Vieux routier du cinéfantastique, William Beaudine a réalisé en 1965 un film en couleurs au titre extrêmement

avocat : **Jesse James meets Frankenstein's daughter**, distribué aux U.S.A. en double programme avec **Billy the kid vs. Dracula** du même réalisateur.

Juanita (Estelita) et ses parents arrivent près d'un petit village mexicain et dressent le camp. Près de là, dans les ruines d'une mission, vivent Maria Frankenstein (Maria Onyx) et son frère Rudolf (Steven Geray). Inconnus de tous, ils sont les petits-enfants de celui qui autrefois, en Europe, créa un Monstre. Maria rêve secrètement de recréer elle-même un surhomme qui l'aidera à devenir la maîtresse du monde.

Cependant, le feu de camp a attiré deux étrangers : Jesse James (John Lupton) et son complice Hank (Carl Bolder), en fuite car attiré par les 10 000 offerts pour la capture de Jesse, son frère Lonny (Raymond Barnes) l'a vendu au marshall McFee (Jim Davis). Hank est blessé et Juanita propose qu'il soit examiné par un médecin. Aussi accompagne-t-elle les deux hommes chez les Frankenstein.

Peu après, surviennent Lonny et McFee qui découvrent des traces du récent passage des fuyards, tandis qu'à la mission, Maria, d'abord soupçonneuse, n'est finalement pas insensible à la juvénile musculature de Hank dont elle songe à faire un cobaye pour l'expérience qu'elle projette. Jesse est envoyé chez le pharmacien Jensen (William Faucett) chercher des médicaments pour soigner Hank. Maria profite de son absence pour obliger Rudolf à opérer Hank, lui mettant un cerveau « neuf » (?). L'opération est un succès : Hank devient un surhomme aux ordres de Maria, qui rebaptise Ygor (!) ce curieux Monstre aux muscles saillants dont l'unique cicatrice sur le crâne évoque irrésistiblement la couronne d'épines du Christ. Maria fait tuer Rudolf par Hank-Ygor, et Juanita, terrifiée, fuit. Dans sa folle course, elle rencontre Jesse qui rentre à la mission... après avoir été « donné » par Jensen et avoir dû tuer Lonny. Jesse et Juanita regagent la mission. Maria fait assommer Jesse par son Monstre, au moment où le marshall arrive à son tour à la mission. Maria veut le faire mettre, ainsi que Juanita, hors de combat par le Monstre. Mais celui-ci est un sensible : il refuse de frapper Juanita et préfère trucider sa créatrice. Peu reconnaissante, Juanita tire sur lui avec le fusil de Jesse et réussit à le tuer.

Le marshall emmène Jesse, mais qu'importe ? Juanita attendra son retour...

Ce film est inédit en France, ainsi que **Billy the kid vs. Dracula** où John Carradine retrouve le personnage du Comte-vampire qu'il avait incarné pour Kenton.

Jesse James meets Frankenstein's daughter a reçu aux U.S.A. un peu favorable accueil de la part de la critique spécialisée. Mais il en fut toujours de même pour presque tous les films de Beaudine. Fauchés, maladroitement

réalisés sans génie (certes !) et souvent même sans talent, certains d'entre eux n'en possèdent pas moins une saveur particulière pour qui sait en aimer les scénarios délirants (volontairement ou non), la surenchère dans un fantastique horrifique du meilleur aloi quoique de pacotille, voire la roublardise naïve. Aussi, ne faudra-t-il peut-être pas vraiment s'attendre au pire si la bande nous est un jour par miracle montrée. Et quoi qu'il en soit, même inédit un film de Beaudine mérite plus qu'une notule en fin de filmographie.

Fiche technique :

Jesse James meets Frankenstein's daughter (1965), film américain en couleurs de William Beaudine ; avec Carl Bolder, Narda Onyx, Steven Gary, John Lupton, Estelita, etc...

Pathé-Distrib. Embassy Pictures.

Note :

Très peu de films de Beaudine nous sont connus, alors que ce spécialiste des petits budgets aurait signé, dit-on, plusieurs centaines (!) de thrillers, westerns et films d'épouvante. Parmi ceux-ci, citons seulement **The ape man** (1943), **The voodoo man** (1964), et **Bela Lugosi meets a Brooklyn gorilla** (1952).

Né en 1892, Beaudine a également réalisé : **Penrod and sam** (1923), **Little Annie rooney** (1925), **Sparrows** (1926), **Misbehaving ladies** (1930), **Make me a star** (1932), **Hey hey U.S.A.** (1936, en Grande-Bretagne), **Broadway big shot** (1942), **Kidnapped** (1948), **Lassie's great adventure** (1963) et plusieurs avatars cinématographiques des Bowery Boys, comiques d'une renommée incertaine.

Critique :

« Tout ceux qui l'attendaient impatiemment auront été déçus par cet interminable et ridicule « horror-western » qui utilise bon nombre de stock shots de **Billy the kid meets Dracula** (...). C'est nul, stupide et atrocement interprété. »

« Castle of Frankenstein »,
N° 10, février 1966.

FURAKENSHUTAIN TAI BARAGON (1965)

Au cours de la deuxième guerre mondiale, un coffret scellé est envoyé d'un laboratoire nazi vers Hiroshima : il contient le cœur vivant du Monstre de Frankenstein. Mais la bombe atomique explose sur la ville, détruisant le sous-marin qui transportait le coffret.

Dix ans plus tard, le Docteur James Bowen, spécialiste des suites du bombardement atomique, entend parler de l'existence d'un mystérieux sauvage qui rôde près des ruines d'Hiroshima et se nourrit de chiens, chats et poulets. Il parvient à devenir l'ami de ce petit sauvage et constate son anormale croissance... laquelle atteint bientôt des proportions inquiétantes. L'insatiable faim du sauvage, pense le docteur, a pour origine l'atome : en fait, le cœur du Monstre de Frankenstein, soumis aux radiations, a été trouvé dans les ruines par le jeune affamé qui l'a promptement dévoré. La théorie se confirme lorsque, parvenant à s'évader en brisant sa chaîne du lieu où on le retient pour le transformer en cobaye, le sauvage a une main coupée : celle-ci se régénère et redevient vivante !

Désormais dénommé Frankenstein (Furakenshutain), le petit sauvage est devenu un horrible géant de plus de 25 mètres de haut. Il se réfugie dans les forêts du Mont Fuji. Vers la même époque, des rapports parviennent aux autorités compétentes leur signalant les méfaits d'un monstre qui détruit fermes et maisons. On met ces destructions sur le compte de Frankenstein, en ignorant qu'ils sont en réalité l'œuvre du géant Baragon, bestiole préhistorique revenue à la vie.

Armée et police se joignent pour arrêter Frankenstein, que les docteurs demandent de ne pas tuer : « Il peut servir la science ! »... Toutefois, Frankenstein parviendra à mettre tout le monde d'accord en engageant une lutte terrifiante contre Baragon, lutte dont il sera la victime après un rude combat qui secouera la terre entière et mettra Baragon hors d'état de nuire. En se sacrifiant, ce philanthrope Monstre de Frankenstein sauvera l'humanité.

Tel est le scénario d'un film en couleurs tourné au Japon par l'inégal Honda, **Furakenshutain tai baragon**. Annoncé aux U.S.A. sous le titre **Frankenstein vs. baragon**, puis **Frankenstein vs. the giant devil fish** pour devenir enfin **Frankenstein conquers the world**, ce film inédit en France est distribué en Belgique par Eddie de Jong sous le titre **Frankenstein conquiert le monde**.

Fort éloigné du personnage imaginé par Mary Shelley, ce peu banal Monstre de Frankenstein ne rappelle à aucun instant, ni par son aspect ni par son comportement, ses plus classiques prédécesseurs.

Contrairement à **Prisonnières des martiens**, **Rodan** et **L'homme H.**, le film n'échappe généralement pas au mépris du public occidental car il contient tout ce qu'on reproche trop souvent à Honda : la simplicité extrême des intrigues qu'il illustre, la naïve morale humaniste de ses happy-ends, le manque de perfection de ses trucages, l'hénaurmité de son éventuel humour. Quand comprendra-t-on que les films de monstres japonais, qu'on interdit gaillardement, ici, aux moins de 13 ans, sont d'abord destinés au public enfantin ? Qu'on retrouve l'enthousiasme et les yeux des gosses de dix ans, et l'on pourra parler enfin d'Inoshiro Honda.

Fiche technique :

Furakenshutain tai baragon (1965), film américano-japonais (tourné au Japon) d'Inoshiro Honda ; Sc. de Honda et Kaoru Mabuchi ; Eff. sp. d'Eiji Tsuburaya ; Mus. d'Akira Ifubuke ; Avec Nick Adams, Tadao Takashima, Koji Huru-hata, Takashi Shimura, Humi Mizuno, etc...

Toho Productions, Benedict et American International Pictures.

Notes :

— Si, pour **Godzilla** (Honda, 1956), les scènes avec Raymond Burr furent « plaquées » sur le film pour son exploitation aux U.S.A., Nick Adams (acteur américain) fait par contre partie de la distribution réelle de **Furakenshutain tai baragon**, co-production américano-japonaise.

— La filmographie (non signée) d'Inoshiro Honda a été publiée dans la revue « Horizons du Fantastique » n° 1 (juin 1967). La liste de ses films fantastiques et de S.-F. a été dressée dans le n° 20 de « Midi-Minuit Fantastique » (septembre 1968).

Critique :

« Récemment, Fisher privait le baron Frankenstein de sa créature traditionnelle. Aujourd'hui, Honda ignore le professeur, décuple

la taille du Monstre et, à l'instar des profanes, l'appelle du nom de son créateur.

« Frankenstein, samouraï du XX^e siècle, sera le défenseur du Japon contre Baragon, méchant géant, semeur de panique et de désolation. A l'image de tous les films nippons du genre, la créature maléfique se révèle quasi invulnérable sous les diverses prouesses techniques modernes de destruction. Seul Frankenstein peut s'opposer à elle et sauver le monde après un affrontement épique et assez drôle.

« Le travail de Honda sert une fois de plus de support et de mise en valeur aux excellents effets spéciaux de Eiji Tsuburaya. Leurs talents réunis font aimer le Monstre naturalisé comme il l'avait rarement été depuis la version de J. Whale. D'une façon différente cependant : Karloff était désarticulé, pitoyable, sans défense. La créature de Tsuburaya est un superbe colosse blessé par l'injustice et la science destructrice de l'homme, puis par son redoutable adversaire. Pitié chez Whale. Compassion chez Honda. Sous-homme en Occident, surhomme en Orient.

« Film tragique en 31, film naïf et humoristique en 65. Deux conceptions différentes, deux voies opposées, deux réussites. »

Roland LETHEM,
(texte inédit).

MUNSTER, GO HOME ! (1965)

A la suite du très considérable succès, à la télévision américaine, du feuilleton *The munsters* (cf. plus loin le chapitre TV), Universal demanda à Earl Bellamy de tourner en couleurs, pour le grand écran, une bande avec les mêmes personnages et les mêmes acteurs que cette série comique.

Et ce fut l'extraordinaire *Munster, go home !*, un de ces films comme on n'en voit guère plus d'une vingtaine par an et qu'on ne doit donc pas hésiter à classer parmi les plus grands de l'histoire du cinéma (si, je suis sérieux). Il devait être, à une certaine époque, distribué en France sous le titre *La famille Frankenstein*, mais ne le fut malheureusement pas. C'est dans une salle de quartier bruxelloise que je l'ai vu, sous le titre *Frankenstein et les faux monnayeurs*, en double programme avec un western minable avec Victor Mature.

La famille Munster est composée d'Herman (Fred Gwynne), désinvolte Monstre de Frankenstein karloffien marié à la femme-vampire Lily (Yvonne de Carlo), de leur fils Eddie (Butch Patrick) (?), gamin au lycanthrope physique adoré de son grand-

père, le vampire Grandpa (Al Lewis), et de sa grande cousine Marilyn (Beverly Owen), la honte de la famille puisque jolie et bêtement humaine. Un jour, Herman apprend qu'il hérite, de son oncle Cavanaugh, d'un castel anglais et d'un titre de Lord.

Grandpa, qui a la chimie pour dada, prépare son laboratoire portatif, on dit au revoir au dragon familial, on ferme à clef la lugubre et paisible maison familiale, et on part, dans la délirante guimbarde d'Herman, vers le port voisin.

Dans le bateau qui emmène la famille vers Munster Hall, en Angleterre, Grandpa veut expérimenter une pilule (de son invention) contre le mal de mer, se trompe de tube et, tel le Docteur Jekyll, se transforme. Il se transforme si bien qu'il jouera les lycanthropes excessifs et deviendra un loup superbe, qui sèmera la panique à bord. (« Un jour, raconte un matelot, j'ai entendu un loup hurler comme ça : il s'est transformé en Lon Chaney Junior ! »)

Enfin arrivés à Munster Hall, les héritiers sont curieusement accueillis par leurs parents, Tante Effie (Hermione Gingold) et ses deux affreux jojos attardés d'enfants, et par leur ronchonneur et hypocrite vieux larchin (John Carradine). Visiblement, les Américains ne sont pas les bienvenus au château et, le soir même de leur arrivée, on cherche à les effrayer en faisant apparaître de faux spectres terrifiants. Mais les Munsters sont ravis, applaudissent comme au cirque et en redemandent !

Et, tandis que Marilyn vit avec un hobereau voisin l'histoire de Roméo et Juliette, Herman et Grandpa découvrent bientôt que leurs parents britanniques sont des faux monnayeurs.

Tout se termina par une démentielle course de voitures, Herman pilotant un fabuleux cercueil doré monté sur roues et baptisé Dragular, par la défaite des méchants et par le retour aux States des Munsters ravis de leur équipée.

Sur un tel scénario, fourmillant de private-jokes (la présence de John Carradine, plus merveilleux que jamais, en est déjà un), avec cent gags délirants par minute, souvent macabres et quelquefois à la limite d'une certaine scatologie bonne enfant, Earl Bellamy a réussi un film haut en couleurs, rapide, extrêmement drôle et interprété avec un extraordinaire brio.

Fred Gwynne est un Monstre de Frankenstein caricaturalement colossal, un peu niais mais plein d'humour, râleur mais sans méchanceté, vantard mais sympathiquement maladroit, poltron mais rempli d'une inconscience valant tous les courages du monde. Yvonne de Carlo est une bien belle vampire dont on aimerait sentir la caressante morsure, et Al Lewis est un truculent et gentiment cynique disciple de Dracula, Notons le maquillage génia-

lement caricatural de ...Bud Westmore (himself !), les décors splendides et les images formellement belles de Benjamin Kline, ainsi que l'allègre musique de Jack Marshall.

Fiche technique :

Munster, go home (1966), film américain en couleurs d'Earl Bellamy ; Sc. de George Tibbles, Joe Connelly et Bob Mosher ; Ph. de Benjamin Kline ; Maqu. de Bud Westmore ; Mus. de Jack Marshall ; Avec Fred Gwynne, Yvonne de Carlo, Al Lewis, Butch Patrick, Beverlay Owen, John Carradine, Hermione Gingold, Debbie Watson, Terry Thomas, etc...

Universal International.

Notes :

— Interprète du petit Eddie à la télévision, Butch Patrick est également crédité comme tel au générique de **Munster, go home !**, mais il semblerait qu'en réalité il ait, pour le film, cédé sa place à un autre enfant-acteur.

— « C'est la femme la plus déchainée de l'ouest américain. Elle règne en maître sur tous les cœurs, et les hommes se battent pour elle »... Elle, c'est Yvonne de Carlo vue par la publicité française pour la sortie, vers 1948, de **La femme qui conquiert l'Ouest**. Et la publicité avait raison. Née en 1922, de son véritable nom Peggy Yvonne Middleton, elle a débuté dans la danse au Canada, son pays natal. Bien avant d'être révélée dans la surprenante splendeur de son mûrissement par Earl Bellamy, Yvonne fut la vedette éblouissante et pleinement désirable de films auxquels sa beauté apporta beaucoup : **Salome, where she danced (Les amours de Salomé)** de Charles Lamont en 1945 (« Mon film-fantôme préféré », dixit Robert Benayoun dans « Positif » n° 50-51-52); **Frontier gal (La taverne du cheval rouge)** du même toujours en 1945 ; **Casbah** (avec Peter Lorre) de John Berry en 1948, **The law of the lawless (Condamné à être pen-**

du) de William F. Claxton en 1963, et de nombreux autres de ces films qu'on dit « mineurs ».

— Al Lewis, qui se nomme lui-même « an over the-hill Dracula », est non seulement l'auteur de manuels scolaires sur oiseaux et reptiles, mais également le producteur-réalisateur du film **Dominic** (1964).

— John Carradine, qui fut un 'noubliable Dracula sous la férule de Kenton, est l'interprète d'un nombre considérable de films souvent fantastiques. Citons (outre **The bride of Fr., House of Fr., House of Dracula, Billy the kid meet Dracula** et **Munster, go home !**), après une carrière shakespearienne au théâtre (Carradine étant né à New-York le 5 février 1906) : **Mr. moto's lost warning** (Norman Foster, 1939), **Hound of the Baskerville** (Le chien des Baskerville, Sidney Landfield, 1939), **Grapes of wrath (Les raisins de la colère, John Ford, 1940), Revenge of the zombies** (Yarborough, 1943), **Bluebeard** (E. G. Ulmer, 1944), **Invisible man's revenge** (Ford Beebe, 1944), **Mummy's ghost (Le fantôme de la momie, R. Le Borg, 1944), Voodoo man** (Beaudine, 1944), **The black sleep (Les monstres se révoltent, R. LeBorg, 1956), Curse of the storse hand** (film mexicain « retravaillé » par Jerry Warren, 1959), **Tarzan the magnifiant (Tarzan le magnifique, Robert Day, 1960), Invasion of the animal people** (Virgil Vogel et J. Warren, 1963), **The patsy (Jerry souffre-douleur, de Jerry Lewis, 1964), Night of the beast** (Harold Daniels, 1965), **Autopsia de un fantasma** (Ismael Rodriguez, Mexique 1967), **Hillbillys in a haunted house** (Yarborough, 1967), et des dizaines d'autres titres.

— Plus illustre représentant d'ue famille de talentueux maquilleurs (Wally Westmore signa les maquillages de **The most dangerous game** de Schoedsack et Pichel, et maquilla plusieurs fois Bogart, notamment pour **Les passagers de la nuit** de Delmer Daves), Bud Westmore s'est illustré à maintes reprises. Outre **A. et C. meet Fr.** (où il était assisté de Jack Kevan), on lui doit les ma-

quillages de **Cult of the cobra** (Francis D. Lyon, 1935), **Tarantula** (Jack Arnold, 1955), **Curse of the undead (Dans les griffes du vampire)**, Ed. Dein, 1959), **The night walker (Celui qui n'existait pas)**, W. Castle, 1964, en collaboration avec Dick Blair et Carl Silvera) et, bien sûr, **Munster go home !**, etc...

— Le réalisateur Earl Bellamy, né en 1917, travaille surtout pour la télévision. Au cinéma, on lui doit : **Fluffy** (1965), **Indicent of phantom hill** (1966), **Gunpoint** (1966), etc...

Critique :

« Les ingrédients du film burlesque et familial sont combinés avec ceux du film d'épouvante (...). Tous les clichés de la bleurette s'y retrouvent dans un tempo satisfaisant. Gags sans originalité mais qui font rire (...). Peut être vu par tous, sauf les enfants impressionnables »

J. S.,
« Amis du Film » n° 131,
avril 1967.

QUELQUES FILMS UN PEU SPECIAUX...

HOUSE OF BARE MOUNTAIN (1962)

Les cinéphiles érotomanes chérissent particulièrement un genre qui a ses chefs-d'œuvre : les « nudies ». Tournés aux U.S.A., ces films sont des productions à petit budget dans lesquelles les filles sont nues à longueur de bobines. Cela va des insupportables films nudistes aux histoires de science-fiction traitées souvent avec un humour du meilleur aloi.

Peu de nudies parviennent en France, mais on se souvient avec délices d'**Aqua sex** (de John Lamb) et de ses sublimes sirènes, et de **Sin-Derella and the golden bra** (de Loel Minardi) et de sa Cendrillon perdant non une pantoufle de vair mais un soutien-gorge d'or (ces deux films ont été présentés au Festival du Cinéma Eroti-

que de Bordeaux, l'un en 1967, le second en 1968). A un degré moindre on se souvient également avec un certain plaisir de **Dr Sex** (de Theo Mikacecci), voire de **Girls a poppin** (de Kwoott Good).

On n'a toutefois jamais vu en France **House on bare mountain**, de R. Lee Frost, distribué en Belgique sous le titre de **La colline des désirs**. « See Frankenstein twist with Miss Hollywood », disait la publicité. Car le Monstre de Frankenstein (relativement karloffien) est, avec Dracula et le loup-garou, un des personnages de ce bizarre film, tourné en couleurs en 1962.

Granny Good (Bob Cresse) est directrice d'une école de jeunes filles, cette activité lui servant de « couverture » masquant le trafic d'alcool qu'elle effectue avec Krakaw (Hugh Cannon), un loup-garou de ses serviteurs.

Granny profite de la fête de l'école pour livrer un important chargement, mais une élève, Prudence (Laura Eden), est une auxiliaire de la police qu'elle prévient. Cependant, la fête bat son plein. Une fille se met nue et twiste avec le Monstre de Frankenstein (Warren Ames), arrivé là avec Dracula (Jeffrey Smithers). Les autres invité(e)s suivent cet exemple, jusqu'à ce que les policiers viennent malencontreusement gâcher l'orgie.

Mais Granny arrangera la situation : flics, Monstre de Frankenstein et vampire se retrouveront prestement enchaînés pour aider Krakaw le lycanthrope à manutentionner les caisses d'alcool pour le compte de la vieille dame.

KISS ME QUICK (1963)

Nous ne signalerons que trop brièvement un autre nudie inédit en France, tourné en 1963 et en couleurs par le grand Russ Meyer : **Kiss me quick**. Les cinémanes de l'étrange ont rêvé souvent devant une image de ce film : un Monstre de Frankenstein (aussi relativement karloffien que celui de R. L. Frost) enlevant une fille dans ses bras. La scène serait classique... si la fille, fort belle au demeurant, n'était pas entièrement nue.

Appelé Franky Stein, le Monstre est, près de Dracula et de quelques autres de nos vieux amis, le fruit d'une des multiples expériences ratées d'un savant qui cherche à fabriquer... de synthétiques jolies filles. Après pas mal de déboires, il y parviendra... mais il deviendra fou.

SEXY SUPER INTERDIT (1964)

Les films de music-hall « made in Italy » parodient volontiers les films d'épouvante dans certaines séquences de strip-tease plus ou moins bien venues. Et, dans plusieurs de ces bandes, on peut apercevoir un monstre visiblement inspiré de celui de Frankenstein ou de quelqu'un de ses cousins batifoler parmi des dames se déshabillant avec ou sans grâce.

Jamais peut-être la référence ne fut aussi évidente que dans le très médiocre **Sexy super interdit** de M. Martinelli, distribué sous ce titre en France et qui outre un vampire style Chris Lee offre aussi un strip-tease sur Vénus.

L'assistante d'un savant ressemblant à Peter Cushing et spécialisé dans la fabrication des monstres reste seule près d'une table d'opération sur laquelle est attaché un (relativement) karloffien (bien sûr) Monstre de Frankenstein. La fille décide de vampiriser le Monstre et, pour ce, elle entreprend de se dévêtir avec art, aux sons d'un blues qui parvient jusque-là par un heureux hasard. Le film étant en couleurs, on peut admirer le rosé délicat de sa peau, sur lequel tranche trop longtemps le sombre des sous-vêtements.

Quoi qu'il en soit, le Monstre sera conquis puisqu'il brisera ses liens pour enlever la belle imprudente !

ANGELIC FRANKENSTEIN (1964)

Il existe aux U.S.A. une bien curieuse revue, tout à fait ridicule et assez marrante, « Physique Pictorial ». Sous prétexte de culturisme, y sont présentées des photos d'éphèbes en cache-sexes dans des scènes généralement sadomasochistes. Certains des modèles de la revue (qu'édite l' Athletic Model Guild) font parfois carrière au cinéma, tel Gary Conway qu'on a vu dans **I was a teenage Frankenstein** et **How to make a Monster**, et qui fut l'interprète à la télévision de **L'homme à la Rolls**. Après cette précision, on comprendra mieux, sans doute, l'admiration de certains critiques pour cet acteur.

Mais « Physique Pictorial » édite aussi ses propres films, tournés en une journée avec les modèles de la maison. Il s'agit de très courts métrages parfaitement grotesques (je sais de quoi je parle : j'ai pu en voir certains) et délibérément pédérastiques. En 8 mm ou 16 mm, des copies de ces films sont vendues directement aux amateurs, pour leurs cinémathèques privées. L'importation en est théoriquement interdite en France.

En 1964, un **Angelic Frankenstein** aurait été ainsi tourné, sur lequel je n'ai pas de renseignements mais qui contera en cinq minutes la création et la « mise en vie » d'un équivoque Monstre de Frankenstein dont la publicité affirmerait qu'il n'a que quatorze printemps.

Les acteurs (sic) de ce genre de films (re-sic) sont souvent anonymes, et réalisateur et techniciens le sont toujours. Mais, d'après certains cancanes, Bob Mizer serait le réalisateur de toute la série.

FRANKENSTEIN CHERIE (1967)

Heureusement, les hétérosexuels ont aussi quelque pâture à se mettre sous la dent dans ce genre de productions.

En France, les « 8 mm » les plus curieux se limitent trop généralement aux imitations de films « lestes » de la Belle Epoque, mais certaines firmes vendent des importations britanniques qui empruntent au cinéfantastique une partie de son folklore. Les actrices d'un certain nombre de ces films ne sont pas des inconnues pour les érotomates : Lorraine Burnett, Vicky Kennedy et quelques autres ; Tina Madison est la vedette de **It just ghost to show** (en France : **La maison hantée**) et la belle Anna Verdi donne en couleurs dans **Farmer's daughter** (en France : **La jolie fermière**) une intéressante leçon d'équitation.

Il faut toutefois chercher plus loin l'insolite et traquer les « glamour films » directement en Angleterre. Pour

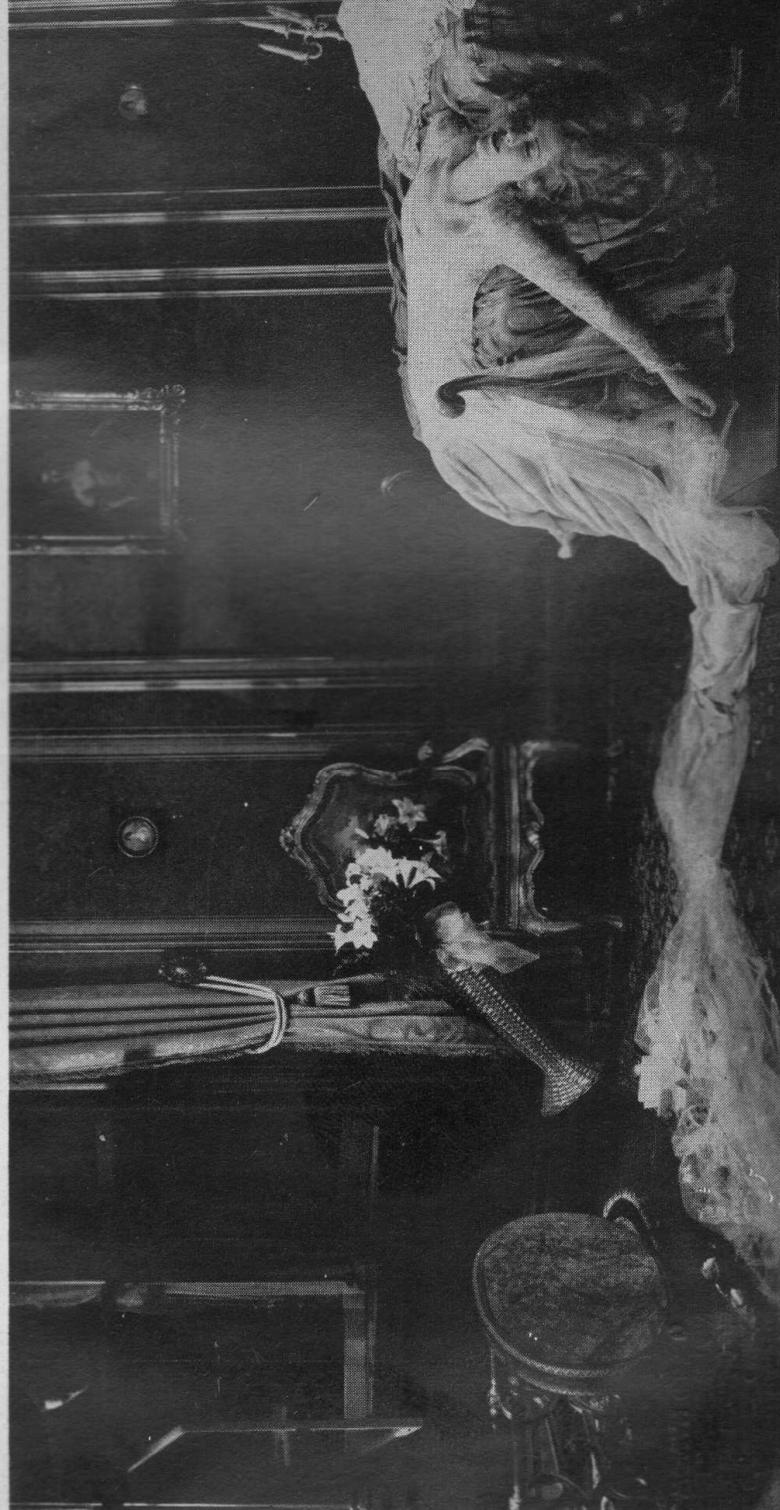
quelques livres-sterling, une firme offre une bande d'une dizaine de minutes, à certificat « X » comme les films d'horreur, dont l'unique personnage, entièrement nu de la première à la dernière image, est la chère Jayne Mansfield « uncensored ». Et la blonde actrice de **Peeping tom** et **Naked as nature intended**, Pamela Green, apparaît dans **Excitement** dont une très furtive image fait douter de l'authenticité de sa blondeur aimable. Il s'agit d'un des films produits par la revue « Kamera » et Robert Alexander et photographiés par Harrison Marks, mari de Pamela et réalisateur de **Naked as nature intended**. Le catalogue de « Kamera Cine Films » propose des interprètes comme Lorraine Burnett (bis), June Palmer, Vivienne Warren, Sue Owen, Briget Leonard, et paraît s'attacher quelquefois au fantastique. Voire, d'ailleurs, à la science-fiction, puisque Vivienne Warren, Ann Walker et Terry Peters, dans **Visit from Venus**, sont d'agréables extra-terrestres vêtues seulement d'un cache-sexe et d'antennes.

Wendy Luton, merveilleuse vedette de **Nude in the sun**, est une sœur cadette de Carmilla dans **Vampire**, le chef-d'œuvre de la série. Harrison Marks est adroit, et sa photo (en collaboration avec Tony Roberts) est des plus réussies ; le décor est correct, le montage étonnamment efficace, les trucages sont acceptables dans cette histoire de vampires, où Dracula III (Harrison Marks) attend que Wendy soit nue pour la saigner.

Autre spécialiste, Peter Fleming n'œuvre point, lui, en Angleterre mais à Copenhague. Certains de ses films font largement appel à l'insolite, au sado-masochisme, au fétichisme, au lesbianisme agrémentés d'onirisme : **Bandage strip**, **Leather and whips**, **The shave** et, surtout, **Crazy strip**, un effarant kaléidoscope érotique.

Chose étonnante, c'est pourtant en France, apparemment, qu'a été tourné le savoureux **Frankenstein chérie** film non sonorisé (mais ceux produits par « Kamera » ne

LE CHER MONSTRE ET LE BEAU SEXE

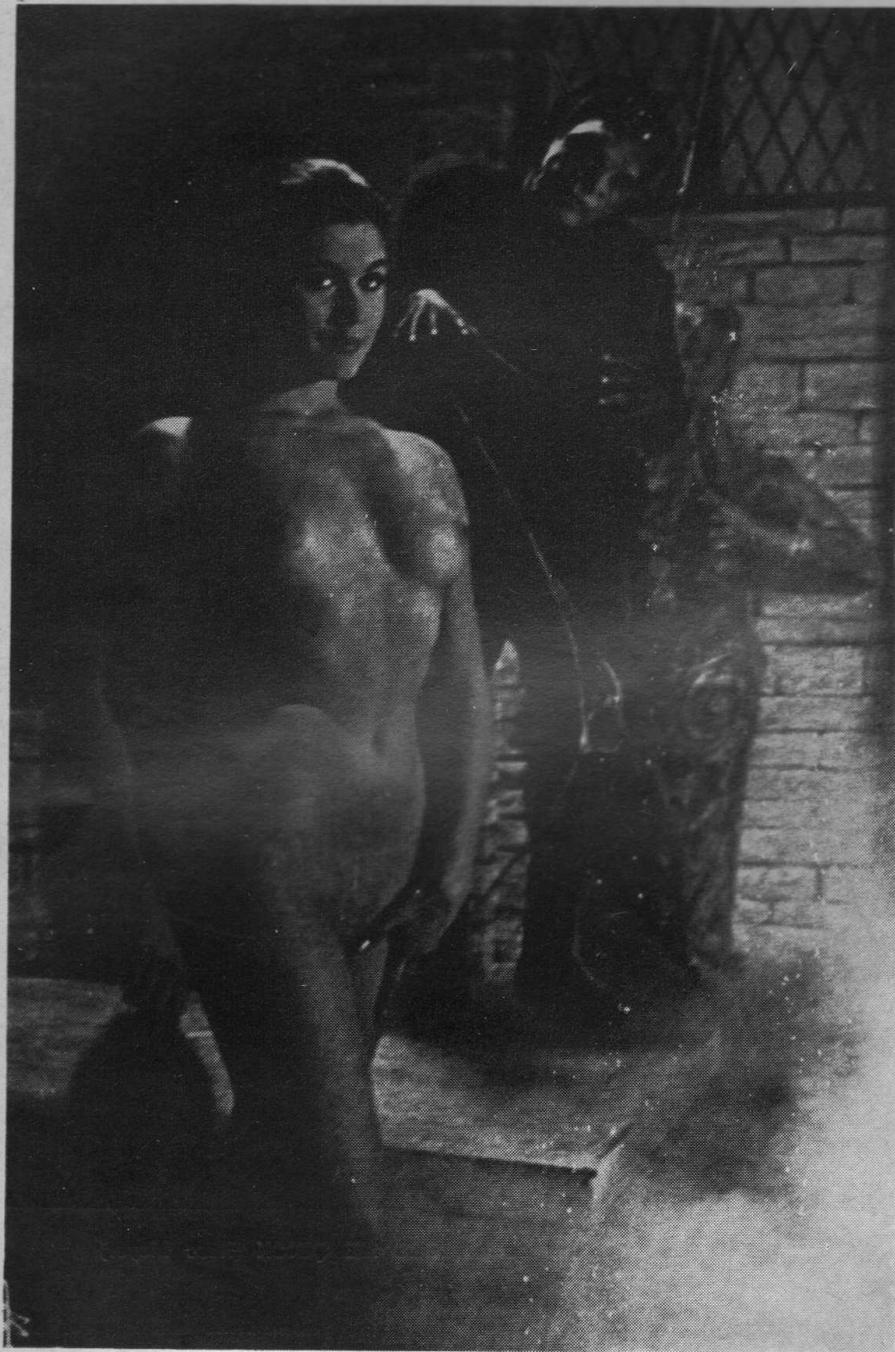


FRANKENSTEIN (Whale)

Peter Cushing et
Susan Denberg
dans la séquence coupée
(... ou non tournée) de
FRANKENSTEIN
CREATED WOMAN (Fisher)



Photo de tournage de KISS ME QUICK (Russ Meyer)



Wendy Luton et le Monstre, vus par Harrison Marks

le sont pas davantage, soit dit en passant, que ceux produits par l'Athletic Model Guild) en 8 mm, de deux minutes et demie, totalement clandestin et qu'on ne peut voir qu'en projections... très privées.

Enchaîné, le Monstre de Frankenstein (on le reconnaît à son visage : il porte un masque de caoutchouc à l'image de Karloff dans *The bride of Frankenstein* !) se défait de ses liens et arrache ses vêtements : le cher Monstre est une fille assez agréablement faite, qui se mettra nue comme la main avant de se livrer sur elle-même à d'intimes caresses. Le tout en couleurs.

Ce curieux film semi-porno est fait de très brefs plans : presque du Taylor Mead façon **European diary** !...

Fiches techniques :

House on bare mountain (1962), film américain en couleurs de R. Lee Frost ; Sc. de Denver Scott ; Ph. de Greg Sandor ; Avec Warren Ames, Jeffrey Smithers, Hugh Cannon, Bob Cresse, Laura Eden, Angela Webster, Ann Meyer, Laine Carlin, Letitia Cooper, Connie Hudson, Ingrid Lind, Virginia Mark, Betty Peters, etc...

Olympic International Films.

Kiss me quick (1963), film américain en couleurs de Russ Meyer (...mais le générique parlé attribue le film au producteur, Simon Tuffert !) ; Op. Lester Kovac ; Cost. de Sex 5th Avenue (!!!) ; Avec Sexton Friendly, Claudia Banks, etc...

Fantasy Films - Distrib. Cavalcade Films.

Sexy super interdit (1964), film italien en couleurs de M. Martinelli ; Avec divers artistes de music-hall, strip-teaseuses, etc....

(Sexy Proibitissimo) - Distrib. en France : Les Films Marbeuf (et Comidis).

Angelic Frankenstein (1964), film américain anonyme ; Acteurs également anonymes.

Athlétic Model Guild.

Frankenstein chérie (1967), film français en couleurs anonyme ; Actrice anonyme.

Notes :

— Pour ne point choquer les maniaques de la petite histoire, signalons en marge de ces quelques « films un peu spéciaux » l'agréable nudie **Mondo sexo**, inédit en France et distribué en Belgique sous son titre original. Les vedettes de cette bande réalisée en 1966 sont affublées d'aimables sobriquets : Frenchy La Rue, Knockers O'Hare, Sylvia Bardette, etc... Rien dans le film ne saurait rappeler au plus farouche fureteur une quelconque attache réelle avec Mary Shelley, si ce n'est le pseudonyme choisi par le producteur : Fanny Frankenstein. Pas moins ! Le reste du générique complète un fantaisiste ensemble, le scénariste s'appelant Charles Martinstein et le réalisateur répondant au nom de Dale Berrystein. Sans doute le premier n'est-il autre que Charles Martinez, producteur du sado-masochiste **Hot thrills and warm chills** (en Belgique : **Filles à haute tension**), réalisé pour la même firme que **Mondo sexo** (la Trans-Continental Artists Pictures) par Dale Berry qui n'est vraisemblablement autre que le Berrystein précité, Or, le troisième larron de **Hot thrills**, dont la vedette est la fort capiteuse Norma Maitland, a signé le scénario Herman Eldelweis. Le mystère concernant Fanny Frankenstein demeure donc entier. Mais où va se nicher parfois la popularité de Frankenstein ?...

— Enfin, presque trop tard pour pouvoir être mentionné ici, vient de sortir sur les écrans spécialisés bruxellois un abominable nudie (inédit en France) de l'imperturbablement odieux Barry Mahon, **Fanny Hill meets doctor Erotico** (en Belgique : **Docteur Erotico**). On y voit un vieux savant créer un monstre qui emprunte à Karloff ses plus belles cicatrices et sa veste en peau du film de R. V. Lee. Las ! cette créature ridicule ne tue personne et ne viole pas la (lesbienne) Fanny Hill du titre. C'est atrocement interprété par des laiderons aussi prudemment anonymes que leurs comparses masculins et hideusement

photographié en couleurs par Joe Mangine. La réalisation est aussi plate qu'à l'accoutumée chez Monsieur Mahon, et quelques furtives nudités intégrales ne rendent guère aphrodisiaque une sauce des plus fades.

...ET QUATRE FILMS IMAGINAIRES

Dans son n° 7 (février 1967), la revue belge « Atlanta » a publié sous le titre **Notes pour de futurs Frankenstein au cinéma** une pochage de Claude Helgor et Claude Razat. Il s'agissait des fantaisistes synopsis de quatre films imaginaires, que nous reproduisons avec la permission des auteurs.

FRANKENSTEIN MEETS THE BLACK WOMAN

A l'issue de la 3^e guerre mondiale, une série d'explosions atomiques éteint sur terre toute vie humaine. Mais elles ont mis à jour le corps du Monstre de Frankenstein qui, puisant dans l'atmosphère une énergie nouvelle, ressuscite.

Il parcourra longuement le monde, où tout n'est plus que ruines et pourritures, et ne trouvera âme qui vive qu'au cœur de la jungle tropicale, en la personne d'une prêtresse pygmée.

Le Monstre devra vaincre son racisme latent pour s'accoupler avec elle et perpétuer la race humaine.

(Musique militaire pour la première partie du film, cantiques pour la seconde.)

I WAS A LITTLE FRANKENSTEIN

Un petit garçon américain collectionne les modèles réduits. Il reçoit un jour le « Frankenstein's Monster ». Il le monte (musique des **Amitiés particulières**) et l'anime.

Le lendemain, on retrouve étranglés tous les membres de la famille, qu'on enterre dans de petites boîtes. Et le directeur du cirque est obligé de passer une annonce pour trouver d'autres lilliputiens.

HORROR OF FRANKENSTEIN

La petite Maria joue au bord de l'étang. Elle cueille des fleurs. Un étrange Monsieur vêtu de noir s'approche d'elle. Elle a un petit sursaut, mais se rassure vite : le Monsieur n'a pas l'air méchant. Ils s'agenouillent tous deux au bord de l'étang en cueillant des fleurs, qu'ils jettent sur l'eau. Soudain la petite fille demande :

— Vous n'avez pas vu le film, au moins ?

— Quel film ?

— **Frankenstein.**

— Oh non, j'ai horreur de ça !

Tout à fait rassurée, la petite fille se laisse alors violer par l'homme en noir.

HOUSE OF ALL MONSTERS

Le Monstre de Frankenstein n'a pas péri dans l'incendie du premier film de James Whale ; seul, Robert Hirsh, grimé à son image, a été carbonisé.

Quelques années plus tard, un criminel fait régner la terreur sur le monde : Fantômas. Le baron Frankenstein découvre que son Monstre n'est autre que celui qu'on nomme aux veillées, en balaçant la voix, « le poète du crime ». Il décide alors de détruire sa créature.

Hélas ! lorsqu'il aura démasqué le Monstre, celui-ci le mordra cruellement alors que luira la pleine lune, et le baron deviendra lycanthrope sous le nom de Larry Talbot.

Quant au Monstre, il sera vampirisé par Dracula, jaloux de la gloire de Fantômas.

LE MONSTRE DE FRANKENSTEIN FIGURANT DE CINEMA

Plusieurs films récents, pas toujours parodiques, nous ont permis d'apercevoir le cher Monstre ...devenu simple figurant.

Ainsi, dans **Way... way out !** (en France : **Tiens bon la rampe, Jerry**), de Gordon Douglas, réalisé aux U.S.A. en 1966, Jerry Lewis en ballade sur la Lune allume la télévision murale, y dédaigne un western mais y contemple longuement les aventures du Monstre de l'« âge d'or » Universal.

Dans **James Bond 007, Casino Royale** (de John Huston, Kenneth Hughes, Val Guest, Robert Parrish et Joseph McGrath, Grande-Bretagne, 1967), James Bond-David Niven, dans la débandade provoquée par l'incendie du repaire ennemi, demande son chemin à un karloffien Monstre de Frankenstein de passage.

Plus curieuse encore est l'intrusion de Karloff en Monstre de Frankenstein dans **Pour messieurs seuls**, petit

navet pseudo-porno de Ralph Habib (Allemagne, 1967) : le hall d'un bordel est décoré de cendriers géants à son effigie. (Titre original : **Pension Clausewitz**).

On peut aussi reconnaître notre Monstre dans le musée de cire de **Ghost in the invisible bikini**, de Don Weis (U.S.A., 1966, inédit en France) .

Il convient de s'étendre davantage sur le film « underground » français **Memento**, court-métrage de Philippe Bordier projeté à Toulouse le 4 mai 1968. Tout d'abord parce que ce film de montage est un des meilleurs produits français du méconnu cinéma souterrain né à New-York chez Jonas Mekas, école de liberté, cinoche anti-académique, seule issue peut-être pour les jeunes réalisateurs peu enclins à baisser la culotte devant les financiers. Ensuite parce que Philippe Bordier, ami de longue date, dessinateur, critique, réalisateur de télévision, a signé là sa première œuvre réellement personnelle et qu'il s'avère, avec elle, être un des créateurs les plus importants du nouveau cinéma en notre douce France. Et, surtout, parce que **Memento** donne au Monstre de Frankenstein l'importance qu'il mérite. Dans cette acerbe parodie d'entr'acte de cinéma (tout y est : musique de début, actualités, publicité, musique de fin), le réalisateur a crié sa haine contre « un certain nombre d'insanités sociales officiellement reconnues et encouragées », comme disait Artaud. Pour cela, il a opposé aux trognes du Général Westmoreland, des G.I., d'André Maurois, à la musique de Rouget de Lisle ceux qui lui ont paru à juste titre faire barrage au fascisme conscient ou non. Parmi ceux-là, parmi Julian Beck, les Pieds Nickelés, Georges Le Gloupier, le Che, Albert Ayler et les enfants nord-viêtnamiens, figure le Monstre de Frankenstein, sous la forme d'une statuette Aurora de Karloff filmée sous divers angles. Frankenstein chantre de la liberté : l'affaire est d'importance.

Sans même y faire la moindre figuration, le Monstre

de Frankenstein est présent dans certains films ...Un exemple ? Il suffira de citer **Girl on the run**, de Richard L. Bare (U.S.A., 1959), où un personnage dit à un autre : « — You look like a Frankenstein picture ? ». Ce que la Warner Bros traduit sans sourciller, dans son sous-titre, par : « — Tu as l'air triste ».

Citons aussi une curiosité, **Charlie Chan at the opera (Charlie Chan à l'opéra)**, de H. Bruce Humberstone (U.S.A., 1936). Dans cet insolite film policier construit de main de maître, Boris Karloff incarne Gravelle, chanteur devenu fou dont le rôle préféré se doit d'être celui de Méphisto. Et lorsque Karloff-Gravelle ayant pénétré dans le théâtre chacun se sentira menacé, un régisseur dira fort sérieusement : « — La représentation aura lieu, même si Frankenstein devait arriver ! ». Private-joke ?

Très récemment, le plaisant film « sexy » du Français Claude Mulot **Sexyrella (ex-Bien faire et les séduire)** réservait une surprise aux spectateurs : une séquence entière du film se déroule dans le hall d'un studio-photo parisien spécialisé dans le fantastique, agréable prétexte à montrer des filles nues devant des affiches dont l'une (celle qu'Universal a choisie pour la réédition de **The bride of Frankenstein**) révèle les traits de Boris Karloff et d'Elsa Lanchester.

On cite le nom de Frankenstein dans les dialogues de **The strange affair** de David Green (**Echec à la drogue**, G.B., 1968), et de **The legend of Lylah Clare** de Robert Aldrich (**Le démon des femmes**, U.S.A., 1968).

FRANKENSTEIN EN DESSINS ANIMES

Dans **Mickey's gala premier** (U.S.A., 1933), Walt Disney devait présenter la célèbre souris aux gloires d'Hollywood. Parmi celles-ci, figuraient Dracula (caricature de Bela Lugosi), Mr. Hyde (caricature de Fredric March, qu'on a souvent cru être celle de Lon Chaney Jr. en Larry Talbot, alors que Chaney ne créa le rôle qu'en 1941 !) et évidemment le Monstre de Frankenstein (caricature de Karloff).

La 20th Century Fox produisit aux U.S.A. en 1942 un dessin animé de Mannie Davies intitulé **Frankenstein's cat**. John Foster écrivit le scénario de ce cartoon en couleurs que Mannie Davis signa pour la série des Terry-Toons.

En 1952, fut tourné un **Frank N. Stein**. Il ne s'agissait pas à vrai dire, cette fois, d'un dessin animé mais d'un film d'animation de marionnettes.

En 1959, le myope Mr. Magoo, au cours d'un voyage en Europe, affronta le Dr. Frankenstein et son Monstre, de conception karloffienne bien sûr, dans **Magoo meets Frankenstein**, cartoon made in Hollywood.

Dans **Fist fight**, un de ses cours-métrages d'« animation abstraite » (1964), le réalisateur underground américain Robert Breer, de la Filmaker Jonas Mekas, a inclus plusieurs photos de Karloff dans **The bride of Frankenstein**. Ce film a été présenté à Paris au Studio Gît-le-Cœur, en novembre 1967, par Alain J. Le Bris.

Le Monstre apparaît dans **Yellow Submarine** de G. Dunning (1968).

Enfin, Universal programme parfois en France, en première partie du **Frankenstein** de Whale, un de ces éblouissants cartoons dont les américains ont le secret, dans

lequel l'irrésistible Woody Woodpecker est aux prises avec un robot dont la création et le comportement sont calqués sur ceux du Monstre de Frankenstein.

FRANKENSTEIN A LA TELEVISION

Etait-il concevable que la télévision, régnant aux U.S.A. sur un public immense, ignorât le personnage de Mary Shelley ? Certainement pas. Je ne veux pas parler ici des reprises des films de la série, qui passent pour la plupart régulièrement chaque année sur le petit écran, mais de films ou d'émissions directement réalisés pour la télévision, de façon générale en 16 mm.

Nous citons par exemple Lon Chaney Jr. dans une réédition de son rôle de **Ghost of Frankenstein**, pour une émission de la série **Tales of tomorrow**, en 1952. D'après les quelques photos qui nous en sont parvenues, le maquillage créé par Vincent J. R. Kehoe pour ce nouveau Monstre est aussi parfaitement ridicule que les binettes de **La Fille de Frankenstein** ou du Monstre de **I was a teenage Frankenstein**. Précisons que l'émission était une nouvelle adaptation originale du roman de Mary Shelley.

En 1957, Primo Carnéra fut à son tour le Monstre aux yeux fixes dans une autre adaptation du roman. Le titre de l'émission ? **Frankenstein**, simplement.

Karloff lui-même n'apparut pas seulement dans la série cinématographique : il fut une dernière fois le Monstre de Frankenstein dans **Lizard's leg and owlet's wing**, un épisode de la série **Route 66** écrit par Stirling Silliphant, qui fut diffusé le 26 octobre 1962. Près de Karloff, Lon Chaney Jr. était successivement le loup-garou, la momie et Quasimodo, tandis que Peter Lorre, Martita Hunt et Conrad Nagel participaient également à l'émission. Les téléspectateurs ravis virent un programme d'une heure

pour lequel Karloff avait accepté de se soumettre une fois de plus aux maquilleurs, ressuscitant le Monstre qui l'avait rendu célèbre et dont il endura comme jadis, mais à soixante-seize ans cette fois, le faux-crâne, les électrodes et le lourd costume. L'émission eut un énorme succès, dû plutôt à l'immense popularité de ses acteurs qu'à ses qualités propres. Le peu talentueux Ben Lane avait sans conviction recréé (bien mal !) pour Karloff le maquillage « inventé » autrefois par Jack Pierce.

En 1964, débutait la série **The munsters**, au succès sans cesse croissant, contant les comiques aventures d'une étrange famille dirigée par Herman, fils adoptif du Dr. Frankenstein et désormais marié à une femme-vampire... Les personnages de ce feuilleton ont été repris dans **Munster, go home !** d'Earl Bellamy.

Produite il y a quelques années par la firme (britannique) Hammer Films, la série **Tales of Frankenstein** ne devait pas compter moins de 39 épisodes destinés à la télévision américaine. A notre connaissance, seul le premier fut tourné et diffusé : **The face in the tombstone mirror**. Le talentueux Anton Diffing était le docteur, tandis que Don Megowan personnifiait le Monstre sous un maquillage relativement inspiré de celui créé par Jack Pierce.

En 1966, Danny Kaye fut Dankaye-Stein dans l'émission **Steve Gokee** (C.B.S.), Vincent Price étant le savant créateur de ce monstre parodiant celui de Frankenstein.

Frankenstein and the incredible, série assez récente, eut pour héros un Monstre poussant la chansonnette, tandis qu'un autre Monstre de Frankenstein apparut dans un épisode de la série **Lost in space**, de Tony Leader et Shimon Wincelberg (prod. : Irving Allen).

Et Averty lui-même, en France, a utilisé en 1966 quelques brefs extraits de **Son of Frankenstein** pour illustrer une chanson de Stella : **Si vous connaissez quelque chose**

de pire qu'un vampire. dites-le moi toujours, ça me fera sourire (ouf !)...

Homme de télévision en Suisse, animateur de la revue « La Tour de Feu » en France, Michel Boujut est un spécialiste de Mary Shelley : en 1964, il écrivit pour la réédition de **Frankenstein** (dans la traduction déjà parue aux Editions du Rocher, à Monaco, en 1946) des Editions Rencontre en 1964, à Lausanne, une remarquable préface à laquelle on pourra se référer avec profit. Cette préface vient d'ailleurs d'être remaniée par son auteur pour une nouvelle édition de **Frankenstein**, au Cercle du Bibliophile, à paraître. (Cette édition du roman est illustrée d'excellents dessins de Christian Broutin). Ce fut donc à juste titre que la télévision suisse romande demanda à Michel Boujut, en 1967, de préparer une émission sur Frankenstein. Hélas ! le projet fut abandonné pour des raisons financières, avant d'être repris par un producteur suisse indépendant qui en fit un moyen-métrage, **Sur les traces de Frankenstein**, réalisé par Carlo di Carlo (ex-assistant d'Antonioni auquel il a consacré un livre). Diffusé le 21 mai 1968 par la télévision suisse romande, le film a pour héroïne une jeune anglaise venue à Genève préparer une thèse sur Mary Shelley. Elle visite les lieux où Mary écrivit son **Frankenstein** et croit être suivie par un homme. Bientôt, tout se brouille dans sa tête. Elle croit voir le Monstre et quitte précipitamment ces lieux « maudits ». Le tout entrecoupé d'extraits des bandes de Fisher et de photos de Karloff.

Loin de se cantonner à la fréquentation des écrans, grands ou petits, le Monstre prométhéen a parfois jeté son dévolu sur Dame Radio. Très récemment encore, le samedi 7 décembre 1968, Europe n° 1 proposait à ses auditeurs une « Soirée d'Epouvante » animée par Françoise Hardy (!) et Jacques Dutronc (!!) : le speaker annonça que la réalisation technique de l'émission était due à Frank Einstein, pseudonyme ô combien transparent.

AUTRES FILMS

On trouvera groupés ici divers films qui, à juste titre ou pas, nous ont paru trop mineurs pour faire l'objet d'un chapitre chacun, et plus généralement des films inédits en France sur lesquels manquent tous renseignements.

Il est évident que cette liste est loin d'être limitative, et qu'une filmographie complète de Frankenstein reste à dresser. Le cher Monstre est vraisemblablement apparu dans des émissions de télévision (aux U.S.A. ou ailleurs) non énumérées plus haut, dans des dessins animés que je n'ai su recenser, dans des nudies inconnus en France, dans des films underground projetés seulement dans leurs pays (voire leurs villes) d'origine, dans des films italiens de music-hall passés inaperçus. Que savons-nous, en outre, de l'immense production japonaise, pour ne rien dire du cinéma turc ou indien (...il y a bien, après tout, un **Dracula** made in Istanbul !) ?

Rappelons que **Frankenstein's trestle** (U.S.A., 1902), n'a aucun rapport avec le personnage de Mary Shelley, tant il est vrai que Frankenstein est un nom fort répandu (le bottin révèle plusieurs familles le portant à Paris même), et signalons que **Frankenstein's experiment**, que citent parfois assez inexplicablement les monstermagazines américains, n'est qu'un film d'amateur (européen, paraît-il) interprété par Aub Marks. Même chose pour **Horrors of Frankenstein**, tourné aux U.S.A. en 8 mm par Anthony Brzezinski avec Ken Carrol et photographié par John Mate (1965), comme nous l'apprend « Castle of Frankenstein » n° 6.

Quant au projet de Willis O'Brien, faire s'affronter un Monstre de Frankenstein géant et King-Kong (qu'il avait

créé), il ne vit jamais le jour. Et l'énigmatique **Frankenstein's castle** que citait Jean-Paul Török n'existe pas. Du moins... à notre connaissance. On peut aussi contester l'existence de **Billy the kid meets Frankenstein**, que signalait Jean Bouillet dans « Ciné-Documents » n° 3.

D'un parodique (?) **Frankenstone** dont il fut question çà et là dans « Famous Monsters », je n'ai pu avoir l'existence sérieusement confirmée.

Il semble inutile, enfin, d'énumérer les innombrables films dont un personnage rappelle plus ou moins vaguement le Monstre de Frankenstein (**Chas Adams family**, par exemple) et tous ceux dont une partie du scénario paraît s'inspirer, de façon généralement inavouée, du mythe frankensteinien (citons **Carry on screaming**, **Ladron de cadaveres**, **El secreto del Doctor Orlof**, **Monstruosity** et surtout **Creations of the humanoids** de W. E. Barry avec Don Megowan, que la presse cinématographique n'a parfois pas hésité à sous-titrer **Frankenstein of future**).

EL CASTILLO DE LOS MONSTRUOS (1962)

Dans ce film mexicain inédit en France et connu aux U.S.A. sous le titre **The castle of the monsters**, le réalisateur Julian Soler, avec la complicité des scénaristes Fernando Galiana et Carlos Orellana, a réuni de façon parodique le Monstre de Frankenstein (baptisé ici **Fren-testein**), Dracula, le loup-garou, la momie, Quasimodo et la créature du Lac Noir. Kenton en pâlerait !

Le Frankenstein's monster a un visage des plus normaux, si l'on excepte une large cicatrice lui barrant le front et les deux classiques électrodes ornant son cou.

Un jeune homme, Clavillazo, et sa fiancée Evangelina, doivent passer la nuit dans un château apparemment inhabité, mais Evangelina est bientôt attaquée par la créature du Lac Noir chère à Jack Arnold. Elle est sauvée par... Dracula, qui cherche à vampiriser la bestiole (!). Surviennent les autres monstres qui, après maintes péripéties, finiront par s'entretuer.

Les acteurs sont Clavillazo « himself », Evangelina Elizondo, Carlos Orellana, Guillermo Orea, German Robles, etc..

Columbia distribue **El Castillo de los monstruos** qu'a produit Sotomayor S.A.

ORLAK, EL INFIERNO DE FRANKENSTEIN (1962)

Encore un film mexicain, répertorié par « Famous Monsters » sous le titre **The hell of Frankenstein**, et inédit en France. Le Monstre est cette fois un robot métallique radio-commandé (!), construit à l'image de l'homme et plein de criminels penchants.

J'ignore malheureusement tout de cet **Orlak, el infierno de Frankenstein** et ...hypocritement, je rappellerai ce qu'écrivait Luis Gasca dans le fanzine belge « Les Cahiers du Cinéma-Bis » (n° 2, octobre 1967), au sujet des films fantastiques mexicains :

« Il s'agit de films qui ne sortent pas des frontières de leur pays, sauf une demi-douzaine que l'on a pu voir, assez mal distribués, dans quelques grandes villes françaises ou belges. Ce n'est qu'en Espagne, et notamment dans certaines salles de Valence, Barcelone ou Madrid, qu'il est possible de voir ces œuvres méconnues de la plupart des amateurs du genre.

« On rencontre énormément de difficultés dans la recherche de la documentation, et même dans l'identification des films. Il y a, au départ, les deux listes bien connues de « Famous Monsters of Filmiland ». Il y a aussi un catalogue de films mexicains, qui s'arrête en 1955, l'année précisément où les productions du genre commencent à proliférer au Mexique. Après, pendant douze ans, le vide. Rien, il n'y a absolument rien pour retrouver la trace des films tournés au Mexique. Les firmes productrices ne répondent pas, il n'y a ni listes annuelles de production ni press-books, uniquement, à partir de 1967, un bulletin hebdomadaire consacré plus aux potins qu'aux informations tant désirées.

« Il reste, bien sûr, les films sortis en Espagne. Pour compléter ses dossiers, il faut recopier le générique dans le noir de la salle, une salle de troisième ordre, pleine de bruits. Les distributeurs n'ont pas de press-books, parfois pas une seule photo. Il ne reste que les affiches, généralement pleines de grosses coquilles. »

Luis Gasca, précisément, prépare actuellement un livre sur le cinéfantastique mexicain, dont il faut beaucoup attendre. Bonne chance, Luis !

SANTO EN EL MUSEO DE CERA (1963)

Nouveau film mexicain, réalisé par l'auteur de l'innombrable navet **Santo contro los mujeres vampiros** (en France : **Superman contre les femmes-vampires**), Alfonso Corona-Blake.

Inédit en France, **Santo en el museo de cera**, photographié par Jose Ortiz Ramos, illustre un scénario de Fernando Galiana (déjà nommé) et Julio Porter :

Propriétaire d'un musée de cire, le Docteur Karol mutile des êtres humains qu'il plonge dans des bains de cire pour en faire des statues de monstres célèbres : le Monstre de Frankenstein, le loup-garou, Quasimodo, Landru (!), etc.

Santo, « el enmascarado de plata », viendra lutter contre les monstres rendus vivants et soumis à la volonté de Karol. Il vaincra, bien sûr, à la fin du film.

Claudio Brook, Ruben Rojo, Norma Mora, Roxana Bellini, Jose Luis Jimenez, Victor Velasquez, Leon Morelo, Armando Silvestre interprètent ce film, autour de Santo « en personne » (sic).

Santo en el museo de cera est une production Filmadora Panamerica S.A.

THE FRANKENSTEIN BROTHERS (1966)

Pour le compte de Henry G. Saperstein Enterprises, un film ayant ce titre aurait été tourné en co-production américano-japonaise, avec Tab Hunter. Mais ce **Fran-**

kenstein brothers a-t-il seulement été vraiment mis en chantier ? Mystère...

FURAKENSHUTAIN NO KAIJU (1966)

Ce film japonais de la firme Toho, tourné en couleurs par Honda sur un scénario qu'il a signé avec Kaora Mabuchi, est interprété par Russ Tamblyn, Kumi Mizuno et Kenji Sahara. Il conte l'effroyable combat opposant deux géants, l'un bon et l'autre méchant. Il serait inutile de citer ce film si les géants ne ressemblaient pas comme des frères au Monstre de **Furakenshutain tai baragon**.

Cette ressemblance n'est vraisemblablement destinée qu'à justifier le titre original, qui fut toutefois changé plus tard en **Sandra tai gailah**. Connu aux U.S.A. sous deux titres (**The war of the Gargantuas** et **Battle of the giants**), l'ex-Furakenshutain no kaiju est distribué en France (**La guerre des monstres**) par Marbeuf.

THIRD DIMENSIONAL MURDER

Rien à dire, hélas ! de ce court-métrage américain, sinon qu'Ed. Payson y tenait le rôle du Monstre de Frankenstein : nous en ignorons jusqu'à la date de réalisation.

FRANKENSTEIN, EL VAMPIRO Y CIA ET CONDE FRANKENSTEIN

Retour au Mexique pour ces deux films sur lesquels nous n'avons pu avoir le moindre renseignement.

« Famous Monsters » a répertorié **Frankenstein, el vampiro y cia** sous le titre **Frankenstein, the vampire and hipbone**.

UNA DE MIEDO, ET EL TESTAMENTO DE FRANKENSTEIN

Luis Gasca, dans le n° 9 de « Midi-Minuit Fantastique », signalait l'existence de ces deux films espagnols. **Una de miedo** (1958 — ? —) est un film à sketches de Garcia Maroto contenant une parodie du Monstre de Frankenstein. **El testamento de Frankenstein** était en cours de tournage en 1964, lorsque Luis Gasca en parla. George Vallis (le Monstre) et Gérard Landry (l'héritier de Frankenstein) interprètent ce film de Jose Luis Madrid.

Note :

Plusieurs filmographies sommaires de Frankenstein ont été publiées en France. Citons celle de Jean Boulet parue dans « Cinéisme » n° 4 (avril 1950), celle de Jean-Claude Romer et J. Boulet parue dans « Cinématextes » n° 2 (avril 1962), celle parue dans le courrier des lecteurs du « Film Illustré » n° 32 (15 juillet 1962) et celle figurant dans la préface de Michel Boujut pour **Frankenstein** aux Editions Rencontre (1964, déjà citée), reprise dans la collection 10/18. Citons également celle, un peu plus détaillée, de Jean-Claude Michel dans « Satellite » n° 17 (1960). Quant à celle incluse par Hubert Juin dans son texte **Au Pays des monstres** (postface à **Frankenstein** et autres récits fantastiques, Coll. Club Géant. Ed. de la Renaissance Paris 1967), elle est mille fois plus bourrée d'erreurs que toutes celles péniblement établies par moult préfaciers de Mary Shelley, préfaciers parmi lesquels Michel Boujut, par sa pertinence et sa documentation, fait décidément figure d'exception.

LES PERSONNAGES

A travers tant de films si différents et de valeur notablement inégale, des personnages se sont esquissés, puis affirmés. Certains sont devenus inoubliables. Nous allons essayer de passer en revue les principaux.

Le Monstre est naturellement le plus important de tous. Malgré le long calvaire subi par lui à travers les kilomètres de pellicule qui contiennent le récit de ses aventures, et bien que quelquefois livré aux mains de maquilleurs dont les créations ne seraient point déplacées au Carnaval de Nice (je pense aux invraisemblables trognes en carton et pâte à modeler de **I wass a teenage Frankenstein** et autres **Frankenstein's daughter**), nous sommes bien en présence d'un personnage élevé à la dignité d'un mythe. Le Monstre, auquel l'imagination populaire n'a cessé un instant de prêter le visage de Boris Karloff, a désormais, consécration suprême, son effigie en cire dans tous les musées du cinéma des U.S.A.

Ce beau et durable Monstre a depuis longtemps éclipsé son créateur, lui a même pris son nom depuis 1935 (**The bride of Frankenstein**). Malgré ses crimes innombrables, c'est à lui que va l'intérêt des spectateurs, c'est à lui que va la sympathie des spectatrices ; il est certain que sa popularité n'est pas près de s'éteindre.

Pourtant, le Monstre de Frankenstein, selon les différentes qualités de ses interprètes, ne nous a pas toujours offert les mêmes caractéristiques. Boris Karloff mit l'accent sur le côté douloureux, atrocement humain du personnage. Son Monstre est avant tout un être pitoyable, irresponsable, seul devant la méchanceté hypocrite des hommes. On voit généralement en lui une créature grand-guignolesque : à tort, bien entendu. Loin d'effrayer, le Monstre, on l'a dit plus haut, soulève la sympathie du

public, en général. D'ailleurs, sa première victime est le bossu Fritz, personnage antipathique du **Frankenstein** de Whale, qui le martyrisait.

Lon Chaney Junior, le spectre de Frankenstein, ne dota le Monstre que d'une force brutale. Son jeu sans finesse, sans nuance et sans ambiguïté ne saurait à aucun moment nous émouvoir. Sa « mort » même nous laisse indifférents.

Bela Lugosi incarne un Monstre fort différent. Le premier, et malgré les importantes réserves qu'il soit possible de faire sur son interprétation, il ne chercha pas à imiter platement Karloff. Et paradoxalement dans un film au scénario assez pleurnichard, son Monstre se révèle sournois et fourbe.

Glenn Strange, lui, offre la pauvre particularité de n'avoir aucun caractère défini. Il n'est qu'un robot sans humanité, et sa composition se réduit en fait à de la simple figuration (sauf dans le film de Barton, où son rôle est plus étoffé et où il s'avère curieusement plus convaincant que dirigé par Kenton). Il a lui-même déclaré devoir tout à Karloff, qui sur le plateau de **House of Frankenstein** lui aurait montré la manière dont il convenait à son avis d'interpréter le Monstre. Si c'est vrai, on peut en déduire que Karloff fut un piètre professeur, ou Strange un cancre d'envergure. Mais il est juste d'ajouter que son visage s'accommodait parfaitement du maquillage classique. Si certaines de ses expressions sont peu convaincantes, d'autres sont fort photogéniques.

Christopher Lee, premier Monstre en couleurs, premier Monstre non contemporain (les cinq **Frankenstein** de la Hammer se situent, on l'a vu, à l'époque victorienne), eut au moins le mérite d'une création originale. En deux scènes de **The curse of Frankenstein**, l'acteur anglais est saisissant : sa soudaine apparition, gluant de sang, dans le laboratoire où l'imprudente Valerie Gaunt

sera sa proie et toute sa fuite dans la forêt où il tue un enfant et un aveugle avant d'être abattu. Cependant ses actes restent ceux d'un fou, que ne commande aucune logique. Le Monstre n'attire absolument pas la sympathie. C'est là, croyons-nous, que réside l'infériorité flagrante du film sur ceux de James Whale.

Michael Gwynn est par contre un Monstre singulièrement émouvant. Tous ses actes sont motivés. La crainte (justifiée) de servir de cobaye au docteur le fait s'évader avant la complète cicatrisation de son cerveau : il glisse lentement vers la folie, voit son corps se dégrader ignominieusement, et il en a conscience. La subtilité du scénario, le refus de tout effet gratuit ont fait du chef-d'œuvre de Fisher un échec commercial. Pourtant, la création de Michael Gwynn n'était pas indigne de celle de Karloff.

Notons au passage que dans le même film (**The revenge of Frankenstein**), Peter Cushing (le Baron Frankenstein) sera finalement son propre Monstre, dans un corps qu'il avait soigneusement façonné à son image. Il deviendra donc lui-même l'éclatante preuve de son génie.

Kiwi Kingston incarne le seul Monstre britannique dont le faciès évoque relativement le maquillage créé par Jack Pierce. Il est d'ailleurs comme Karloff une pauvre victime, seul face à l'insensibilité des hommes. Pourtant, il aimera et sera aimé, connaissant un instant de fugitif et douloureux bonheur. Et étant lui-même adoré comme un dieu, il sera peut-être la plus claire démonstration de l'athéisme du thème frankensteinien.

Monstre androgyne, femme par le corps et mâle par l'« âme », Susan Denberg ne parviendra guère à être réellement émouvante, et sa seule véritable épaisseur viendra de la complexe interprétation psychanalytique qu'on pourra faire du Monstre qu'elle incarne.

Fred Gwynne, Monstre de parodie, sympathique et drôle, est la caricature souriante des américains moyens

par un des leurs. Il ne saurait être ni émouvant ni méchant, et il est le premier surpris (et ravi) de sa tranquille force brutale et de sa paisible robustesse, qui font s'écraser sur son corps, sans danger pour lui, des bolides de courses lancés à pleine vitesse !

Le docteur Frankenstein, lui, est bien vite évincé de la série Universal (nous parlons du créateur du Monstre, non des divers membres de sa famille), puisqu'il disparaît au bout de deux films où il a la malchance d'être campé par Colin Clive. Piètre acteur, Clive (prononcer à la française, ce monsieur étant d'origine bien de chez nous, bretonne dit-on) était en outre doté d'un visage banal. Pourtant, par la grâce de James Whale, il est du début de **Frankenstein** à la fin de **The bride of Frankenstein**, le héros de Mary Shelley tel qu'elle le décrit, tour à tour irritant, génial, déplorément conformiste, fou d'orgueil et de savoir mais rêvant aux charmes d'un foyer bourgeois.

Plus important est Peter Cushing, dont le talent n'est plus à découvrir et qui joue avec tout le flegme et la sobriété britanniques le personnage du savant. Contrairement à ce qu'on a souvent prétendu, son docteur est diamétralement opposé à celui imaginé par Mary Shelley, ne serait-ce que par l'âge puisque le Frankenstein du livre est un très jeune homme. Et, surtout, parce que le démiurge qu'incarne Cushing est un assassin. Il ne recule devant aucun forfait pour arriver à ses fins, tue un savant pour lui voler son cerveau, fait tuer la servante (son ancienne maîtresse) qui allait le dénoncer, tente d'étrangler Paul Kempe qui s'oppose à ses travaux (**The curse of Frankenstein**), fait guillotiner à sa place le prêtre venu l'assister en ses derniers instants, cause la mort d'un déterreur de cadavres, ouvre une clinique pour s'appropriier les membres et organes dont il a besoin (**The revenge of Frankenstein**). Il devrait donc être

un personnage logiquement ignoble, mais Cushing le dote d'une silhouette étrangement séduisante, curieuse à plus d'un titre. Le Frankenstein de Cushing est un héros malfélique qui fascine et s'impose, et qui « restera », faut-il espérer.

Bref : le Baron de la série Hammer est un personnage suffisamment ambigu (sauf, peut-être, dans **Frankenstein created woman** où il semble affadi : nous ne reviendrons pas ici sur ce film) pour qu'on médite quelque peu sur son cas... J'écrivais dans « Lunatique » n° 21 (juin 1966) :

« C'est un fait généralement admis que la créature de Frankenstein n'est pas, au sens moral du mot, un monstre, alors que son créateur en est un... Qu'on nous permette de contester ce dernier point.

« Le baron, soit, est capable dans le premier **Frankenstein** de Fisher de commettre des meurtres pour arriver à ses fins. Mais, s'il croyait à la compréhension de l'humanité — c'est-à-dire si cette dernière se montrait envers lui plus lucide, plus intelligente —, tuerait-il également ? Vraisemblablement pas ; car ses crimes n'ont rien de sadien. Frankenstein, dans ce film, est plus misanthrope que monstrueux. Et, dès le second **Frankenstein** fisherien, il ne tue plus qu'une personne, pour sauver sa propre vie, et il a le bon goût de choisir un prêtre pour victime. De plus, il réussira dans ce film à créer une créature belle et intelligente, consciente voire, pendant une partie du film, reconnaissante. Quant aux membres amputés aux malades à seule fin d'expériences futures, on peut difficilement condamner le baron à cause d'eux. Sinon, qu'on condamne également, en bloc, la quasi-totalité des savants, car, selon une théorie chère à mes amis anars, est-il parmi ceux-ci un seul homme qui ne soit autant bourreau que bienfaiteur ?

« Le film de F. Francis fait mieux encore apparaître cette évidence : Frankenstein est une victime. Est-il besoin de rappeler une des premières phrases prononcées par le baron :

« Ils détruisent toujours tout ce qui peut être utile », ses colères contre la société et, surtout, la dernière phrase du film, due au jeune assistant de Frankenstein, après la mort de celui-ci :

« Ils ont quand même fini par l'avoir »... ?

« Jamais encore n'avaient été montrés comme dans **Evil of Frankenstein** le désespoir et la misanthropie du baron. On a dit, ailleurs, que le baron du film de F. Francis était totalement différent de celui montré dans les deux Fisher. Je pense au contraire que, s'il peut apparaître différent, ce n'est que parce qu'il est l'illustration parfaitement logique du même personnage, devenu plus âpre, plus ulcéré, mais aussi plus résigné. Il est bien devenu incapable de tuer au nom de la science : pourquoi tuer, puisqu'il sait d'avance que sa tentative désespérée ne pourra être qu'un échec ? Et si le scénario de John Elder ne forme pas

la suite chronologique de ceux des films de Fisher, cela n'a, à mon sens, que peu d'importance. »

En poussant le raisonnement jusqu'au bout, peut-être serait-il, somme toute, possible de voir aussi dans le savant du troisième Fisher toujours le même personnage ...mais cette fois, ô décadence, assez désabusé pour être devenu bien sage !

Les autres figures de médecins (et il y en a beaucoup) sont aussi différentes que possible.

Edward Van Sloan fait du Dr. Waldam une silhouette de vieux savant, professeur et radoteur, qui juge avec un regrettable bon sens les exploits d'Henry, son élève. Il est indigné par l'aspect contre-nature (?) de ses recherches, et réussira à le convaincre de détruire la créature qu'il avait créée : est-ce concevable ?

Bien différent est Prétorius, qu'incarne Ernest Thesiger dans **The bride of Frankenstein**. Plus sorcier que savant, rien ne le rebute. Il rêve d'une race de surhommes peuplant la planète et supplantant peu à peu l'humanité (faut-il voir là du nazisme avant la lettre ?). Il obligera Frankenstein à continuer ses expériences jusqu'à l'apocalypse finale.

Wolf (Basil Rathbone) et Ludwig (Sir Cedric Hardwicke), les deux fils du Baron Frankenstein, subiront tous deux les effets de la malédiction familiale. Le premier devra s'exiler (**Son of Frankenstein**) et le second mourra dans les flammes avec le Monstre (**Ghost of Frankenstein**). Ce sont là deux figures sans grande originalité, de même que le Dr. Mannering (Patrick Knowles) qui dans **Frankenstein meets the wolf-man** ne saura résister à la tentation de rendre au Monstre sa force primitive.

Plus complexe est le Dr Niemann, que joue Boris Karloff (**House of Frankenstein**). Emprisonné à vie, il profitera du hasard qui le fait s'évader pour se venger des hommes qui l'ont dénoncé. Il emploiera pour cela les moyens dont il dispose : le Comte Dracula, le loup-

garou, un assistant bossu et le Monstre de Frankenstein. Pas moins. Sa folie, sa haine ne sont pas sans grandeur.

Onslow Stevens est le Dr. Edelman de **House of Dracula**. Bon et vertueux, il succombera aux « forces du mal » et, victime de la vengeance de Dracula, il se transformera lui-même en buveur de sang avant de périr sous les balles de la police.

Boris Karloff, dans **Frankenstein 1970**, est un lointain descendant du fameux savant. Voulant lui aussi créer non un monstre mais un homme, il aura recours à l'énergie atomique. Obligé de tuer pour préserver le secret de ses expériences, il périra avec sa créature, victime des radiations qui devaient créer la vie.

Autre personnage d'importance ; l'aide du docteur assistant dévoué que le folklore aime difforme, de préférence bossu. Le premier de tous est Fritz (Dwight Frye), horrible nabot qui s'amuse à torturer le Monstre avec une torche et à le fouetter, ce qui lui vaudra l'honneur d'en être la première victime. Vient ensuite Karl (toujours Dwight Frye), assistant de Prétorius et du Baron dans **The bride of Frankenstein**. Son rôle consiste surtout à violer quelques tombes.

Bela Lugosi fit du rôle d'Ygor une de ses meilleures créations.

Dans **Son of Frankenstein**, il présente le Monstre, qu'il a recueilli, au fils de Frankenstein. Ygor conserve de son ancienne pendaison une déformation de la colonne vertébrale et un cou tordu du plus ravissant effet. Ami du Monstre, il l'oblige à tuer ceux qui l'ont autrefois envoyé à la potence. Il mourra, provisoirement d'ailleurs puisque nous le retrouvons dans **Ghost of Frankenstein**, toujours ami du Monstre auquel on donnera son cerveau.

Le Dr. Niemann utilise largement les services de son aide dévoué, le bossu Daniel (J. Carrol-Naish). Dès le

début de **House of Frankenstein**, Daniel tue un forain sur l'ordre de son maître. Mais son amour pour la bohémienne Ilonka le dressera contre lui, et il sera projeté par le Monstre à travers une fenêtre. Il terminera sa triste vie en s'écrasant au sol. Auparavant, comme Fritz autrefois, il avait fouetté le Monstre, se débarrassant de ses complexes et de sa haine désespérée sur la créature provisoirement sans défense.

Nain et difforme, Karl aidera dans **The revenge of Frankenstein** le Baron à échapper à la guillotine, puis l'assistera quelque peu dans ses travaux. En échange de quoi Frankenstein greffera le cerveau de Karl dans un corps parfait ...momentanément.

Reste l'inévitable et gracieuse jeune vierge soigneusement permanentée qui, on le sait, s'égaré avec obstination dans les lieux lugubres qu'elle égaie la nuit de ses promenades en déshabillés vaporeux. Sa présence est si souvent superbement illogique qu'elle est presque, elle-même, un élément fantastique des films qu'elle hante de la sorte. Le première, Mae Clarke faillit être la victime de Karloff. Elle sauva la situation et sa vertu en poussant de stridents hurlements et en s'évanouissant. Colin Clive épousa cette douce fiancée, puis l'échangea contre Valerie Hobson (qui reprit en effet le rôle dans **The bride of Frankenstein**). Valerie fut enlevée par le Monstre, qui ne consentit à le relâcher que lorsqu'on lui donna une sublime « fiancée » d'un instant, Elsa Lanchester.

Josephine Hutchinson, eile, fut si terrifiée par le Monstre qu'elle pria son mari, **The son of Frankenstein**, de fuir loin de lieux jugés inhospitaliers.

Evelyn Ankers, fille de Ludwig Von Frankenstein, ayant échappé aux flammes et aux griffes de Lon Chaney Jr. (**Ghost of Frankenstein**), crut trouver le bonheur dans les bras de Ralph Bellamy. Mais nous retrouvons Lisa (qu'elle incarnait) bien solitaire sous les traits admirables d'Ilona Massey, dans le film de Roy William Neill.

Tout finira pourtant bien pour elle, et elle épousera très vraisemblablement le pâlot Patrick Knowles.

Anne Gwynne et Elena Verdugo furent les héroïnes de **House of Frankenstein**. La première échappa de peu à John Carradine-Dracula, la seconde tua le loup-garou qui lui infligea toutefois de cruelles blessures dont elle mourut, allongée près du cadavre du lycanthrope aimé... Martha O'Driscoll épousera dans le film suivant ce même loup-garou, guéri hélas !

Leonora Aubert savait bien combien sont érotiques les ténébreux vampires, elle qui ne sut résister au fascinant Lugosi-Dracula et l'aida à combattre la lourdeur d'Abbott et Costello. La pauvre, toutefois, fut défenestrée sans autre forme de procès par le Monstre Glenn Strange, peu connaisseur sans doute en matière de femmes.

Hazel Court échappa de peu à Christopher Lee, déjà assassin de Valerie Gaunt la servante et maîtresse trop exclusive de Peter Cushing.

Eunice Gayson eut pitié du Monstre (Michael Gwynn), ce qui lui valut la vie sauve contrairement à une autre jeune fille, anonyme celle-là, qui sera la victime de Karl assoiffé d'on ne sait quels lubriques ou cannibales penchants.

Quant à Susan Denberg, pucelle au début de **Frankenstein created woman**, elle ne le restera que le temps de se laisser séduire par Hans pour devenir ensuite un Monstre aux formes parfaites (oh oui !).

La liste serait longue encore. Nous avons simplement voulu souligner l'importance de l'élément féminin dans ces films sains et libérateurs. Et gageons que les cris poussés par tant de ravissantes créatures, bien que provoqués par l'effroi, sont souvent de puissantes plaintes amoureuses, d'exaltants hurlements de femelles en masochistes ruts.

Nous citerons pour clore ce chapitre quelques types plus ou moins fréquemment utilisés :

La bohémienne d'abord. On peut appeler ainsi l'in-vraisemblable et insupportable personnage campé par Una O'Connor dans **The bride of Frankenstein**. Maria Ouspenskaya, bohémienne made in Hollywood dans **The wolf-man** de Georges Waggner, reprit ce rôle dans **Frankenstein meets the wolf-man**. Après une incroyable danse « tzigane » dans **House of Frankenstein**, Elena Verdugo était sauvée par le bossu Daniel des pattes d'une brute, avant d'être aimée de lui et de tomber amoureuse du lourd lycanthrope Lon Chaney Jr., pour qui elle périra. Plus tard, la bohémienne muette Katy Wild adorera, sous la férule de Freddie Francis, la créature de Frankenstein comme quelque Dieu.

Les officiels ensuite. Citons Lionel Belmore, ronchon-neur bourgmestre de **Frankenstein** ; Lionel Arwill, inspecteur Krogh dans **Son of Frankenstein** ; Ralph Bellamy, le procureur de **Ghost of Frankenstein** ; Lionel Atwill de nouveau, devenu maire pour le film de Roy William Neill ; et Lionel Atwill encore, dans deux rôles de policiers (**House of Frankenstein**, **House of Dracula**) ; David Hutcheson, bourgmestre dans **Evil of Frankenstein**, etc...

Les enfants enfin. Citons cette fois Marilyn Harris noyée par Karloff qui la prit pour une pâquerette ; Donnie Dunagan, fils de Wolf (**Son of Frankenstein**), enlevé par le Monstre : la fille kidnappée par Lon Chaney Jr. (**Ghost of Frankenstein**), Monstre au cœur tendre qui voulait lui voler son cerveau ; le petit garçon tué par Christopher Lee ; le petit Hans de **Frankenstein created woman** qui vit guillotiner son criminel de père avant de mourir plus tard comme lui... et d'avoir son « âme » transférée dans le corps de sa maîtresse.

En tout, une galerie de personnages immensément riche. Personnages drôles ou tragiques, souvent conventionnels, parfois attendrissants. Des acteurs, presque toujours les mêmes, quelquefois échangeant leurs rôles pour mieux dérouter le spectateur. Un mythe surtout, le plus important du cinéma fantastique.

LES INTERPRÈTES DU MONSTRE

Et eux, que deviennent-ils, ceux qui ont incarné le Monstre avec plus ou moins de bonheur ?

A tout seigneur, tout honneur. Boris Karloff (**Frankenstein**, **The bride of Frankenstein**, **Son of Frankenstein** et **Route 66** à la T.V.), « le plus beau Frankenstein du monde », âgé de plus de quatre-vingt ans, coule des jours heureux aux U.S.A. Loin d'avoir renoncé à ses activités, il semble, malgré une grave maladie récente, se déchaîner ces derniers temps, tournant film sur film, enregistrant des disques, etc... Ce gentleman aux cheveux blancs a su vieillir d'heureuse façon et son talent, mûri par plus de cinquante années de cinéma, saura nous offrir encore bien des joies, espérons-le. Karloff est l'une des super-vedettes d'Hollywood, un de ceux dont le nom est entré vivant dans la légende.

Lon Chaney Junior fut le Monstre de **Ghost of Frankenstein** (et, par la même occasion, celui des plans finaux de **House of Dracula**). Il fut aussi ce même Monstre pour un plan de l'excellente parodie de Barton, et dans **Tales of tomorrow** à la T.V. Ce piètre acteur tourna dans quelques très grands films fantastiques mais ne sut guère toujours choisir ses rôles, se compromettant dans un grand nombre d'immondices. C'est un euphémisme de dire de ses dernières créations qu'elles sont médiocres. Il tourne encore quelques films, flirte avec la télévision.

Glenn Strange (**House of Frankenstein, House of Dracula, A. and C. meet Frankenstein**) paraît avoir renoncé à ses activités. Sans doute est-ce aussi bien ainsi. Il dit être heureux, et c'est fort possible.

Christopher Lee (**The curse of Frankenstein**), après quelques étincelantes, voire admirables créations, s'enlise souvent dans des productions médiocres. Il semble avoir été surtout, jusque lors, l'homme de quelques films et ne retrouve son grand talent qu'irrégulièrement.

Michael Gwynn (**The revenge of Frankenstein**) ne fait guère parler de lui. On le reconnaît parfois au hasard des films les plus inattendus : **The village of the damned** de Wolf Rilla, **Cleopatre** de J. Mankiewicz, **Jason and the argonauts** de Don Chaffey.

Nous avons gardé pour la fin un grand disparu, Bela Lugosi (**Frankenstein meets the wolf-man**). Il mourut de la façon tragique que l'on sait, le 16 août 1956. Le grand comédien hongrois avait sombré dans la folie, dans son château de cauchemar où il jouait quotidiennement Dracula pour la publicité. Le rôle s'avéra plus insidieusement dangereux qu'on ne l'avait cru. Ainsi disparut une des plus grandes gloires du cinéma hollywoodien qui, s'il fut faible dans son interprétation du Monstre de Frankenstein, a laissé d'autre part, au hasard d'une carrière heurtée, suffisamment de fulgurantes compositions pour que son nom brille d'un éclat insoutenable dans l'histoire du cinéma fantastique.

FRANKENSTEIN HÉROS DE ROMANS

Outre les nouvelles ayant inspiré divers des films que nous venons de citer (**Ghost of Frankenstein** d'après Eric Taylor, **House of Frankenstein** d'après Curt Siodmak), de nombreuses œuvres littéraires eurent pour héros le savant imaginé par Mary Shelley et, beaucoup plus souvent encore, son Monstre.

Lorsque sortit en 1935 le merveilleux film de James Whale **The bride of Frankenstein**, un auteur anglais, Michael Egremont s'en inspira pour un roman du même titre, qui parut l'année suivante. Non dénué de qualités dit-on, le livre suivait fidèlement le scénario du film.

En France, les éditions Fleuve Noir publièrent en 1957 dans leur série Angoisse six romans de Benoit Becker : **Le tour de Frankenstein, Le pas de Frankenstein, La nuit de Frankenstein, Frankenstein rôde, Le sceau de Frankenstein, La cave de Frankenstein**. Benoit Becker n'a pas ressuscité le Baron Frankenstein : seul demeure le Monstre, désormais baptisé Gouroull. Les livres font directement suite au roman de Mary Shelley et sont d'inégale valeur. Aucun pourtant n'est médiocre et certains (je pense surtout à **Frankenstein rôde**) sont de parfaits moments d'angoisse, de réels grands titres dans la littérature fantastique. Les couvertures (très belles) de ces romans, dues à Gourdon, s'inspirent toutes du maquillage créé sur Karloff par Jack Pierce.

On a écrit quelquefois que Benoit Becker n'était autre que José-André Lacour. Or, il s'agissait en fait d'un pseudonyme collectif pour trois écrivains (dont Lacour) : l'auteur de la série frankensteinienne est Jean-Claude Carrière. A son talent d'homme de cinéma, le scénariste d'Etaix, Malle, Bunuel et Jesus Franco joint celui, non moins solide, d'écrivain populaire.

The revenge of Frankenstein de Dean Owen, édité en Angleterre, est tiré du scénario de Jimmy Sangster pour le film du même titre, dont l'action du livre suit le canevas. Assez bon, le livre est loin en tout cas de valoir le film.

En Angleterre, la collection de poche Pan Books a édité en 1966 un recueil intitulé **The Hammer horror omnibus**. Il s'agit de quatre courts romans inspirés par les scénarios de films produits par Hammer : **The Gorgon** (Fisher), **The curse of Frankenstein** (Fisher), **The revenge of Frankenstein** (Fisher), **The curse of the mummy's tomb** (Carreras). Ces quatre démarcages sont dus à John Burke. Le récit de **The revenge of Frankenstein** recoupe celui de Dean Owen, et pour cause !

Le recueil **The Frankenstein reader**, édité aux U.S.A. par Ballantine Books, n'est qu'un titre commercial pour une anthologie de l'horreur.

Frankenstein et Cie d'Ornella Volta, paru en Italie en 1966, est la réunion des textes littéraires ayant donné naissance aux grands mythes de l'effroi : Mary Shelley se devait de figurer au sommaire.

Mentionnons pour rire **Frankenstein, l'âge d'or ou la fin d'un monde**, petite fiente publiée en 1935 par le sémilant Jean Nocher. Ce bouquin est fait de quelques profondes pensées de ce moralisateur bien connu des chers z'auditeurs et décédé depuis sans que nous le regretions.

La nouvelle d'Arthur C. Clarke **Dial « F » for Frankenstein**, parue dans « Playboy » n° 1 (vol. 12) de janvier 1965, est un simple texte de science-fiction dont le titre est le seul lien avec le thème frankensteinien. Par contre, la nouvelle de David Hewitt **Frankenstein from space**, publiée dans « Famous Monsters » n° 3 (octobre 1958) a pour héros le véritable personnage imaginé par Mary Shelley.

FRANKENSTEIN HÉROS DE COMICS

On a souvent remarqué combien les comics, ou, si l'on préfère, les bandes dessinées (b.d. pour les initiés) sont proches du cinéma. Héros de multiples films, le Monstre de Frankenstein se devait donc de figurer dans de nombreuses b.d., qu'il serait impossible de toutes énumérer.

Pendant plusieurs années, parurent régulièrement aux U.S.A., entre autres fascicules d'« horror comics », les aventures du fameux Monstre. Le personnage n'a plus rien à voir avec celui de Mary Shelley ni avec le Monstre des films Universal. Son apparence n'évoque que très vaguement celle de Karloff, et le dessinateur (Dick Brier) le dote d'un complet bleu et d'un tricot rouge d'un ravissant effet. Notre Monstre connaît les aventures les plus variées : un bloc de pierre d'environ une tonne lui tombe sur la tête, et ledit bloc se transforme illico en un gros tas de petits cailloux, le reste à l'avenant. Bref, c'est très réjouissant, mais on se demande ce que le nom de Frankenstein vient faire ici.

En 1945 parut, dans la collection Classics Illustrated, l'adaptation du roman de Mary Shelley : **Frankenstein**, scénario de Ruth A. Roche, dessins de Robert Hayward Wess et Ann Brewster, lettres de Louis Goldklang. Ce fascicule est peu intéressant, le dessin est maladroit, le Monstre (karloffien) est assez ridicule.

En 1966, une nouvelle revue de comics fit son apparition aux U.S.A. : **Frankenstein**. Hélas ! ce nom est celui d'un justicier à la peau verte, vêtu d'un collant rouge, superhomme débonnaire qui débarrasse la Terre de malfaiteurs, extra-terrestres et grosses bestioles méchantes. Pauvre Frankenstein, devenu flic ! Les coupables (les animateurs de Dell Publishing Co) ont de même

transformé Dracula et le loup-garou, dans d'autres revues.

Autre collection, née en 1965 celle-là : **The Munsters**. Il s'agit de l'utilisation en b.d. des personnages du feuilleton télévisé (dont des photos illustrent les couvertures des fascicules, édités aux U.S.A. par Gold Key). C'est en général correctement dessiné et souvent assez amusant.

Egalement éditée par Gold Key à partir de 1966, la série **The little monsters**, infiniment moins bonne, évoque irrésistiblement Hannah et Barbera nouvelle façon par le graphisme des plus simplistes. Ces fascicules racontent la vie de toute une famille de Frankenstein's Monsters : père, mère et enfants sont nantis d'écrous sous les oreilles, « à la Jack Pierce ». Ces personnages apparaissent régulièrement dans d'autres revues Gold Key, tel ce n° 40 (septembre 1968) de « The Three Stooges » où ils rencontrent un extra-terrestre inspiré des laids aliens de **Frankenstein meets the space monster**.

Dans le n° 98 (juin 1967) de la collection qui lui est consacrée aux U.S.A. par Harvey, Spooky croise une semblable famille. Bob Hope, lui, affronte le vrai Monstre de Frankenstein dans le n° 105 (juin-juillet 1967) de sa propre revue, qu'édite D.C. aux U.S.A. ; dans cet épisode, imaginé par Arnold Drake et dessiné par Bob Okenner, le cher Monstre est accompagné de Dracula, la momie et le loup-garou, sans compter une fausse créature du Lac Noir, un faux gorille et deux faux extra-terrestres ! Bob Hope retrouve le Monstre, accompagné de Nosfératu cette fois, dans une édition française de ses aventures dessinées : le n° 47 (avril 1965) de « Surboum ».

Grand héros de comics aux U.S.A., Jerry Lewis est confronté, dans le n° d'août 1964 de la revue que lui consacre D.G., avec Karloff en Monstre de Frankenstein, Lugosi en Dracula, Peter Lorre en homme-loup, et le vrai

Monstre de Frankenstein, le vrai Dracula, le vrai homme-loup.

Une collection éditée outre-Atlantique par Gold Key conte les exploits de **Frankenstein Junior**, que dessinent William Hannah et Joe Barbera : ce sont les aventures, dénuées d'intérêt, d'un morveux épris de sciences physiques.

Un Monstre de Frankenstein fort beau (...et haut comme un gratte-ciel, ou peu s'en faut) apparaît dans « Tomahawk » n° 103 (avril 1966), édité par D.C. ; ce Monstre, américain comme les précédents, emprunte à Karloff son visage et ...sa peau de mouton de **Son of Frankenstein**.

Dans « Challengers of the Unknown » (édité, toujours aux Etats-Unis, par D.C.) n° 63 (août-septembre 1968), Arnold Drake (déjà cité) a imaginé un épisode dessiné par Bob Brown et mis en couleurs par Jack Abel : **The legion of the weird**. On y reconnaît Barbara Steele en Mistress Wycker et Howard Vernon en Count Karnak, et on y voit une momie géante s'échapper du Metropolitan Museum of Egyptology pour semer la panique dans la ville. Un jeune homme, la voyant à l'œuvre, s'écrie : « What it Finö-Enstein !... ». Or, comme par hasard, un examen détaillé de la momie révèle chez elle un certain air de famille avec Karloff...

Les magazines d'« horror comics », édités ou non par James Warren à New-York, font une grande consommation de Frankenstein's Monsters, de « Weird » à « Creepy » et « Eerie ». N'en citons que quelques-uns :

— **Footsteps of Frankenstein**, écrit par Archie Goodwin et dessiné par Reed Crandall (« Eerie » n° 2, mars 1966) : cette fort belle bande s'inspire nettement des films de « l'âge d'or » de l'Universal. Un Monstre des plus karloffiens y est créé par le Dr. Sebastian.

— **Monsterwork**, écrit par Archie Goodwin et dessiné par Rocco Mastroserio (« Eerie » n° 3, mai 1966) ; il

s'agit presque d'une mise en image de la première partie du **Frankenstein** de Whale. Mais le Monstre (assez grossier, hélas ! alors qu'à ce détail près la bande est admirablement dessinée) tuera son créateur.

— **Piege by Pierce**, écrit par Archie Goodwin (toujours lui !) et dessiné par Joe Orlando (« Creepy » n° 14, avril 1967) : un écrou au milieu du front caractérise le Monstre de cette bande moins passionnante que les précédentes.

— **Frankenstein**, par Elwood et Burgos (« Weird » n° 10, janvier 1966) : l'aspect maladroit de cette adaptation en 8 pages du roman de Mary Shelley n'est curieusement pas un de ses moindres charmes.

Puisqu'il vient d'être question de Joe Orlando, rappelons son adaptation en b.d., en collaboration avec Russ Jones, de **The curse of Frankenstein**.

Avant de délaisser les U.S.A., signalons que les journaux humoristiques y font régulièrement, eux aussi, une grande consommation de Monstres de Frankenstein. Comme son ex-concurrent le plus important, « Help ! », l'illustre revue « Mad » en a publié de nombreuses parodies. Qu'on se souvienne seulement du follingue et très beau **Frank N.Stein**, de Bill Elder (repris dans le recueil **Utterly mad**).

Et qu'on se souvienne surtout de ses nombreuses intrusions dans « Playboy » !...

En France, le Monstre a eu aussi plusieurs aventures dessinées, et les caricaturistes l'ont quelquefois utilisé (on l'a vu apparaître dans « Hara-Kiri » et d'autres publications humoristiques).

Il y a d'assez nombreuses années déjà, de petits fascicules (style « Pipo ») auraient publié des b.d. parodiant les films de Kenton, avec les mêmes héros. Ces bandes étaient traduites de l'italien.... me dit-on, car je n'ai pu me les procurer.

Les lecteurs de « Spirou » se souviennent du **Buck**

Danny de Victor Hubinon, et de l'éternelle ennemie de ce pilote, la féroce Lady X. Dans une bande parodique dont je n'ai su retrouver l'exacte référence au cœur de trop imposants kilos de « Spirou », dessinée par Hubinon lui-même, Buck se trouvant enfin face à la dame constate avec quelque surprise qu'elle porte un masque à l'effigie de Karloff en Frankenstein's Monster. Le masque arraché dévoilera le vrai visage de Lady X : toujours celui de Karloff en Monstre !

En 1965, la revue « Bravo » publia une b.d. érotico-fantastique de Jim Fou (Jim Hodge), **Le monstrueux Docteur Kartz**, directement inspirée de l'histoire de Frankenstein.

L'année suivante, « Pilote » n° 351 (du 14 juillet 1966) offrait, sur 6 pages, **Comment réussir en affaires en se donnant un mal fou**, b.d. imaginée par Linus et dessinée par J.-C. Mézi : Jonathan Stocker (avec une faute, ô sacrilège !) devient l'assistant du Comte Drakustein, mais sera accidentellement transformé en Monstre karloffien, tandis que le Comte deviendra bon et prendra le nom de Superman.

Toujours dans « Pilote », signalons une aventure de Bob Morane, **La malédiction de Nosferat**, imaginée par Henri Vernes et dessinée par Gérard Forton. Dans cette bande publiée en 1967, bourrée d'hommages au cinéfantastique (voir son titre !), un serviteur emprunte les traits de Karloff et certaines images où il est présent sont des reconstitutions de scènes de **The bride of Frankenstein**.

Notons aussi l'aspect frankensteinien et karloffien de la momie-robot de la b.d. de Philippe Druillet parue en 1966 chez Eric Losfeld, **Lone sloane**.

Mentionnons pour mémoire le tournage d'un film intitulé **La Fille de Frankenstein** dans une insupportable b.d. du sieur Marin, parue dans « Frimousse » n° 140 (18 février 1964). Marin n'avait certainement pas connaissance du film de Cunha, mais sa bande le vaut bien en sottise.

Rappelons que **Mickey contre Frankenstein**, des usines Disney, que le C.E.L.E.G. a récemment réédité, ne fait pas apparaître le héros de Mary Shelley dont seul le titre français de la bande fait mention.

En Belgique, « Ciné-Revue », dans son n° 17 (25 avril 1968) contenait une étrange image de **Candida, fine mouche**, l'exécrable b.d. d'Attanasio. Guidée par Peter Lorre et Roger Moore, Candida y fait la connaissance des grands héros imaginaires du 7^e art, dûment conservés en frigo : King-Kong, Batman et Robin, Pinnochio, Jane Fonda-Barbarella (!), James Mason-Némo, Errol Flynn-Zorro, la sorcière de **Blanche Neige** et, bien sûr, Karloff en Monstre de Frankenstein. Dans le n° suivant de la revue (2 mai 1968), le Monstre, touché par l'amabilité de la donzelle, prend vie, tombe amoureux d'elle et retient ses poursuivants (les gens de « la bande à Sinatra »). Le tout stupide et hideusement dessiné par un auteur qui a pourtant prouvé ailleurs son talent.

Retour en France pour une bande que rappelle cette brochette de personnalités. Dans le n° 29 (mai 1966) de « Lui », l'héroïne d'**Aurore** (texte de Remo Forlani, dessins de Ch. Marchand), à la façon de Little Annie Fanny, cette grande amie des mythes de l'écran, rencontre de nombreux personnages connus : Godard, Sartre, Vadim, Jane Fonda, les Beatles, Donald Duck, Sinatra-Dean Martin-Sammy Davis Jr., Hitchcock, et, invité le plus intéressant, le Monstre de Frankenstein façon Jack Pierce.

On a lu en janvier 1969, dans le numéro 13 de « Ran-Tan-Plan », le magazine du Club Belge des Amis des Bandes Dessinées, le premier épisode de **Et Claudia perdit la tête**, bande plastiquement admirable imaginée et dessinée par Maurevert, avec des alexandrins de Claude Razat : dans des décors tout droit sortis du sublime **Blood of the vampire** (Henry Cass, 1958), évolue un docteur « fou » ayant le visage de Peter Cushing, dont le laboratoire très fisherien s'orne d'un karloffien Monstre

de Frankenstein. Maurevert connaît ses classiques...

Très récemment, l'indigeste Scarlett Dream, de Gigi et Moliterni, a rencontré divers monstres dans les pages du n° 593/28 (hiver 1968-69) de « V Magazine » (en Belgique : « X Magazine) : une momie, un loup-garou, une des sauterelles martiennes de **Quatermass and the pit** (excellent film anglais de Roy Baker, méconnu en France sous le titre **Les monstres de l'espace**), divers monstres mineurs dont une succube à quatre seins et, inévitable dans un coin d'image, un karloffien Monstre de Frankenstein. Orchestrée avec un beau délire par Moliterni, la rencontre aurait pu être de quelque agrément, sans l'impardonnable et totale laideur du dessin (?) du sieur Gigi....

Les dessinateurs italiens se sont aussi inspirés parfois de Karloff en Frankenstein's Monster, tels les auteurs de la fort curieuse et cruelle Satanik (connue en France sous le nom de Démoniak, son patronyme original lui ayant été chipé par un célèbre roman-photos). Le n° H.S. du 1^{er} trimestre 1968 de « Démoniak » (édition française, donc, de la bande italienne) confrontait, dans l'épisode **Massacre en dentelles**, la nymphomane criminelle à deux gangsters plaisantins amateurs de chair féminine rôtie. Les deux larrons, profitant du Carnaval de New-York (!), voilaient leurs traits sous des masques : l'un reproduisant les traits d'un vampire, l'autre à l'image, parfaitement ressemblante, de Karloff en Monstre de Frankenstein.

Il n'est pas superflu de noter, en marge des b.d. citées plus haut, un roman-photos de Pierre Chabran et Michel Lépinay paru dans « Hara-Kiri » n° 6 (mars 1961) : **Grocula contre Frank Einstein**.

Pour terminer ce tour d'horizon extrêmement incomplet et seulement indicatif, signalons dans la petite revue espagnole « Jaimito » n° 408 (3 août 1957) la rencontre de Gori-Gori le petit fantôme avec le Monstre de Frankenstein, Dracula et le loup-garou.

LE MONSTRE ENCORE...

On vend dans toutes les « magic shops » des U.S.A. des T.shirts, des carnets, des portefeuilles, des décalcomanies, des cendriers, des bagues, des boutons, des badges, des porte-clefs, des boucles de ceintures, des jeux de cartes, des protège-cahiers, des puzzles, des jeux d'enfants, le tout à l'effigie du Monstre de Frankenstein.

On peut acheter aussi différents portraits, grandeur nature, du Monstre pour se faire peur entre amis, des posters de Karloff dans les films de Whale, des extraits 8 mm ou 16 mm de divers **Frankenstein**, plusieurs masques de carton, de caoutchouc ou de matière plastique caricaturant Karloff et ses successeurs, une tête-de-Monstre - Frankenstein - pour - cacher - les - postes-de-radio des « Movie Wievers » avec Dracula, le loup-garou, la créature du Lac Noir et bien entendu « le » Monstre.

J'oubliais les innombrables cartes postales (tant françaises qu'américaines, d'ailleurs), les statuettes Aurora de Karloff, Elsa Lanchester et les Munsters, le « Big Frankie » animé et chargé de chaînes, le Monstre de Frankenstein qui marche tout seul et perd sa culotte au bout de quelques pas (ce gadget fut présenté à la télévision par Jerry Lewis). le « Frankenstein's flivver » (Monstre en voiture jouant du yo-yo), la voiture des Munsters miniaturisée, et j'en passe !

Il y a une bonne trentaine d'années, un artiste de music-hall français, Rovilain Josselaid, possédait le curieux pouvoir de tendre et modeler à volonté la peau de

son visage. Il acquit de la sorte une certaine gloire en imitant les personnages les plus fameux d'alors : Lon Chaney (le père, bien sûr), Dracula, Quasimodo, de multiples personnalités politiques, Fernandel et ...le Monstre de Frankenstein. Rovilain Josselaid, bien oublié désormais, a figuré dans l'ignoble **Paris secret** de Logereau (France, 1965) : ce fut là, à notre connaissance, son peu glorieux adieu au monde du spectacle.

Amitié et admiration obligent, je citerai aussi les forts réalistes « figures de cire » (... en réalité, des personnages de latex et de chiffons) de Raphaël-G. Marongiu, dont « Famous Monsters » publia dans son n° 35 (octobre 1965) les plus parfaites réussites, offrant sur sept pages aux lecteurs américains quelques « Frankensteins from France » : Karloff dans le second James Whale, Colin Clive dans le même film, Christopher Lee et Kiwi Kingston.

Tous les adolescents américains possesseurs d'une caméra ont tourné leur version du thème frankensteinien : l'un d'eux a même filmé un **Frankenstein meets Frankenstein** dans lequel un faux Karloff livrait une sauvage bataille à un faux Chris Lee. Et Forrest Ackerman, pince-sans-rire s'il en est, a écrit un scénario, **Twins of Frankenstein**, qui fit l'objet du concours suivant : réaliser un film en 8 mm ou 16 mm s'en inspirant. Les prix furent superbes (voir « Famous Monsters » n° 35, déjà cité, pages 14 à 19).

Disons encore qu'un catcheur se fait appeler le Frankenstein du Ring, que les trains-fantômes des fêtes foraines aiment employer le cher Monstre pour leur décoration, que Frankenstein et ses acteurs ont de par le monde des dizaines de « fans clubs », qu'un monstermagazine s'est appelé « Journal of Frankenstein », puis « Castle of Frankenstein » ...et l'on n'aura encore qu'une vague idée de la popularité du mythe que nous venons d'analyser partiellement.

Une agréable parenthèse : Wendy Luton, l'adorable vedette de **Vampire**, est (dans le décor de ce film) la proie, nue et désirable, d'un Monstre de Frankenstein (traduction : un monsieur affublé d'un masque aux traits de Karloff) sur une magnifique photo en couleurs d'Harrison Marks, pour le **Kamera calendar 1965**. Quoi de surprenant à cela, puisqu'on a vu ailleurs, depuis, une étude sur l'érotisme des rêves fort sérieusement illustrée d'une photo de même inspiration (Frank Welter, **Etude sur les rêves et l'érotisme**, S.D.P.E. Alger 1962, 45 illustrations hors-texte, photo de Serge Jacques)... ?

Peut-être n'est-il pas inutile de terminer cette étude par quelques éléments pour une future discographie frankensteinienne :

— Louis Massis a enregistré en France, chez Philips, une chanson de Boris Vian : **Frankenstein** (« ...Frankenstein est le grand ami de Fantômas ! »).

— Toujours en France et chez Philips, Jean-Claude Massoulier a écrit et enregistré **Frankenstein et Dracula** (« L'un était affreux, l'autre était atroce... »).

— Tous les disques qui suivront désormais sont américains. L'un des plus intéressants, **Famous monsters speak**, contient la plus inattendue des suites au roman de Mary Shelley : **Frankenstein's monster talks !** (« Ladies and gentlemen, we are in the great hall of the institut of Technology in Zurich in Switzerland. As you have all ready in a news-paper... »), histoire adroitement imaginée par Cherney Berg et racontée par Gabriel Dell avec des effets sonores de Hal Johnson.

— Autre suite au roman de Mary Shelley : **Frankenstein tromp**, par Paul Dewitt.

— **Themes from horror movies**, par l'orchestre de Dick Jacobs, révèle la musique de générique de **House of Frankenstein**, composée par P. Dessau et Hans J. Salter.

— Un extrait 8 mm de **The curse of Frankenstein** est

vendu avec un disque de la bande-son des séquences choisies.

— Dans le disque **Boris Karloff and his friends**, Karloff présente des extraits des bandes-son de quelques classiques Universal, dont **Frankenstein, The bride of Frankenstein, Son of Frankenstein, House of Frankenstein**.

— Présenté par Forry Ackerman, **Music for robot** contient un morceau de musique électronique de Frank Coe intitulé **Metallic Frankenstein**.

— Sous une pochette de Jim Johnson, le disque Warner Bros **Spike Jones in hi-fi** contient entre autres fantaisies musicales composées par Spike Jones « a lament by Frankenstein » **Every thing happens to me**, nasillée par une voix chère aux fans de Tom et Jerry, celle de Paul Frees (« Maestro, me have another show !... »).

— Dans le n° 3 (avril 1965) de « Monster World », Bill Obbagy annonçait la sortie de **Dracula's greatest hits**, disque vendu avec quinze cartes postales à l'image des grands monstres du cinéma. Les interprètes des chansons de ce disque parodient les voix de Karloff et Lugosi, et une chanson se nomme **Frankenstein and Johnny** (« He washer monster, but they made him all wrong... »).

Enfin, on se souvient peut-être d'un jeune chanteur français qui interprétait dans les cabarets, il y a quelques années, d'étranges chansons (telle cette **Surboum chez Dracula** : « ...Attention, vous marchez sur mes pieds palmés ! »), sous le nom de Frankenstein.

...ET TOUJOURS

Au terme de notre exploration, regardons un instant le chemin parcouru. Le Monstre dont nous nous sommes fait l'historiographe, nous l'avons vu sous de nombreux visages : bavard et un peu ennuyeux sous la plume de Mary Shelley, pathétique sous les traits de l'admirable Boris Karloff, banal sous ceux de Lon Chaney Jr. et de Glenn Strange, hideux incarné par Christopher Lee, ridicule vu par Gary Conway, ambigu personifié par Susan Denberg.

Il n'en reste pas moins qu'un personnage demeure. Son nom, volé à son créateur, est universellement connu. Comme Dracula, Fantômas et quelques autres, le Monstre a trouvé, lui, ce que son maître cherchait avec tant d'opiniâtreté : le secret de l'immortalité.

Jean-Pierre BOUYXOU.

POUR UNE BIBLIOTHÈQUE (I)

LE CINEMA FANTASTIQUE

Indications bibliographiques.

Sont seuls cités les textes les plus informatifs, de langue française, **actuellement disponibles sans difficulté en librairie**. Ont été exclus les documents d'actualité (critiques, entretiens, etc.) publiés par les magazines de cinéma, les revues spécialisées dans le fantastique et les fanzines. Ont également été écartés les monographies consacrées à des hommes de cinéma n'ayant qu'occasionnellement œuvré dans le genre (Murnau, Lang, Leni, Stroheim, etc.) et les textes ne se rapportant pas directement au cinéma fantastique de caractère horrifique.

1. PUBLICATIONS SPECIALISEES :

MIDI-MINUIT FANTASTIQUE (Le Terrain Vague éd., 14-16, rue de Verneuil, Paris-7^e).

Numéros disponibles : 3 (King-Kong), 4-5 (Dracula), 6 (Zaroff), 7 (actualité, Jean-Louis Bouquet), 9 (tour du monde du fantastique), 10-11 (Castle, Corman, Fisher), 12 (Tourneur, Paolella, Barbara Steele), 13 (Ulmer), 14 (Chris Lee, Fu-Manchu), 15-16 (actualité), 17 (Barbara Steele), 18-19 (Suzuki), 20 (Polanski, Powell, Honda).

Plus la présentation de **MMF** devient luxueuse, plus son illustration devient prestigieuse, plus l'érudition de ses principaux collaborateurs devient grande, et plus se perd, paradoxalement, le ton passionné et volontiers virulent des premiers numéros dont les fanatiques de l'effroi gardent la nostalgie. La revue n'en demeure pas moins un indispensable, précieux et irremplaçable instrument de travail.

LE JOURNAL DE JONATHAN HARKER (Michel Féron éd., 7, Grand-Place, Hannut, Belgique).

Au gré des pages de ce fanzine hideusement photocopie, on peut trouver de nombreuses informations inédites, malheureusement trop dispersées dans un fatras de banalités. Ce **Journal** reste toutefois généralement passionnant.

MERCURY-BIS (J.-P. Fontana éd., 90, rue Verlaine à La Plaine, 63 - Montferrand).

Fin 1965, parut le n° 1 et unique de ce fanzine, entièrement consacré à une réhabilitation passionnée de Boris Karloff.

Un second numéro, à tirage très réduit, de **Mercury-Bis** rebaptisé pour la circonstance **Fameux monstres du cinéma** a été édité par Alain Schlockoff (9, rue du Midi, 92 - Neuilly).

2. NUMEROS SPECIAUX DE REVUES :

BIZARRE n°s 24-25, 1962 (J.-J. Pauvert éd., 8, rue de Nesle, Paris-6°).

Rédigées par Jean-Claude Romer et Jean Boulet, les filmographies de Whale, Browning, Karloff et Lugosi ne sont pas exemptes de quelques erreurs, principalement dans les résumés de scénarios : elles furent, convient-il de préciser, établies à une époque où manquaient encore beaucoup de documents de base, ceci expliquant cela. Telles quelles, ces filmographies constituent l'un des travaux les plus monumentaux menés à bien sur le cinéma fantastique, et s'avèrent chaque jour davantage être une intarissable source de renseignements.

LA METHODE n° 9, 1962 (en vente au Terrain Vague).

Jean Boulet parle avec vénération de l'âge d'or du cinéma d'épouvante américain. Il s'agit du meilleur des nombreux textes de celui qui fut longtemps considéré comme le plus grand spécialiste du genre, mais on ne saurait trop se méfier des excès d'imagination de cet historien trop enclin au délire gratuit, et des carences de ses souvenirs.

PRESENCE DU CINEMA n° 17, 1963 (25, passage des Princes, Paris-2°).

Un inestimable ensemble consacré à Riccardo Freda, dont l'œuvre entier relève de l'épouvante, du fantastique, du merveilleux, ou de l'épique. On retiendra l'entretien avec Freda le plus passionnant paru à ce jour, et une remarquable filmographie établie par Simon Mizrahi.

LA CINEMATOGRAPHIE FRANÇAISE n° 3 de l'édition mensuelle, 1964 (en vente au Terrain Vague).

Michel Caen donne un vaste panorama du fantastique au cinéma, bien illustré et d'un intérêt très général, qui peut servir de texte de base au cinéophile soucieux de se convertir aux fastes de l'épouvante.

POSITIF n° 59, 1964 (Le Terrain Vague éd.).

Robert Benayoun consacre la majeure partie de ce numéro à une passionnante introduction à l'œuvre de Roger Corman. Somptueuse illustration, précision de la filmographie et intérêt du sujet servent à merveille l'honnêteté critique et l'enthousiasme communicatif de Benayoun.

JEUNE CINEMA n° 12, 1966 (Fédération Jean Vigo éd., 8, rue Lamarck, Paris-18°).

Ce numéro spécial sur la science-fiction et l'utopie cinématographique contient divers témoignages intéressants, dont celui de Bradbury.

HORIZONS DU FANTASTIQUE n° 1, 1967 (153, boulevard Voltaire, 92 - Asnières).

Avant de devenir revue imprimée et semi-professionnelle, **Horizons du Fantastique** a consacré sa toute première livraison au cinéma. John Gilling, Honda et « Santo » constituent les plus intéressants sujets des études publiées, non exhaustives mais appréciablement documentées.

IMAGE ET SON, n° spécial sur le fantastique, 1967 (UFOLEIS éd., 3, rue Récamier, Paris-7°).

La revue cinématographique de la Ligue Française de l'Enseignement semble prendre actuellement un tournant décisif et devenir d'un réel intérêt. Ce n'était pas encore le cas lorsque parut ce numéro spécial pratiquement inintéressant, peu informatif et quelque peu moralisateur.

V. MAGAZINE n° 592/27, 1968 (SOTEPE éd., 20, cour des Petites Ecuries, Paris-10°).

Cette revue sans prétention a déjà publié des articles de Jean-Claude Romer sur le cinéma fantastique, et fut la première à éditer la **Barbarella** de Jean-Claude Forest. A l'occasion de la sortie du film de Vadim, le numéro d'automne 1968 a été consacré à cette belle héroïne et à sa destinée cinématographique. On ne saurait nier l'intérêt des entretiens et des études, même si l'on apprécie peu le Vadim.

L'AVANT-SCENE DU CINEMA (27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6°) a publié le découpage intégral de quelques films se rattachant au fantastique, dont **The nutty professor** de Jerry Lewis (n° 35), **Le testament du Docteur Cordelier** de Renoir (n° 6) et **Je t'aime, je t'aime** de Resnais (n° 91).

3. LIVRES DIVERS :

Ne sont pas cités ici quelques très mauvais ouvrages tels que **Le rêve et le fantastique dans le cinéma français** de Ch. Pornon, et **Comment devenir martien** de Labarthe.

LE FANTASTIQUE AU CINEMA, par Michel Laclos, 1958 (J.-J. Pauvert éd.).

On peut reprocher à Laclos bien des lacunes et de multiples erreurs, mais son livre, copieusement et merveilleusement illustré, a eu l'immense mérite de défricher considérablement un domaine alors très ignoré. Ce voyage au pays des monstres et des fées doit demeurer la Bible, l'abécédaire des maniaques de l'horreur.

MELIES, par Georges Sadoul, 19... (Seghers éd., coll. Cinéastes d'Aujourd'hui).

De tous les ouvrages publiés sur le Magicien de Montreuil, celui de Sadoul est incontestablement, avouons-le, le plus documenté, le plus précis, le plus directement accessible et, par là même, le plus utile.

IMAGES DE LA SCIENCE-FICTION, par Labarthe et Siclier, 1958 (éd. du Cerf, coll. 7^e Art).

On peut fort bien ne pas lire ce ramassis de lieux communs, plus méprisant qu'il n'y paraît pour le genre qu'il est censé défendre. Le fureteur courageux y trouvera quelques minces renseignements.

LE SURREALISME AU CINEMA, par Ado Kyrou (réédition), 1964 (Le Terrain Vague éd.).

Kyrou ne se préoccupe certes pas exclusivement de fantastique, mais il fait la part belle, à travers le surréalisme, aux vampires et aux prisonnières de médecins fous. Loin au-dessus de Sadoul, Mitry et autres Charles Ford, Kyrou est le seul historien du cinéma qu'on puisse lire, et il s'agit ici de son livre capital, où sa convaincante virulence fait merveille.

LE SADISME AU CINEMA, par Georges de Coulteray, 1964 (Le Terrain Vague éd.).

Peut-être l'auteur se cachant sous le pseudonyme de Georges de Coulteray a-t-il écrit son texte un peu hâtivement. Quoi qu'il en soit, les nombreuses références au fantastique recèlent un certain nombre d'erreurs gênantes. Reste l'illustration copieuse, révélatrice de pièces rares.

L'ECRAN DEMONIAQUE, par Lotte H. Eisner (réédition), 1965 (Le Terrain Vague éd.).

De **Faust aux Trois lumières**, du **Montreur d'ombres à La volonté du mort**, de **Caligari au Golem**, un enthousiasmant tour d'horizon de l'expressionnisme, une ample moisson de films fantastiques trop peu connus des vampirologues.

AMOUR, EROTISME ET CINEMA, par Ado Kyrou (réédition), 1966 (Le Terrain Vague éd.).

Kyrou prouve ici magistralement, entre une déclaration d'amour à Louise Brooks et une ode à Marlène Diétrich, que ceux qu'on nomme les monstres sont, en fait, de grands érotomanes.

65 ANS DE SCIENCE-FICTION AU CINEMA, collectif, 1968/69 (G.E.C.F. éd., 13, rue des Comédiens, Bruxelles 1, Belgique).

Présentation des plus modestes, mais nombreuses photos rares, plus de 100 films racontés et critiqués, quelque 150 fiches techniques, et les réponses de diverses personnalités de la S.F. à une enquête sur le cinéma du genre.

FANTASTIQUE ET REALISME DANS LE CINEMA ALLEMAND, 1912-1933, catalogue dressé par la Cinémathèque Royale de Belgique, 1969 (Cinémathèque Royale, rue Baron-Horta, Bruxelles 1, Belgique).

116 films, dont 57 fantastiques, souvent méconnus, judicieusement tirés de l'oubli à travers résumés de scénarios, fiches techniques, photos et extraits de presse.

JE T'AIME, JE T'AIME, par Jacques Sternberg (à paraître, Le Terrain Vague éd.).

Le scénario et les dialogues du film d'Alain Resnais.

4. ARTICLES DIVERS :

Ont été écartés les multiples textes non informatifs parus dans les journaux les plus divers, de **Noir et Blanc** à **Paris-Flirt** et de **Candide** à **La Vie Parisienne**.

SCRIPT n° 1, 1961 (Jo Gryn éd., 318, rue Haute, Bruxelles 1, Belgique).

Il ne faut jurer de rien, par Jean-Marie Buchet, une chaude défense de Robert Baker et Monty Berman, les réalisateurs de **Jack l'éventreur**.

POSITIF n° 39 et n° 40, 1961.

H. Pictures, par Jean-Paul Török : étude de base, assez documentée, sur Fisher et la nouvelle « école » britannique de l'horreur.

ART ET ESSAI n° de juillet-août 1966 (47, quai des Grands-Augustins, Paris-6^e).

Le maître des vampires, par Jean-Pierre Bouyxou : une évocation de la vie de Bela Lugosi. On y relèvera une fâcheuse et impardonnable confusion entre Charles Barton et Charles Lamont.

MERCURY n° 15, 1967 (J.-P. Fontana éd.).

Éléments pour une filmographie de Sherlock Holmes. Cette filmographie anonyme, reprise du press-book édité par Rank pour **A study in terror** de James Hill, sera de quelque utilité pour les fureteurs mais est trop incomplète pour éclairer comme elle le mériterait la personnalité d'un détective qui a régulièrement flirté avec la plus pure épouvante.

MIROIR DU FANTASTIQUE n° 1 et n° 6, 1968 (6, rue Champfleury, Paris-7°).

Bernard Eisenschitz dans le n° 1 et Jacques Boivin dans le n° 6 dressent le bilan d'une saison cinématographique dans le domaine de l'épouvante. Leurs jugements ne manquent pas d'à-propos.

Le n° 11 du « Miroir » a été consacré, en mars 1969, à Karloff à l'occasion de sa mort.

HORIZONS DU FANTASTIQUE n° 3, 1968.

Basil Rathbone, par Pierre Gires : ou l'art d'aborder un sujet dont, visiblement, on ignore pratiquement tout. Aucune date, aucun nom de réalisateur, aucun titre français ne sont cités.

IMAGE ET SON n° 222, 1968.

Fantastique et science-fiction dans le cinéma japonais, par René Prédal : Honda, plus que tout autre, est mis en valeur dans une étude sommaire à l'usage des non-spécialistes mais assez amoureusement rédigée pour retenir l'attention des autres.

FICTION n° 178, 1968 (Opta éd., 96, rue de la Victoire, Paris-9°).

Jacques Goimard dresse un tableau de cotation des plus célèbres films de science-fiction. Son avis peut faire parfois sursauter, mais il est impossible de rester indifférent devant son enthousiasme et sa mauvaise foi du meilleur aloi.

CINEMA 69 n° 132, 1969 (F.F.C.C. éd., 6, rue Ordener, Paris-18°).

Les visages de l'impossible, par Roland Lacourbe : depuis un célèbre et introuvable numéro de **Cinéma 57** sur le fantastique, cette publication consacre régulièrement de courts dossiers à l'épouvante. Celui-ci n'est ni meilleur ni pire que les autres. Banal, il détonne quelque peu dans une revue autrefois détestable mais dont la courbe de qualité, depuis certain remaniement récent, semble être ascendante.

J.-P. B.



9^e Congrès Indépendant du Cinéma International

50 films français 1930 - 1940

Château de Goutelas-en-Forez

du 14 au 23 Juillet 1969



SERDOC, Société d'Études, Recherches et Documentation
Cinématographiques, 28, rue Villeroy, Lyon (3^e) Tél. (78) 60 77 09
édite **Premier Plan**, **Revue Mensuelle** et **Panoramique**
collection de volumes sur le cinéma

Prix du N° : France 9 F - Etranger 10 F
(Suisse 9 FS ; Belgique 100 FB ; Italie 1200 Lires ; U.S.A. 2 dol.)

Imprimerie Lienhart et Cie / Aubenas / Ardèche / France
Dir. de la Publ. : B. Chardère - N° 51, Mai 1969

REVUE MENSUELLE DE CINÉMA